IN LIBRO VERITAS

Johann Wolfgang von Goethe

Faust

− Collection Romans / Nouvelles −

Retrouvez cette oeuvre et beaucoup d'autres sur
http://www.inlibroveritas.net

Livros Grátis

http://www.livrosgratis.com.br

Milhares de livros grátis para download.

Table des matières

Faust.....1
Faust.....2

Faust

Auteur : Johann Wolfgang von Goethe
Catégorie : Romans / Nouvelles

Licence *: Domaine public*

Faust

PROLOGUE SUR LE THEATRE
LE DIRECTEUR,
LE POETE DRAMATIQUE,
LE PERSONNAGE BOUFFON

LE DIRECTEUR

ô vous dont le secours me fut souvent utile,
Donnez−moi vos conseils pour un cas difficile.
De ma vaste entreprise, ami, que pensez−vous ?
Je veux qu'ici le peuple abonde autour de nous,
Et de le satisfaire il faut que l'on se pique,
Car de notre existence il est la source unique.
Mais, grâce à Dieu, ce jour a comblé notre espoir,
Et le voici là−bas, rassemblé pour nous voir,
Qui prépare à nos voeux un triomphe facile,
Et garnit tous les bancs de sa masse immobile.
Tant d'avides regards fixés sur le rideau
Ont, pour notre début, compté sur du nouveau ;
Leur en trouver est donc ma grande inquiétude :
Je sais que du sublime ils n'ont point l'habitude ;
Mais ils ont lu beaucoup : il leur faut à présent
Quelque chose à la fois de fort et d'amusant.
Ah ! mon spectacle, à moi, c'est d'observer la foule,
Quand le long des poteaux elle se presse et roule,
Qu'avec cris et tumulte elle vient au grand jour
De nos bureaux étroits assiéger le pourtour ;
Et que notre caissier, tout fier de sa recette,
A l'air d'un boulanger dans un jour de disette...
Mais qui peut opérer un miracle si doux ?

Un poète, mon cher,... et je l'attends de vous.

LE POETE
Ne me retracez point cette foule insensée,
Dont l'aspect m'épouvante et glace ma pensée,
Ce tourbillon vulgaire, et rongé par l'ennui,
Qui dans son monde oisif nous entraîne avec lui ;
Tous ses honneurs n'ont rien qui puisse me séduire :
C'est loin de son séjour qu'il faudrait me conduire,
En des lieux où le ciel m'offre ses champs d'azur,
Où, pour mon coeur charmé, fleurisse un bonheur pur,
Où l'amour, l'amitié, par un souffle céleste,
De mes illusions raniment quelque reste...
Ah ! c'est là qu'à ce coeur prompt à se consoler
Quelque chose de grand pourrait se révéler ;
Car les chants arrachés à l'âme trop brûlante,
Les accents bégayés par la bouche tremblante,
Tantôt frappés de mort et tantôt couronnés,
Au gouffre de l'oubli sont toujours destinés :
Des accords moins brillants, fruits d'une longue veille,
De la postérité charmeraient mieux l'oreille ;
Ce qui s'accroît trop vite est bien près de finir :
Mais un laurier tardif grandit dans l'avenir.

LE BOUFFON
Oh ! la postérité ! c'est un mot bien sublime !
Mais le siècle présent a droit à quelque estime,
Et, si pour l'avenir je travaillais aussi,
Il faudrait plaindre enfin les gens de ce temps−ci :
Ils montrent seulement cette honnête exigence
De vouloir s'amuser avant leur descendance...
Moi, je fais de mon mieux à les mettre en gaîté ;
Plus le cercle est nombreux, plus j'en suis écouté !
Pour vous qui pouvez tendre à d'illustres suffrages,
A votre siècle aussi consacrez vos ouvrages :

Ayez le sentiment, la passion, le feu ! C'est tout...
Et la folie ! il en faut bien un peu.

LE DIRECTEUR
Surtout de nos. décors déployez la richesse,
Qu'un tableau varié dans le cadre se presse,
Offrez un univers aux spectateurs surpris...
Pourquoi vient−on ? pour voir : on veut voir à tout prix.
Sachez donc par l'effet conquérir leur estime,
Et vous serez pour eux un poète sublime.
Sur la masse, mon cher, la masse doit agir :
D'après son goût, chacun voulant toujours choisir,
Trouve ce qu'il lui faut où la matière abonde,
Et qui donne beaucoup donne pour tout le monde.
Que votre ouvrage aussi se divise aisément ;
Un plan trop régulier n'offre nul agrément,
Le public prise peu de pareils tours d'adresse,
Et vous mettrait bien vite en pièces votre pièce.

LE POETE
Quels que soient du public la menace ou l'accueil,
Un semblable métier répugne à mon orgueil ;
A ce que je puis voir, l'ennuyeux barbouillage
De nos auteurs du jour obtient votre suffrage.

LE DIRECTEUR
Je ne repousse pas de pareils arguments :
Qui veut bien travailler choisit ses instruments.
Pour vous, examinez ce qui vous reste à faire,
Et voyez quels sont ceux à qui vous voulez plaire.
Tout maussade d'ennui, chez nous l'un vient d'entrer ;
L'autre sort d'un repas qu'il lui faut digérer ;
Plusieurs, et le dégoût chez eux est encore pire,
Amateurs de journaux, achèvent de les lire :
Ainsi qu'au bal masqué, l'on entre avec fracas,

La curiosité de tous hâte les pas :
Les hommes viennent voir ; les femmes, au contraire,
D'un spectacle gratis régalent le parterre.
Qu'allez−vous cependant rêver sur l'Hélicon ?
Pour plaire à ces gens−là faut−il tant de façon !
Osez fixer les yeux sur ces juges terribles !
Les uns sont hébétés, les autres insensibles ;
En sortant, l'un au jeu compte passer la nuit ;
Un autre chez sa belle ira coucher sans bruit.
Maintenant, pauvre fou, si cela vous amuse,
Prostituez−leur donc l'honneur de votre muse !
Non !... mais, je le répète, et croyez mes discours,
Donnez−leur du nouveau, donnez−leur−en toujours ;
Agitez ces esprits qu'on ne peut satisfaire...
Mais qu'est−ce qui vous prend ? est−ce extase, colère ?

LE POETE
Cherche un autre valet ! tu méconnais en vain
Le devoir du poète et son emploi divin !
Comment les coeurs à lui viennent−ils se soumettre ?
Comment des éléments dispose−t−il en maître ?
N'est−ce point par l'accord, dont le charme vainqueur
Reconstruit l'univers dans le fond de son coeur ?
Tandis que la nature à ses fuseaux démêle
Tous les fils animés de sa trame éternelle ;
Quand les êtres divers, en tumulte pressés,
Poursuivent tristement les siècles commencés ;
Qui sait assujettir la matière au génie ?
Soumettre l'action aux lois de l'harmonie ?
Dans l'ordre universel, qui sait faire rentrer
L'être qui se révolte ou qui peut s'égarer ?
Qui sait, par des accents plus ardents ou plus sages,
Des passions du monde émouvoir les orages, .
Ou dans des coeurs flétris par les coups du destin,
D'un jour moins agité ramener le matin ?

Qui, le long du sentier foulé par une amante,
vient semer du printemps la parure éclatante ?
Qui peut récompenser les arts, et monnoyer
Les faveurs de la gloire en feuilles de laurier ?
Qui protège les dieux ? qui soutient l'Empyrée ?...
La puissance de l'homme en nous seuls déclarée.

LE BOUFFON
C'est bien, je fais grand cas du génie et de l'art :
Usez−en, mais laissez quelque chose au Hasard,
C'est l'amour, c'est la vie... on se voit, on s'enchaîne,
Qui sait comment ? La pente est douce et vous entraîne ;
Puis, sitôt qu'au bonheur on s'est cru destiné,
Le chagrin vient : voilà le roman terminé ! . . .
Tenez, c'est justement ce qu'il vous faudra peindre :
Dans l'existence, ami, lancez−vous sans rien craindre ;
Tout le monde y prend part, et fait, sans le savoir,
Des choses que vous seul pourrez comprendre et voir !
Mettez un peu de vrai parmi beaucoup d'images,
D'un seul rayon de jour colorez vos nuages ;
Alors, vous êtes sûr d'avoir tout surmonté ;
Alors, votre auditoire est ému, transporté !...
Il leur faut une glace et non une peinture.
Qu'ils viennent tous les soirs y mirer leur figure :
N'oubliez pas l'amour, c'est par là seulement
Qu'on soutient la recette et l'applaudissement.
Allumez un foyer durable, où la jeunesse vienne puiser des feux et les nourrir sans cesse :
A l'homme fait ceci ne pourrait convenir,
Mais comptez sur celui qui veut le devenir.

LE POETE
Eh bien ! rends−moi ces temps de mon adolescence
Où je n'étais moi−même encore qu'en espérance ;
Cet âge si fécond en chants mélodieux,

Tant qu'un monde pervers n'effraya point mes yeux ;
Tant que, loin des honneurs, mon coeur ne fut avide
Que des fleurs, doux trésors d'une vallée humide !
Dans mon songe doré, je m'en allais chantant ;
Je ne possédais rien, j'étais heureux pourtant !
Rends−moi donc ces désirs qui fatiguaient ma vie,
Ces chagrins déchirants, mais qu'à présent j'envie,
Ma jeunesse !... En un mot, sache en moi ranimer
La force de haïr et le pouvoir d'aimer !

LE BOUFFON
Cette jeunesse ardente, à ton âme si chère,
Pourrait, dans un combat, t'être fort nécessaire,
Ou bien si la beauté t'accordait un souris,
Si de la course encore tu disputais le prix,
Si d'une heureuse nuit tu recherchais l'ivresse...
Mais toucher une lyre avec grâce et paresse,
Au but qu'on te désigne arriver en chantant,
Vieillard, c'est là de toi tout ce que l'on attend.

LE DIRECTEUR
Allons ! des actions ! . . .
les mots sont inutiles ;
Gardez pour d'autres temps vos compliments futiles :
Quand vous ne faites rien, à quoi bon, s'il vous plaît,
Nous dise seulement ce qui doit être fait ?
Usez donc de votre art, si vous êtes poète :
La foule veut du neuf, qu'elle soit satisfaite !
A contenter ses goûts il faut nous attacher ;
Qui tient l'occasion ne doit point la lâcher.
Mais, à notre public tout en cherchant à plaire,
C'est en osant beaucoup qu'il faut le satisfaire ;
Ainsi, ne m'épargnez machines ni décors,
A tous mes magasins ravissez leurs trésors,
Semez à pleines mains la lune, les étoiles,

Les arbres, l'Océan, et les rochers de toiles ;
Peuplez−moi tout cela de bêtes et d'oiseaux ;
De la création déroulez les tableaux,
Et passez au travers de la nature entière,
Et de l'enfer au ciel, et du ciel à la terre. PROLOGUE DANS LE CIEL

LE SEIGNEUR, LES MILICES CELESTES, ensuite MEPHISTOPHELES
(Les trois archanges s'avancent.)
RAPHAEL
Le soleil résonne sur le mode antique dans le choeur harmonieux des sphères, et sa course ordonnée s'accomplit avec la rapidité de la foudre.
Son aspect donne la force aux anges, quoiqu'ils ne puissent le pénétrer. Les merveilles de la création sont inexplicables et magnifiques comme à son premier jour.

GABRIEL .
La terre, parée, tourne sur elle−même avec une incroyable vitesse. Elle passe tour à tour du jour pur de l'Eden aux ténèbres effrayantes de la nuit.
La mer écumante bat de ses larges ondes le pied des rochers, et rochers et mers sont emportés dans le cercle éternel des mondes.

MICHEL
La tempête s'élance de la terre aux mers et des mers à la terre, et les ceint d'une chaîne aux secousses furieuses ; l'éclair trace devant la foudre un lumineux sentier. Mais plus haut tes messagers, Seigneur, adorent l'éclat paisible de ton jour.

TOUS TROIS
Son aspect donne la force aux anges, quoiqu'ils ne puissent le pénétrer. Les merveilles de la création sont inexplicables et magnifiques comme à son premier jour.

MEPHISTOPHELES
Maître, puisqu'une fois tu te rapproches de nous, puisque tu veux connaître

comment les choses vont en bas, et que d'ordinaire tu te plais à mon entretien, je viens vers toi dans cette foule. Pardonne si je m'exprime avec moins de solennité : je crains bien de me faire huer par la compagnie ; mais le pathos dans ma bouche te ferait rire assurément, si depuis longtemps tu n'en avais perdu l'habitude. Je n'ai rien à dire du soleil et des sphères, mais je vois seulement combien les hommes se tourmentent. Le petit dieu du monde est encore de la même trempe et bizarre comme au premier jour. Il vivrait, je pense, plus convenablement, si tu ne lui avais frappé le cerveau d'un rayon de la céleste lumière. Il a nommé cela raison, et ne l'emploie qu'à se gouverner plus bêtement que les bêtes. Il ressemble (si ta Seigneurie le permet) à ces cigales aux longues jambes, qui s'en vont sautant et voletant dans l'herbe, en chantant leur vieille chanson. Et s'il restait toujours dans l'herbe ! mais non, il faut qu'il aille encore donner du nez contre tous les tas de fumier.

LE SEIGNEUR
N'as−tu rien de plus à nous dire ? ne viendras−tu jamais que pour te plaindre ? Et n'y a−t−il selon toi rien de bon sur la terre ?
MEPHISTOPHELES
Rien, Seigneur : tout y va parfaitement mal, comme toujours ; les hommes me font pitié dans leurs jours de misère, au point que je me fais conscience de tourmenter cette pauvre espèce.

LE SEIGNEUR
Connais−tu Faust ?

MEPHISTOPHELES
Le docteur ?

LE SEIGNEUR
Mon serviteur.

MEPHISTOPHELES
Sans doute. Celui−là vous sert d'une manière étrange.
Chez ce fou rien de terrestre, pas même le boire et le manger.

Toujours son esprit chevauche dans les espaces, et lui même se rend compte à moitié de sa folie. Il demande au ciel ses plus belles étoiles et à la terre ses joies les plus sublimes, mais rien de loin ni de près ne suffit à calmer la tempête de ses désirs.

LE SEIGNEUR
Il me cherche ardemment dans l'obscurité, et je veux bientôt le conduire à la lumière. Dans l'arbuste qui verdit, le jardinier distingue déjà les fleurs et les fruits qui se développeront dans la saison suivante.

MEPHISTOPHELES
Voulez−vous gager que celui−là, vous le perdrez encore ?
Mais laissez−moi le choix des moyens pour l'entraîner doucement dans mes voies.

LE SEIGNEUR
Aussi longtemps qu'il vivra sur la terre, il t'est permis de l'induire en tentation. Tout homme qui marche peut s'égarer.

MEPHISTOPHELES
Je vous remercie. J'aime avoir affaire aux vivants. J'aime les joues pleines et fraîches. Je suis comme le chat, qui ne se soucie guère des souris mortes.

LE SEIGNEUR
C'est bien, je le permets. Ecarte cet esprit de sa source, et conduis−le dans ton chemin, si tu peux ; mais sois confondu, s'il te faut reconnaître qu'un homme de bien, dans la tendance confuse de sa raison, sait distinguer et suivre la voie étroite du Seigneur.

MEPHISTOPHELES
Il ne la suivra pas longtemps, et ma gageure n'a rien à craindre. Si je réussis, vous me permettrez bien d'en triompher à loisir. Je veux qu'il mange la poussière avec délices, comme le serpent mon cousin.

LE SEIGNEUR

Tu pourras toujours te présenter ici librement. Je n'ai jamais haï tes pareils. Entre les esprits qui nient, l'esprit de ruse et de malice me déplaît le moins de tous. L'activité de l'homme se relâche trop souvent ; il est enclin à la paresse, et j'aime à lui voir un compagnon actif, inquiet, et qui même peut créer au besoin comme le diable. Mais vous, les vrais enfants du ciel, réjouissez−vous dans la beauté vivante où vous nagez ; que la puissance qui vit et opère éternellement vous retienne dans les douces barrières de l'amour, et sachez affermir dans vos pensées durables les tableaux vagues et changeants de la création.
(Le ciel se ferme, les archanges se séparent.)

MEPHISTOPHELES
J'aime à visiter de temps en temps le vieux Seigneur, et je me garde de rompre avec lui. C'est fort bien, de la part d'un aussi grand personnage, de parler lui−même au diable avec tant de bonhomie.

LA NUIT
(Dans une chambre à voûte élevée, étroite, gothique. Faust, inquiet, est assis devant son pupitre.)

FAUST
Philosophie, hélas ! jurisprudence, médecine, et toi aussi, triste théologie !... je vous ai donc étudiées à fond avec ardeur et patience : et maintenant me voici là, pauvre fou, tout aussi sage que devant.
Je m'intitule, il est vrai, Maître, Docteur, et, depuis dix ans, je promène çà et là mes élèves par le nez. Et je vois bien que nous ne pouvons rien connaître !... Voilà ce qui me brûle le sang ! J'en sais plus, il est vrai, que tout ce qu'il y a de sots, de docteurs, de maîtres, d'écrivains et de moines au monde ! Ni scrupule, ni doute ne me tourmentent plus !
Je ne crains rien du diable, ni de l'enfer ; mais aussi toute joie m'est enlevée. Je ne crois pas savoir rien de bon en effet, ni pouvoir rien enseigner aux hommes pour les améliorer et les convertir.
Aussi n'ai−je ni bien, ni argent, ni honneur, ni domination dans le monde : un chien ne voudrait pas de la vie à ce prix ! Il ne me reste désormais qu'à me jeter dans la magie. Oh ! si la force de l'esprit et de la parole me

dévoilait les secrets que j'ignore, et si je n'étais plus obligé de dire péniblement ce que je ne sais pas ; si enfin je pouvais connaître tout ce que le monde cache en lui−même, et, sans m'attacher davantage à des mots inutiles, voir ce que la nature contient de secrète énergie et de semences éternelles ! Astre à la lumière argentée, lune silencieuse, daigne pour la dernière fois jeter un regard sur ma peine !... j'ai si souvent la nuit veillé près de ce pupitre ! C'est alors que tu m'apparaissais sur un amas de livres et de papiers, mélancolique amie ! Ah ! que ne puis−je, à ta douce clarté, gravir les hautes montagnes, errer dans les cavernes avec les esprits, danser sur le gazon pâle des prairies, oublier toutes les misères de la science, et me baigner rajeuni dans la fraîcheur de ta rosée !

Hélas ! et je languis encore dans mon cachot ! Misérable trou de muraille, où la douce lumière du ciel ne peut pénétrer qu'avec peine à travers ces vitrages peints, à travers cet amas de livres poudreux et vermoulus, et de papiers entassés jusqu'à la voûte. Je n'aperçois autour de moi que verres, boîtes, instruments, meubles pourris, héritage de mes ancêtres... Et c'est là ton monde, et cela s'appelle un monde ! Et tu demandes encore pourquoi ton coeur se serre dans ta poitrine avec inquiétude, pourquoi une douleur secrète entrave en toi tous les mouvements de la vie ! Tu le demandes !... Et au lieu de la nature vivante dans laquelle Dieu t'a créé, tu n'es environné que de fumée et moisissure, dépouilles d'animaux et ossements de morts ! Délivre−toi ! Lance−toi dans l'espace ! Ce livre mystérieux, tout écrit de la main de Nostradamus, ne suffit−il pas pour te conduire ? Tu pourras connaître alors le cours des astres ; alors, si la nature daigne t'instruire, l'énergie de l'âme te sera communiquée, comme un esprit à un autre esprit. C'est en vain que, par un sens aride, tu voudrais ici t'expliquer les signes divins... Esprits qui nagez près de moi, répondez−moi, si vous m'entendez ! (Il frappe le livre, et considère le signe du macrocosme.) Ah ! quelle extase à cette vue s'empare de tout mon être ! Je crois sentir une vie nouvelle, sainte et bouillante, circuler dans mes nerfs et dans mes veines. Sont−ils tracés par la main d'un Dieu, ces caractères qui apaisent les douleurs de mon âme, enivrent de joie mon pauvre coeur, et dévoilent autour de moi les forces mystérieuses de la nature ? Suis−je moi−même un dieu ? Tout me devient si clair ! Dans ces simples traits, le monde révèle à mon âme tout le mouvement de sa vie, toute l'énergie de sa création. Déjà

je reconnais la vérité des paroles du sage : « Le monde des esprits n'est point fermé ; ton sens est assoupi, ton coeur est mort. Lève−toi, disciple, et va baigner infatigablement ton sein mortel dans les rayons pourprés de l'aurore !» (Il regarde le signe.) Comme tout se meut dans l'univers ! Comme tout, l'un dans l'autre, agit et vit de la même existence ! Comme les puissances célestes montent et descendent en se passant de mains en mains les seaux d'or ! Du ciel à la terre, elles répandent une rosée qui rafraîchit le sol aride, et l'agitation de leurs ailes remplit les .espaces sonores d'une ineffable harmonie. Quel spectacle ! Mais, hélas ! ce n'est qu'un spectacle ! Où te saisir, nature infinie ? Ne pourrai−je donc aussi presser tes mamelles, où le ciel et la terre demeurent suspendus ? Je voudrais m'abreuver de ce lait intarissable... mais il coule partout, il inonde tout, et moi je languis vainement après lui ! (Il frappe le livre avec dépit, et considère le signe de l'Esprit de la terre.) Comme ce signe opère différemment sur moi ! Esprit de la terre, tu te rapproches ; déjà je sens mes forces s'accroître ; déjà je pétille comme une liqueur nouvelle : je me sens le courage de me risquer dans le monde, d'en supporter les peines et les prospérités ; de lutter contre l'orage, et de ne point pâlir des craquements de mon vaisseau. Des nuages s'entassent au−dessus de moi ! − La lune cache sa lumière... la lampe s'éteint ! elle fume !... Des rayons ardents se meuvent autour de ma tête. Il tombe de la voûte un frisson qui me saisit et m'oppresse. Je sens que tu t'agites autour de moi, Esprit que j'ai invoqué ! Ah ! comme mon sein se déchire ! mes sens s'ouvrent à des impressions nouvelles ! Tout mon coeur s'abandonne à toi ! . . . Parais ! parais ! m'en coûtât−il la vie ! (Il saisit le livre, et prononce les signes mystérieux de l'Esprit. Il s'allume une flamme rouge, l'Esprit apparaît dans la flamme.)

L'ESPRIT
Qui m'appelle ?

FAUST
Effroyable vision !
L'ESPRIT

Tu m'as évoqué. Ton souffle agissait sur ma sphère et m'en tirait avec violence. Et maintenant...

FAUST
Ah ! je ne puis soutenir ta vue !

L'ESPRIT
Tu aspirais si fortement vers moi ! Tu voulais me voir et m'entendre. Je cède au,désir de ton coeur. − Me voici.
Quel misérable effroi saisit ta nature surhumaine ! Qu'as−tu fait de ce haut désir, de ce coeur qui créait un monde en soi−même, qui le portait et le fécondait, n'ayant pas assez de l'autre, et ne tendant qu'à nous égaler nous autres esprits ? Faust, où es−tu ? Toi qui m'attirais ici de toute ta force et de toute ta voix, est−ce bien toi−même que l'effroi glace jusque dans les sources de la vie et prosterne devant moi comme un lâche insecte qui rampe ?

FAUST
Pourquoi te céderais−je, fantôme de flamme ? Je suis Faust, je suis ton égal.

L'ESPRIT
Dans l'océan de la vie, et dans la tempête de l'action, je monte et descends, je vais et je viens ! Naissance et tombe ! Mer éternelle, trame changeante, vie énergique, dont j'ourdis, au métier bourdonnant du temps, les tissus impérissables, vêtements animés de Dieu !

FAUST
Esprit créateur, qui ondoies autour du vaste univers, combien je me sens près de toi !

L'ESPRIT
Tu es l'égal de l'esprit que tu conçois, mais tu n'es pas égal à moi. (Il disparaît.)

FAUST (tombant à la renverse)
Pas à toi !... A qui donc ?... Moi ! l'image de Dieu ! pas seulement à toi ! (On frappe.) ô mort ! Je m'en doute ; c'est mon,serviteur. Et voilà tout l'éclat de ma félicité réduit à rien !... Faut−il qu'une vision aussi sublime se trouve anéantie par un misérable valet !

VAGNER, en robe de chambre et bonnet de nuit, une lampe à la main.

FAUST se détourne avec mauvaise humeur.

VAGNER
Pardonnez ! Je vous entendais déclamer ; vous lisez sûrement une tragédie grecque, et je pourrais profiter dans cet art, qui est aujourd'hui fort en faveur. J'ai entendu dire souvent qu'un comédien peut en remontrer à un prêtre.

Oui, si le prêtre est un comédien, comme il peut bien arriver de notre temps.

VAGNER
Ah !'quand on est ainsi relégué dans son cabinet, et qu'on voit le monde à peine les jours de fête, et de loin seulement, au travers d'une lunette, comment peut−on aspirer à le conduire un jour par la persuasion ?

FAUST
Vous n'y atteindrez jamais si vous ne sentez pas fortement ; si l'inspiration ne se presse pas hors de votre âme, et si, par la plus violente émotion, elle n'entraîne pas les coeurs de tous ceux qui écoutent. Allez donc vous concentrer en vous−même, mêler et réchauffer ensemble les restes d'un autre festin pour en former un petit ragoût... Faites jaillir une misérable flamme du tas de cendres où vous soufflez !... Alors vous pourrez vous attendre à l'admiration des enfants et des singes, si le coeur vous en dit ; mais jamais vous n'agirez sur celui des autres, si votre éloquence ne part pas du coeur même.

VAGNER
Mais le débit fait le bonheur de l'orateur ; et je sens bien que je suis encore loin de compte.

FAUST
Cherchez donc un succès honnête, et ne vous attachez point aux grelots d'une brillante folie ; il ne faut pas tant d'art pour faire supporter la raison et le bon sens, et si vous avez à dire quelque chose de sérieux, ce n'est point aux mots qu'il faut vous appliquer davantage. Oui, vos discours si brillants, où vous parez si bien les bagatelles de l'humanité, sont stériles comme le vent brumeux de l'automne qui murmure parmi les feuilles séchées.

VAGNER
Ah ! Dieu ! l'art est long, et notre vie est courte ! Pour moi, au milieu de mes travaux littéraires, je me sens souvent mal à la tête et au coeur. Que de difficultés n'y a−t−il pas à trouver le moyen de remonter aux sources ! Et un pauvre diable peut très bien mourir avant d'avoir fait la moitié du chemin.

FAUST
Un parchemin serait−il bien la source divine où notre âme peut apaiser sa soif éternelle ? Vous n'êtes pas consolé, si la consolation ne jaillit point de votre propre coeur.

VAGNER Pardonnez−moi ! C'est une grande jouissance que de se transporter dans l'esprit des temps passés, de voir comme un sage a pensé avant nous, et comment, partis de loin, nous l'avons si victorieusement dépassé.

FAUST
Oh ! sans doute ! jusqu'aux étoiles. Mon ami, les siècles écoulés sont pour nous le livre aux sept cachets ; ce que vous appelez l'esprit des temps n'est au fond que l'esprit même des auteurs, où les temps se réfléchissent. Et c'est vraiment une misère le plus souvent ! Le premier coup d'oeil suffit

pour vous mettre en fuite. C'est comme un sac à immondices, un vieux garde−meuble, ou plutôt une de ces parades de place publique, remplies de belles maximes de morale, comme on en met d'ordinaire dans la bouche des marionnettes !

VAGNER Mais le monde ! le coeur et l'esprit des hommes !... Chacun peut bien désirer d'en connaître quelque chose.

FAUST
Oui, ce qu'on appelle connaître. Qui osera nommer l'enfant de son nom véritable ? Le peu d'hommes qui ont su quelque chose, et qui ont été assez fous pour ne point garder leur secret dans leur propre coeur, ceux qui ont découvert au peuple leurs sentiments et leurs vues, ont été de tout temps crucifiés et brûlés.
− Je vous prie, mon ami, de vous retirer. Il se fait tard ; nous en resterons là pour cette fois.

VAGNER
J'aurais veillé plus longtemps volontiers, pour profiter de l'entretien d'un homme aussi instruit que vous ; mais, demain, comme au jour de Pâques dernier, vous voudrez bien me permettre une autre demande. Je me suis abandonné à l'étude avec zèle, et je sais beaucoup, il est vrai ; mais je voudrais tout savoir. (Il sort.)

FAUST (seul) Comme toute espérance n'abandonne jamais une pauvre tête ! Celui−ci ne s'attache qu'à des bagatelles, sa main avide creuse la terre pour chercher des trésors ; mais qu'il trouve un vermisseau, et le voilà content.
Comment la voix d'un tel homme a−t−elle osé retentir en ces lieux, où le souffle de l'esprit vient de m'environner ! Cependant, hélas ! je te remercie pour cette fois, à le plus misérable des enfants de la terre ! Tu m'arraches au désespoir qui allait dévorer ma raison. Ah ! l'apparition était si gigantesque, que je dus vraiment me sentir comme un nain vis−à−vis d'elle.
Moi, l'image de Dieu, qui me croyais déjà parvenu au miroir de l'éternelle

vérité ; qui, dépouillé, isolé des enfants de la terre, aspirais à toute la clarté du ciel ; moi qui croyais, supérieur aux chérubins, pouvoir nager librement dans les veines de la nature, et, créateur aussi, jouir de la vie d'un Dieu, ai−je pu mesurer mes pressentiments à une telle élévation !... Et combien je dois expier tant d'audace ! Une parole foudroyante vient de me rejeter bien loin ! N'ai−je pas prétendu t'égaler ?... Mais si j'ai possédé assez de force pour t'attirer à moi, il ne m'en est plus resté pour t'y retenir. Dans cet heureux moment, je me sentais tout à la fois si petit et si grand ! tu m'as cruellement repoussé dans l'incertitude de l'humanité. Qui m'instruira désormais, et que dois−je éviter ? Faut−il obéir à cette impulsion ? Ah ! nos actions mêmes, aussi bien que nos souffrances, arrêtent le cours de notre vie. Une matière de plus en plus étrangère à nous s'oppose à tout ce que l'esprit conçoit de sublime ; quand nous atteignons aux biens de ce monde, nous traitons de mensonge et de chimère tout ce qui vaut mieux qu'eux. Les nobles sentiments qui nous donnent la vie languissent étouffés sous les sensations de la terre.

L'imagination, qui, déployant la hardiesse de son vol, a voulu, pleine d'espérance, s'étendre dans l'éternité, se contente alors d'un petit espace, dès qu'elle voit tout ce qu'elle rêvait de bonheur s'évanouir dans l'abîme du temps. Au fond de notre coeur, l'inquiétude vient s'établir, elle y produit de secrètes douleurs, elle s'y agite sans cesse, en y détruisant joie et repos ; elle se pare toujours de masques nouveaux : c'est tantôt une maison, une cour ; tantôt une femme, un enfant ; c'est encore du feu, de l'eau, un poignard, du poison !... Nous tremblons devant tout ce qui ne nous atteindra pas, et nous pleurons sans cesse ce que nous n'avons point perdu ! Je n'égale pas Dieu ! Je le sens trop profondément ; je ne ressemble qu'au ver, habitant de la poussière, au ver, que le pied du voyageur écrase et ensevelit pendant qu'il y cherche une nourriture.

N'est−ce donc point la poussière même, tout ce que cette haute muraille me conserve sur cent tablettes ? toute cette friperie dont les bagatelles m'enchaînent à ce monde de vers ?... Dois−je trouver ici ce qui me manque ? Il me faudra peut−être lire dans ces milliers de volumes, pour y voir que les hommes se sont tourmentés sur tout, et que çà et là un heureux s'est montré sur la terre ! − ô toi, pauvre crâne vide, pourquoi sembles−tu m'adresser ton ricanement ? Est−ce pour me dire qu'il a été un temps où

ton cerveau fut, comme le mien, rempli d'idées confuses ? qu'il chercha le grand jour, et qu'au milieu d'un triste crépuscule il erra misérablement dans la recherche de la vérité ?

Instruments que je vois ici, vous semblez me narguer avec toutes vos roues, vos dents, vos anses et vos cylindres ! J'étais à la porte, et vous deviez me servir de clef. Vous êtes, il est vrai, plus hérissés qu'une clef ; mais vous ne levez pas les verrous. Mystérieuse au grand jour, la nature ne se laisse point dévoiler, et il n'est ni levier ni machine qui puisse la contraindre à faire voir à mon esprit ce qu'elle a résolu de lui cacher. Si tout ce vieil attirail, qui jamais ne me fut utile, se trouve ici, c'est que mon père l'y rassembla. Poulie antique, la sombre lampe de mon pupitre t'a longtemps noircie ! Ah ! j'aurais bien mieux fait de dissiper le peu qui m'est resté, que d'en embarrasser mes veilles ! − Ce que tu as hérité de ton père, acquiers−le pour le posséder. Ce qui ne sert point est un pesant fardeau, mais ce que l'esprit peut créer en un instant, voilà ce qui est utile ! Pourquoi donc mon regard s'élève−t−il toujours vers ce lieu ? Ce petit flacon a−t−il pour les yeux un attrait magnétique ? Pourquoi tout à coup me semble−t−il que mon esprit jouit de plus de lumière, comme une forêt sombre où la lune jette un rayon de sa clarté ?

Je te salue, fiole solitaire que je saisis avec un pieux respect ! en toi, j'honore. l'esprit de l'homme et son industrie.

Remplie d'un extrait des sucs les plus doux, favorables au sommeil, tu contiens aussi toutes les forces qui donnent la mort ; accorde tes faveurs à celui qui te possède ! Je te vois, et ma douleur s'apaise ; je te saisis, et mon agitation diminue, et la tempête de mon esprit se calme peu à peu ! Je me sens entraîné dans le vaste Océan, le miroir des eaux marines se déroule silencieusement à mes pieds, un nouveau jour se lève au loin sur les plages inconnues.

Un char de feu plane dans l'air, et ses ailes rapides s'abattent près de moi ; je me sens prêt à tenter des chemins nouveaux dans la plaine des cieux, au travers de l'activité des sphères nouvelles. Mais cette existence sublime, ces ravissements divins, comment, ver chétif, peux−tu les mériter ?... C'est en cessant d'exposer ton corps au doux soleil de la terre, en te hasardant à enfoncer ces portes devant lesquelles chacun frémit. Voici le temps de prouver par des actions que la dignité de l'homme ne le cède point à la

grandeur d'un Dieu ! Il ne faut pas trembler devant ce gouffre obscur, où l'imagination semble se condamner à ses propres tourments ; devant cette étroite avenue où tout l'enfer étincelle !... ose d'un pas hardi aborder ce passage :
au risque même d'y rencontrer le néant ! Sors maintenant, coupe d'un pur cristal, sors de ton vieil étui, où je t'oubliai pendant de si longues années. Tu brillais jadis aux festins de mes pères, tu déridais les plus sérieux convives, qui te passaient de mains en mains : chacun se faisait un devoir, lorsque venait son tour, de célébrer en vers la beauté des ciselures qui t'environnent, et de te vider d'un seul trait. Tu me rappelles les nuits de ma jeunesse ; je ne t'offrirai plus à aucun voisin, je ne célébrerai plus tes ornements précieux. Voici une liqueur que je dois boire pieusement, elle te remplit de ses flots noirâtres ; je l'ai préparée, je l'ai choisie, elle sera ma boisson dernière, et je la consacre avec toute mon âme, comme libation solennelle, à l'aurore d'un jour plus beau. (Il porte la coupe à sa bouche. Son des cloches et chants des choeurs.)

CHOEUR DES ANGES
Christ est ressuscité ! Joie au mortel qui languit ici−bas dans les liens du vice et de l'iniquité !

FAUST
Quels murmures sourds, quels sons éclatants arrachent puissamment la coupe à mes lèvres altérées ? Le bourdonnement des cloches annonce−t−il déjà la première heure de la fête de Pâques ? Les choeurs divins entonnent−ils les chants de consolation, qui, partis de la nuit du tombeau, et répétés par les lèvres des anges, furent le premier gage d'une alliance nouvelle ? .

CHOEUR DES FEMMES
D'huiles embaumées, nous, ses fidèles, avions baigné ses membres nus ! Nous l'avions couché dans la tombe, ceint de bandelettes et de fins tissus. Et cependant, hélas ! le Christ n'est plus ici, nous ne le trouvons plus !
Christ est ressuscité ! Heureuse l'âme aimante qui supporte l'épreuve des tourments et des injures avec une humble piété !

FAUST
Pourquoi, chants du ciel, chants puissants et doux, me cherchez−vous dans la poussière ? Retentissez pour ceux que vous touchez encore. J'écoute bien la nouvelle que vous apportez ; mais la foi me manque pour y croire : le miracle est l'enfant le plus chéri de la foi. Pour moi, je n'ose aspirer à cette sphère où retentit l'annonce de la bonne nouvelle ; et cependant, par ces chants dont mon enfance fut bercée, je me sens rappelé dans la vie. Autrefois le baiser de l'amour céleste descendait sur moi, pendant le silence solennel du dimanche ; alors le son grave des cloches me berçait de doux pressentiments, et une prière était la jouissance la plus ardente de mon coeur ; des désirs aussi incompréhensibles que purs m'entraînaient vers les forêts et les prairies, et dans un torrent de larmes délicieuses, tout un monde inconnu se révélait à moi. Ces chants précédaient les jeux aimables de la jeunesse et les plaisirs de la fête du printemps : le souvenir, tout plein de sentiments d'enfance, m'arrête au dernier pas que j'allais hasarder. Oh ! retentissez encore, doux cantiques du ciel ! mes larmes coulent, la terre m'a reconquis !

CHOEUR DES DISCIPLES Il s'est élancé de la tombe, plein d'existence et de majesté !
Il approche du séjour des joies impérissables ! Hélas ! et nous voici replongés seuls dans les misères de ce monde ! Il nous laisse languir ici−bas, nous ses fidèles ! ô maître ! nous soufrons de ton bonheur !

CHOEUR DES ANGES Christ est ressuscité de la corruption ! En allégresse, rompez vos fers ! ô vous qui le glorifiez par l'action, et qui témoignez de lui par l'amour ; vous qui partagez avec vos frères, et qui marchez en prêchant sa parole ! Voici le maître qui vient, vous promettant les joies du ciel ! Le Seigneur approche, il est ici !

DEVANT LA PORTE DE LA VILLE
PROMENEURS (sortant en tous sens)
PLUSIEURS COMPAGNONS OUVRIERS
Pourquoi allez−vous par là ?

D'AUTRES
Nous allons au rendez−vous de chasse.

LES PREMIERS
Pour nous, nous gagnons le moulin.

UN OUVRIER
Je vous conseille d'aller plutôt vers l'étang.

UN AUTRE
La route n'est pas belle de ce côté−là.
TOUS DEUX ENSEMBLE
Que fais−tu, toi ?

UN TROISIEME
Je vais avec les autres.

UN QUATRIEME
venez donc à Burgdorf ; vous y trouverez pour sûr les plus jolies filles, la plus forte bière et des intrigues du meilleur genre.

UN CINQUIEME
Tu es un plaisant compagnon ! L'épaule te démange−t−elle pour la troisième fois ? Je n'y vais pas, j'ai trop peur de cet endroit−là.

UNE SERVANTE
Non, non, je retourne à la ville.

UNE AUTRE
Nous le trouverons sans doute sous ces peupliers.

LA PREMIERE
Ce n'est pas un grand plaisir pour moi ; il viendra se mettre à tes côtés, il ne dansera sur la pelouse qu'avec toi ; que me revient−il donc de tes

amusements ?

L'AUTRE
Aujourd'hui, il ne sera sûrement pas seul ; le blondin, m'a−t−il dit, doit venir avec lui.
UN ÉCOLIER
Regarde comme ces servantes vont vite. viens donc, frère ; nous les accompagnerons. De la bière forte, du tabac piquant et une fille endimanchée ; c'est là mon goût favori.

UNE BOURGEOISE
vois donc ces jolis garçons ! C'est vraiment une honte ; ils pourraient avoir la meilleure compagnie, et courent après ces filles !

LE SECOND ÉCOLIER (au premier) Pas si vite ! Il en vient deux derrière nous qui sont fort joliment mises. L'une d'elles est ma voisine, et je me suis un peu coiffé de la jeune personne. Elles vont à pas lents, et ne tarderaient pas à nous prendre avec elles.

LE PREMIER
Non, frère ; je n'aime pas la gêne. viens vite, que nous ne perdions pas de vue le gibier. La main qui samedi tient un balai, est celle qui dimanche vous caresse le mieux.

UN BOURGEOIS
Non, le nouveau bourgmestre ne me revient pas : à présent que le voilà parvenu, il va devenir plus fier de jour en jour. Et que fait−il donc pour la ville ? Tout ne va−t−il pas de plus en plus mal ? Il faut obéir plus que jamais, et payer plus qu'auparavant.
UN MENDIANT (chante)
Mes bons seigneurs, mes belles dames, Si bien vêtus et si joyeux, Daignez, en passant, nobles âmes, Sur mon malheur baisser les yeux :
A de bons coeurs comme les vôtres Bien faire cause un doux émoi ; Qu'un jour de fête pour tant d'autres Soit un jour de moisson pour moi !

UN AUTRE BOURGEOIS
Je ne sais rien de mieux, les dimanches et fêtes, que de parler de guerres et de combats, pendant que, bien loin, dans la Turquie, les peuples s'assomment entre eux. On est à la fenêtre, on prend son petit verre, et l'on voit la rivière se barioler de bâtiments de toutes couleurs ; le soir on rentre gaiement chez soi, en bénissant la paix et le temps de paix dont nous jouissons.

TROISIEME BOURGEOIS
Je suis comme vous, mon cher voisin : qu'on se fende la tête ailleurs, et que tout aille au diable ; pourvu que chez moi rien ne soit dérangé.

UNE VIEILLE (à de jeunes demoiselles)
Eh ! comme elles sont bien parées ! La belle jeunesse.
Qui est−ce qui ne deviendrait pas fou de vous voir ? Allons, moins de fierté !... C'est bon ! je suis capable de vous procurer tout ce que vous pourrez souhaiter.
LES JEUNES BOURGEOISES
viens, Agathe ! je craindrais d'être vue en public avec une pareille sorcière : elle me fit pourtant voir, à la nuit de Saint−André, mon futur amant en personne.
UNE AUTRE
Elle me le montra aussi à moi dans un cristal, habillé en soldat, avec beaucoup d'autres. Je regarde autour de moi, mais j'ai beau le chercher partout, il ne veut pas se montrer.

DES SOLDATS
Villes entourées De murs et de tours ; Fillettes parées D'attraits et d'atours !. . .
L'honneur nous commande De tenter l'assaut ; Si la peine est grande, Le succès la vaut.
Au son des trompettes, Les braves soldats S'élancent aux fêtes, Ou bien aux combats :
Fillettes et villes font les difficiles. . .
Tout se rend bientôt :

L'honneur nous commande !
Si la peine est grande, Le succès la vaut !

FAUST ET VAGNER

FAUST
Les torrents et les ruisseaux ont rompu leur prison de glace au sourire doux et vivifiant du printemps ; une heureuse espérance verdit dans la vallée ; le vieil hiver, qui s'affaiblit de jour en jour, se retire peu à peu vers les montagnes escarpées. Dans sa fuite, il lance sur le gazon des prairies quelques regards glacés mais impuissants ; le soleil ne souffre plus rien de blanc en sa présence, partout règnent l'illusion, la vie ; tout s'anime sous ses rayons de couleurs nouvelles. Cependant prendrait−il en passant pour des fleurs cette multitude de gens endimanchés dont la campagne est couverte ? Détournons−nous donc de ces collines pour retourner à la ville. Par cette porte obscure et profonde se presse une foule toute bariolée : chacun aujourd'hui se montre avec plaisir au soleil : c'est bien la résurrection du Seigneur qu'ils fêtent, car eux−mêmes sont ressuscités. Echappés aux sombres appartements de leurs maisons basses, aux liens de leurs occupations journalières, aux toits et aux plafonds qui les pressent, à la malpropreté de leurs étroites rues, à la nuit mystérieuse de leurs églises, les voilà rendus tous à la lumière. voyez donc, voyez comme la foule se précipite dans les jardins et dans les champs ! que de barques joyeuses sillonnent le fleuve en long et en large !... et cette dernière qui s'écarte des autres chargée jusqu'aux bords. Les sentiers les plus lointains de la montagne brillent aussi de l'éclat des habits. J'entends déjà le bruit du village ; c'est vraiment là le paradis du peuple ; grands et petits sautent gaiement :
ici je me sens homme, ici j'ose l'être.
VAGNER
Monsieur le Docteur, il est honorable et avantageux de se promener avec vous ; cependant je ne voudrais pas me confondre dans ce monde−là, car je suis ennemi de tout ce qui est grossier. Leurs violons, leurs cris, leurs amusements bruyants, je hais tout cela à la mort. Ils hurlent comme des possédés, et appellent cela de la joie et de la danse.

PAYSANS (sous les tilleuls) (Danse et chant.)
Les bergers, quittant leurs troupeaux, Mènent au son des chalumeaux Leurs belles en parure ; Sous le tilleul les voilà tous Dansant, sautant comme des fous, Ha ! ha ! ha !
Landerira !
Suivez donc la mesure !
La danse en cercle se pressait, Quand un berger, qui s'élançait, Coudoie une fillette ; Elle se retourne aussitôt, Disant : « Ce garçon est bien sot !» Ha ! ha ! ha !
Landerira !
Voyez ce malhonnête !
Ils passaient tous comme l'éclair, Et les robes volaient en l'air ; Bientôt le pied vacille...
Le rouge leur montait au front, Et l'un sur l'autre, dans le rond, Ha ! ha ! ha !
Landerira !
Tous tombent à la file !
− Ne me touchez donc pas ainsi !
− Paix ! ma femme n'est point ici, La bonne circonstance ! Dehors il l'emmène soudain...
Et tout pourtant allait son train, Ha ! ha ! ha !
Landerira !
La musique et la danse.
UN VIEUX PAYSAN
Monsieur le Docteur, il est beau de votre part de ne point nous mépriser aujourd'hui, et, savant comme vous l'êtes, de venir vous mêler à toute cette cohue. Daignez donc prendre la plus belle cruche, que nous avons emplie de boisson fraîche ; je vous l'apporte, et souhaite hautement non seulement qu'elle apaise votre soif, mais encore que le nombre des gouttes qu'elle contient soit ajouté à celui de vos jours.

FAUST J'accepte ces rafraîchissements et vous offre en échange salut et reconnaissance. (Le peuple s'assemble en cercle autour d'eux.)

LE VIEUX PAYSAN
C'est vraiment fort bien fait à vous de reparaître ici un jour de gaîté. vous nous rendîtes visite autrefois dans de bien mauvais temps. Il y en a plus d'un, bien vivant aujourd'hui, et que votre père arracha à la fièvre chaude, lorsqu'il mit fin à cette peste qui désolait notre contrée. Et vous aussi, qui n'étiez alors qu'un jeune homme, vous alliez dans toutes les maisons des malades ; on emportait nombre de cadavres, mais vous, vous en sortiez toujours bien portant. vous supportâtes de rudes épreuves ; mais le Sauveur secourut celui qui nous a sauvés.

TOUS
A la santé de l'homme intrépide ! Puisse−t−il longtemps encore être utile !
FAUST
Prosternez−vous devant celui qui est là−haut, c'est lui qui enseigne à secourir et qui vous envoie des secours. (Il va plus loin avec Vagner.)

VAGNER
Quelles douces sensations tu dois éprouver, ô grand homme, des honneurs que cette foule te rend ! ô heureux qui peut de ses dons retirer un tel avantage ! Le père te montre à son fils, chacun interroge, court et se presse, le violon s'arrête, la danse cesse. Tu passes, ils se rangent en cercle, les chapeaux volent en l'air, et peu s'en faut qu'ils ne se mettent à genoux, comme si le bon Dieu se présentait.

FAUST
Quelques pas encore, jusqu'à cette pierre, et nous pourrons nous reposer de notre promenade. Que de fois je m'y assis pensif, seul, exténué de prières et de jeûnes. Riche d'espérance, ferme dans ma foi, je croyais, par des larmes, des soupirs, des contorsions, obtenir du maître des cieux la fin de cette peste cruelle. Maintenant, les suffrages de la foule retentissent à mon oreille comme une raillerie. Oh ! si tu pouvais lire dans mon coeur, combien peu le père et le fils méritent tant de renommée ! Mon père était un obscur honnête homme qui, de bien bonne foi, raisonnait à sa manière sur la nature et ses divins secrets. Il avait coutume de s'enfermer avec une société d'adeptes dans un sombre laboratoire où, d'après des recettes

infinies, il opérait la transfusion des contraires. C'était un lion rouge, hardi compagnon qu'il unissait dans un bain tiède à un lis ; puis, les plaçant au milieu des flammes, il les transvasait d'un creuset dans un autre. Alors apparaissait, dans un verre, la jeune reine aux couleurs variées ; c'était là la médecine, les malades mouraient, et personne ne demandait : Qui a guéri ? c'est ainsi qu'avec des électuaires infernaux nous avons fait dans ces montagnes et ces vallées plus de ravage que l'épidémie. J'ai moi−même offert le poison à des milliers d'hommes ; ils sont morts, et, moi, je survis, hardi meurtrier, pour qu'on m'adresse des éloges.

VAGNER
Comment pouvez−vous vous troubler de cela ? un brave homme ne fait−il pas assez quand il exerce avec sagesse et ponctualité l'art qui lui fut transmis ? Si tu honores ton père, jeune homme, tu recevras volontiers ses instructions : homme, si tu fais avancer la science, ton fils pourra aspirer à un but plus élevé.

FAUST
ô bienheureux qui peut encore espérer de surnager dans cet océan d'erreurs ! On use de ce qu'on ne sait point, et ce qu'on sait, on n'en peut faire aucun usage. Cependant ne troublons pas par d'aussi sombres idées le calme de ces belles heures ! Regarde comme les toits entourés de verdure étincellent aux rayons du soleil couchant. Il se penche et s'éteint, le jour expire, mais il va porter autre part une nouvelle vie. Oh ! que n'ai−je des ailes pour m'élever de la terre, et m'élancer après lui, dans une clarté éternelle ! Je verrais à travers le crépuscule tout un monde silencieux se dérouler à mes pieds, je verrais toutes les hauteurs s'enflammer, toutes les vallées s'obscurcir, et les vagues argentées des fleuves se dorer en s'écoulant. La montagne et tous ses défilés ,ne pourraient plus arrêter mon essor divin. Déjà la mer avec ses gouffres enflammés se dévoile à mes yeux surpris. Cependant le Dieu commence enfin à s'éclipser ; mais un nouvel élan se réveille en mon âme, et je me hâte de m'abreuver encore de son éternelle lumière ; le jour est devant moi ; derrière moi la nuit ; au−dessus de ma tête le ciel, et les vagues à mes pieds. − C'est un beau rêve tant qu'il dure ! Mais, hélas ! le corps n'a point d'ailes pour

accompagner le vol rapide de l'esprit ! Pourtant il n'est personne au monde qui ne se sente ému d'un sentiment profond, quand, au−dessus de nous, perdue dans l'azur des cieux, l'alouette fait entendre sa chanson matinale ; quand, au−delà des rocs couverts de sapins, l'aigle plane, les ailes immobiles, et qu'au−dessus des mers, au−dessus des plaines, la grue dirige son vol vers les lieux de sa naissance.

VAGNER _ J'ai souvent moi−même des moments de caprices :
cependant des désirs comme ceux−là ne m'ont jamais tourmenté ; on se lasse aisément des forêts et des prairies ; jamais je n'envierai l'aile des oiseaux ; les joies de mon esprit me transportent bien plus loin, de livre en livre, de feuilles en feuilles ! Que de chaleur et d'agrément cela donne à une nuit d'hiver ! vous sentez une vie heureuse animer tous vos membres... Ah ! dès que vous déroulez un vénérable parchemin, tout le ciel s'abaisse sur vous !

FAUST
C'est le seul désir que tu connaisses encore ; quant à l'autre, n'apprends jamais à le connaître. Deux âmes, hélas ! se partagent mon sein, et chacune d'elles veut se séparer de l'autre : l'une, ardente d'amour, s'attache au monde par le moyen des organes du corps ; un mouvement surnaturel entraîne l'autre loin des ténèbres, vers les hautes demeures de nos aïeux ! Oh ! si dans l'air il y a des esprits qui planent entre la terre et le ciel, qu'ils descendent de leurs nuages dorés, et me conduisent à une vie plus nouvelle et plus variée ! Oui, si je possédais un manteau magique, et qu'il pût me transporter vers des régions étrangères, je ne m'en déferais point pour les habits les plus précieux, pas même pour le manteau d'un roi.

VAGNER
N'appelez pas cette troupe bien connue, qui s'étend comme la tempête autour de la vaste atmosphère, et qui de tous côtés prépare à l'homme une infinité de dangers. La bande des esprits venus du Nord aiguise contre vous des langues à triple dard. Celle qui vient de l'Est dessèche vos poumons et s'en nourrit. Si ce sont les déserts du Midi qui les envoient, ils entassent autour de votre tête flamme sur flamme ; et l'Ouest en vomit un

essaim qui vous rafraîchit d'abord, et finit par dévorer, autour de vous, vos champs et vos moissons. Enclins à causer du dommage, ils écoutent volontiers votre appel, ils vous obéissent même, parce qu'ils aiment à vous tromper ; ils s'annoncent confine envoyés du ciel, et quand ils mentent, c'est avec une voix angélique.
Mais retirons−nous ! le monde se couvre déjà de ténèbres, l'air se rafraîchit, le brouillard tombe ! C'est le soir qu'on apprécie surtout l'agrément du logis. Qu'avez−vous à vous arrêter ? Que considérez−vous là avec tant d'attention ? Qui peut donc vous étonner ainsi dans le crépuscule ?

FAUST
vois−tu ce chien noir errer au travers des blés et des chaumes ?

VAGNER
Je le vois depuis longtemps ; il ne me semble offrir rien d'extraordinaire.

FAUST
Considère−le bien ; pour qui prends−tu cet animal ?

VAGNER
Pour un barbet, qui cherche à sa manière la trace de son maître.

FAUST
Remarques−tu comme il tourne en spirale, en s'approchant de nous de plus en plus ? Et, .si je ne me trompe, traîne derrière ses pas une trace de feu.
VAGNER
Je ne vois rien qu'un barbet noir ; il se peut bien qu'un éblouissement abuse vos yeux.

FAUST
Il me semble qu'il tire à nos pieds des lacets magiques, comme pour nous attacher.

VAGNER

Je le vois incertain et craintif sauter autour de nous, parce qu'au lieu de son maître, il trouve deux inconnus.

FAUST
Le cercle se rétrécit, déjà il est proche.

VAGNER
Tu vois ! ce n'est là qu'un chien, et non un fantôme. Il grogne et semble dans l'incertitude ; il se met sur le ventre, agite sa queue, toutes manières de chien.

FAUST
Accompagne−nous ; viens ici.

VAGNER
C'est une folle espèce de barbet. vous vous arrêtez, il vous attend ; vous lui parlez, il s'élance à vous ; vous perdez quelque chose, il le rapportera, et sautera dans l'eau après votre canne.
FAUST
Tu as bien raison, je ne remarque en lui nulle trace d'esprit, et tout est éducation.

VAGNER
Le chien, quand il est bien élevé, est digne de l'affection du sage lui−même. Oui, il mérite bien tes bontés. C'est le disciple le plus assidu des écoliers. (Ils rentrent par la porte de la ville.)

CABINET D'ÉTUDE

FAUST (entrant avec le barbet)
J'ai quitté les champs et les prairies qu'une nuit profonde environne. Je sens un religieux effroi éveiller par des pressentiments la meilleure de mes deux âmes. Les grossières sensations s'endorment avec leur activité orageuse ; je suis animé d'un ardent amour des hommes, et l'amour de Dieu me ravit aussi. Sois tranquille, barbet ; ne cours pas çà et là auprès de la porte ; qu'y

flaires−tu ? va te coucher derrière le poêle ; je te donnerai mon meilleur coussin ; puisque là−bas, sur le chemin de la montagne, tu nous as récréés par tes tours et par tes sauts, aie soin que je retrouve en toi maintenant un hôte parfaitement paisible.

Ah ! dès que notre cellule étroite s'éclaire d'une lampe amie, la lumière pénètre aussi dans notre sein, dans notre coeur rendu à lui−même. La raison commence à parler, et l'espérance à luire ; on se baigne au ruisseau de la vie, à la source dont elle jaillit.

Ne grogne point, barbet ! Les hurlements d'un animal ne peuvent s'accorder avec les divins accents qui remplissent mon âme entière. Nous sommes accoutumés à ce que les hommes déprécient ce qu'ils ne peuvent comprendre, à ce que le bon et le beau, qui souvent leur sont nuisibles, les fassent murmurer ; mais faut−il que le chien grogne à leur exemple ?... Hélas ! Je sens déjà qu'avec la meilleure volonté, la satisfaction ne peut plus jaillir de mon coeur...

Mais pourquoi le fleuve doit−il sitôt tarir, et nous replonger dans notre soif éternelle ? J'en ai trop fait l'expérience !

Cette misère va cependant se terminer enfin ; nous apprenons à estimer ce qui s'élève au−dessus des choses de la terre, nous aspirons à une révélation, qui nulle part ne brille d'un éclat plus pur et plus beau que dans le Nouveau Testament. J'ai envie d'ouvrir le texte, et m'abandonnant une fois à des impressions naïves, de traduire le saint original dans la langue allemande qui m'est si chère. (Il ouvre un volume, et s'arrête.) Il est écrit : Au commencement était le verbe ! Ici je m'arrête déjà ! Qui me soutiendra plus loin ?

Il m'est impossible d'estimer assez ce mot, le verbe ! il faut que je le traduise autrement, si l'esprit daigne m'éclairer.

Il est écrit : Au commencement était l'esprit !. Réfléchissons bien sur cette première ligne, et que la plume ne se hâte pas trop ! Est−ce bien l'esprit qui crée et conserve tout ? Il devrait y avoir : Au commencement était la force ! Cependant tout en écrivant ceci, quelque chose me dit que je ne dois pas m'arrêter à ce sens. L'esprit m'éclaire enfin ! L'inspiration descend sur moi, et j'écris consolé : Au commencement était l'action !

S'il faut que je partage la chambre avec toi, barbet, cesse tes cris et tes hurlements ! Je ne puis souffrir près de moi un compagnon si bruyant : il

faut que l'un de nous deux quitte la chambre ! C'est malgré moi que je viole les droits de l'hospitalité ; la porte est ouverte, et tu as le champ libre. Mais que vois−je ? Cela est−il naturel ? Est−ce une ombre, est−ce une réalité ? Comme mon barbet vient de se gonfler ! Il se lève avec effort, ce n'est plus une forme de chien. Quel spectre ai−je introduit chez moi ? Il a déjà l'air d'un hippopotame, avec ses yeux de feu et son effroyable mâchoire. Oh ! je serai ton maître ! Pour une bête aussi infernale, la clef de Salomon m'est nécessaire.

ESPRITS (dans la rue) L'un des nôtres est prisonnier ! Restons dehors,et qu'aucun ne le suive ! Un vieux diable s'est pris ici comme un renard au piège ! Attention ! voltigeons à l'entour, et cherchons à lui porter aide ! N'abandonnons pas un frère qui nous a toujours bien servis !

FAUST
D'abord, pour aborder le monstre, j'emploierai la conjuration des quatre.
Que le Salamandre s'enflamme !
Que l'ondin se replie !
Que le Sylphe s'évanouisse ! Que le Lutin travaille !
Qui ne connaîtrait pas les éléments, leur force et leurs propriétés, ne se rendrait jamais maître des esprits.
Vole en flamme, Salamandre !
Coulez ensemble en murmurant, Ondins !
Brille en éclatant météore, Sylphe !
Apporte−moi tes secours domestiques, Incubus ! incubus ! Viens ici, et feutre la marche !
Aucun des quatre n'existe dans cet animal. Il reste immobile et grince des dents devant moi ; je ne lui ai fait encore aucun mal. Tu vas m'entendre employer de plus fortes conjurations. Es−tu, mon ami, un échappé de l'enfer ? alors regarde ce signe : les noires phalanges se courbent devant lui.
Déjà il se gonfle, ses crins sont hérissés ! Etre maudit ! peux−tu le lire, celui qui jamais ne fut créé, l'inexprimable, adoré par tout le ciel, et criminellement transpercé ?
Relégué derrière le poêle, il. s'enfle comme un éléphant, il remplit déjà tout

l'espace, et va se résoudre en vapeur.
Ne monte pas au moins jusqu'à la voûte ! Viens plutôt te coucher aux pieds de ton maître. Tu vois que je ne menace pas en vain. Je suis prêt à te roussir avec le feu sacré.
N'attends pas la lumière au triple éclat ! N'attends pas la plus puissante de mes conjurations !

MEPHISTOPHELES (entre pendant que le nuage tombe, et sort de derrière le poêle, en habit d'étudiant) D'où vient ce vacarme ? Qu'est−ce qu'il y a pour le service de monsieur ?

FAUST. C'était donc là le contenu du barbet ? Un écolier ambulant.

MEPHISTOPHELES Je salue le savant docteur. Vous m'avez fait suer rudement.
FAUST
Quel est ton nom ?

MEPHISTOPHELES La demande me paraît bien frivole, pour quelqu'un qui a tant de mépris pour les mots, qui toujours s'écarte des apparences, et regarde surtout le fond des êtres.

FAUST
Chez vous autres, messieurs, on doit pouvoir aisément deviner votre nature d'après vos noms, et c'est ce qu'on fait connaître clairement en vous appelant ennemis de Dieu, séducteurs, menteurs. Eh bien ! qui donc es−tu ?

MEPHISTOPHELES
Une partie de cette force qui tantôt veut le mal et tantôt fait le bien.

FAUST
Que signifie cette énigme ?

MEPHISTOPHELES

Je suis l'esprit qui toujours nie ; et c'est avec justice : car tout ce qui existe est digne d'être détruit, il serait donc mieux que rien n'existât. Ainsi, tout ce que vous nommez péché, destruction, bref, ce qu'on entend par mal, voilà mon élément.

FAUST

Tu te nommes partie, et te voilà en entier devant moi.

MEPHISTOPHELES

Je te dis la modeste vérité. Si l'homme, ce petit monde de folie, se regarde ordinairement comme formant un entier, je suis, moi, une partie de la partie qui existait au commencement de tout, une partie de cette obscurité qui donna naissance à la lumière, la lumière orgueilleuse, qui maintenant dispute à sa mère la Nuit son rang antique et l'espace qu'elle occupait ; ce qui ne lui réussit guère pourtant, car malgré ses efforts elle ne peut que ramper à la surface des corps qui l'arrêtent ; elle jaillit de la matière, elle y ruisselle et la colore, mais un corps suffit pour briser sa marche. Je puis donc espérer qu'elle ne sera plus de longue durée, ou qu'elle s'anéantira avec les corps eux mêmes.

FAUST

Maintenant, je connais tes honorables fonctions ; tu ne peux anéantir la masse, et tu te rattrapes sur les détails.

MEPHISTOPHELES

Et franchement, je n'ai point fait grand ouvrage : ce qui s'oppose au néant, le quelque chose, ce monde matériel, quoi que j'aie entrepris jusqu'ici, je n'ai pu encore l'entamer ; et j'ai en vain déchaîné contre lui flots, tempêtes, tremblements, incendies ; la mer et la terre sont demeurées tranquilles. Nous n'avons rien à gagner sur cette maudite semence, matière des animaux et des hommes.

Combien n'en ai−je pas déjà enterrés ! Et toujours circule un sang frais et nouveau. Voilà la marche des choses ; c'est à en devenir fou. Mille germes s'élancent de l'air, de l'eau, comme de la terre, dans le sec, l'humide, le froid, le chaud. Si je ne m'étais pas réservé le feu, je n'aurais rien pour ma part.

FAUST
Ainsi tu opposes au mouvement éternel, à la puissance secourable qui crée, la main froide du démon, qui se roidit en vain avec malice ! Quelle autre chose cherches−tu à entreprendre, étonnant fils du chaos ?

MEPHISTOPHELES
Nous nous en occuperons à loisir dans la prochaine entrevue. Oserais−ie bien cette fois m'éloigner ?

FAUST Je ne vois pas pourquoi tu me le demandes. J'ai maintenant appris à te connaître ; visite−moi désormais quand tu voudras : voici la fenêtre, la porte, et même la cheminée, à choisir.

MEPHISTOPHELES
Je l'avouerai, un petit obstacle m'empêche de sortir : le pied magique sur votre seuil.

FAUST
Le pentagramme te met en peine ? Hé ! dis−moi, fils de l'enfer, si cela te conjure, comment es−tu entré ici ? Comment un tel esprit s'est−il laissé attraper ainsi ?

MEPHISTOPHELES
Considère−le bien : il est mal posé ; l'angle tourné vers la porte est, comme tu vois, un peu ouvert.

FAUST
Le hasard s'est bien rencontré ! Et tu serais donc mon prisonnier ? C'est un heureux accident !

MEPHISTOPHELES
Le barbet, lorsqu'il entra, ne fit attention à rien ; du dehors la chose paraissait tout autre, et maintenant le diable ne peut plus sortir.

FAUST
Mais pourquoi ne sors−tu pas par la fenêtre ?

MEPHISTOPHELES
C'est une loi des diables et des revenants, qu'ils doivent sortir par où ils sont entrés. Le premier acte est libre en nous ; nous sommes esclaves du second.

FAUST
L'enfer même a donc ses lois ? C'est fort bien ; ainsi un pacte fait avec vous, messieurs, serait fidèlement observé ?

MEPHISTOPHELES
Ce qu'on te promet, tu peux en jouir entièrement ; il ne t'en sera rien retenu. Ce n'est pas cependant si peu de chose que tu crois ; mais une autre fois nous en reparlerons. Cependant je te prie et te reprie de me laisser partir cette fois−ci.

FAUST
Reste donc encore un instant pour me dire ma bonne aventure.

MEPHISTOPHELES Eh bien ! lâche−moi toujours ! Je reviendrai bientôt ; et tu pourras me faire tes demandes à loisir.

FAUST
Je n'ai point cherché à te surprendre, tu es venu toi même t'enlacer dans le piège. Que celui qui tient le diable le tienne bien ; il ne le reprendra pas de sitôt.

MEPHISTOPHELES
Si cela te plaît, je suis prêt aussi à rester ici pour te tenir compagnie ; avec la condition cependant de te faire par mon art passer dignement le temps.

FAUST
Je vois avec plaisir que cela te convient ; mais il faut que ton art soit

divertissant.

MEPHISTOPHELES Ton esprit, mon ami, va gagner davantage dans cette heure seulement que dans l'uniformité d'une année entière.
Ce que te chantent les esprits subtils ; les belles images qu'ils apportent, ne sont pas une vaine magie. Ton odorat se délectera, ainsi que ton palais, et ton coeur sera transporté.
De vains préparatifs ne sont point nécessaires, nous voici rassemblés, commencez !

ESPRITS Disparaissez, sombres arceaux ! laissez la lumière du ciel nous sourire et l'éther bleu se dérouler !
Que les sombres nuées se déchirent, et que les petites étoiles s'allument comme des soleils plus doux !
Filles du ciel, idéales beautés, resserrez autour de lui le cercle de votre danse ailée.
Les désirs d'amour voltigent sur vos pas, dénouez vos ceintures et quittez vos habits flottants !
Semez−en la prairie et la feuillée épaisse où les amants viendront rêver leurs amours éternelles !
ô tendre verdure des bocages ! bras entrelacés des ramées !
Les grappes s'entassent aux vignes, les pressoirs en sont gorgés ; le vin jaillit à flots écumants ; des ruisseaux de pourpre sillonnent le vert des prairies !
Créatures du ciel, déployez au soleil vos ailes frémissantes : volez vers ces îles fortunées qui glissent là−bas sur les flots !
Là−bas tout est rempli de danses et de concerts ; tout aime, tout s'agite en liberté.
Des choeurs ailés mènent la ronde sur le sommet lumineux des collines ; d'autres se croisent en tout sens sur la surface unie des eaux.
Tous pour la vie ! tous les yeux fixés au loin sur quelque étoile chérie, que le ciel alluma pour eux.
MEPHISTOPHELES Il dort : c'est bien, jeunes esprits de l'air ! vous l'avez fidèlement enchanté ! c'est un concert que je vous redois.
Tu n'es pas encore homme à bien tenir le diable ! Fascinez−le par de doux

prestiges, plongez−le dans une mer d'illusions. Cependant, pour détruire le charme de ce seuil, j'ai besoin de la dent d'un rat... Je n'aurai pas longtemps à conjurer, en voici un qui trotte par là et qui m'entendra bien vite. Le seigneur des rats et des souris, des mouches, des grenouilles, des punaises, des poux, t'ordonne de venir ici, et de ronger ce seuil comme s'il était frotté d'huile.
Ah ! te voilà déjà ! Allons, vite à l'ouvrage ! La pointe qui m'a arrêté, elle est là sur le bord... encore un morceau, c'est fait !
FAUST (se réveillant) Suis−je donc trompé cette fois encore ? Toute cette foule d'esprits a−t−elle disparu ? N'est−ce pas un rêve qui m'a présenté le diable ?... Et n'est−ce qu'un barbet qui a sauté après moi ?

CABINET D'ÉTUDE

FAUST, MEPHISTOPHELES

FAUST
On frappe ? entrez ! Qui vient m'importuner encore ?

MEPHISTOPHELES
C'est moi.
Entrez !
FAUST

MEPHISTOPHELES Tu dois le dire trois fois.

FAUST
Entrez donc !

MEPHISTOPHELES
Tu me plais ainsi ; nous allons nous accorder, j'espère.
Pour dissiper ta mauvaise humeur, me voici en jeune seigneur, avec l'habit écarlate brodé d'or, le petit manteau de satin empesé, la plume de coq au chapeau, une épée longue et bien affilée ; et je te donnerai le conseil court et bon d'en faire autant, afin de pouvoir, affranchi de tes chaînes, goûter ce

que c'est que la vie.

FAUST
Sous quelque habit que ce soit, je n'en sentirai pas moins les misères de l'existence humaine. Je suis trop vieux pour jouer encore, trop jeune pour être sans désirs.
Qu'est−ce que le monde peut m'offrir de bon ? Tout doit te manquer, tu dois manquer de tout ! Voilà l'éternel refrain qui tinte aux oreilles de chacun de nous, et ce que, toute notre vie, chaque heure nous répète d'une voix cassée.
C'est avec effroi que le matin je me réveille ; je devrais répandre des larmes amères, en voyant ce jour qui dans sa course n'accomplira pas un de mes voeux ; pas un seul ! Ce jour qui par des tourments intérieurs énervera jusqu'au pressentiment de chaque plaisir, qui sous mille contrariétés paralysera les inspirations de mon coeur agité. Il faut aussi, dès que la nuit tombe, m'étendre d'un mouvement convulsif sur ce lit où nul repos ne viendra me soulager, où des rêves affreux m'épouvanteront. Le dieu qui réside en mon sein peut émouvoir profondément tout mon être ; mais lui, qui gouverne toutes mes forces, ne peut rien déranger autour de moi. Et voilà pourquoi la vie m'est un fardeau, pourquoi je désire la mort et j'abhorre l'existence.

MEPHISTOPHELES
Et pourtant la mort n'est jamais un hôte très bien venu.

FAUST
ô heureux celui à qui, dans l'éclat du triomphe, elle ceint les tempes d'un laurier sanglant, celui qu'après l'ivresse d'une danse ardente, elle vient surprendre dans les bras d'une femme ! Oh ! que ne puis−je, devant la puissance du grand Esprit, me voir transporté, ravi, et ensuite anéanti !

MEPHISTOPHELES
Et quelqu'un cependant n'a pas avalé cette nuit une certaine liqueur brune...

FAUST

L'espionnage est ton plaisir, à ce qu'il paraît.

MEPHISTOPHELES
Je n'ai pas la science universelle, et cependant j'en sais beaucoup.
FAUST
Eh bien ! puisque des sons bien doux et bien connus m'ont arraché à l'horreur de mes sensations, en m'offrant, avec l'image de temps plus joyeux, les aimables sentiments de l'enfance... je maudis tout ce que l'âme environne d'attraits et de prestiges, tout ce qu'en ces tristes demeures elle voile d'éclat et de mensonge ! Maudite soit d'abord la haute opinion dont l'esprit s'enivre lui−même ! Maudite soit la splendeur des vaines apparences qui assiègent nos sens ! Maudit soit ce qui nous séduit dans nos rêves, illusions de gloire et d'immortalité ! Maudits soient tous les objets dont la possession nous flatte, femme ou enfant, valet ou charrue Maudit soit Mammon, quand, par l'appât de ses trésors, il nous pousse à des entreprises audacieuses, ou quand, par des jouissances oisives, il nous entoure de voluptueux coussins ! Maudite soit toute exaltation de l'amour ! Maudite soit l'espérance ! Maudite la foi, et maudite, avant tout, la patience !

CHOEUR D'ESPRITS (invisible) Hélas ! hélas ! tu l'as détruit l'heureux monde ! tu l'as écrasé de ta main puissante ; il est en ruines ? Un mi−dieu l'a renversé !... Nous emportons ses débris dans le néant, et nous pleurons sur sa beauté perdue ! Oh ! le plus grand des enfants de la terre ! relève−le, reconstruis−le dans ton coeur !
recommence le cours d'une existence nouvelle, et nos chants résonneront encore pour accompagner tes travaux.
MEPHISTOPHELES
Ceux−là sont les petits d'entre les miens. Ecoute comme ils te conseillent sagement le plaisir et l'activité ! Ils veulent t'entraîner dans le monde, t'arracher à cette solitude, où se figent et l'esprit et les sucs qui servent à l'alimenter.
Cesse donc de te jouer de cette tristesse qui, comme un vautour, dévore ta vie. En si mauvaise compagnie que tu sois, tu pourras sentir que tu es homme avec les hommes ; cependant on ne songe pas pour cela à

t'encanailler. Je ne suis pas moi−même un des premiers ; mais, si tu veux, uni à moi, diriger tes pas dans la vie, je m'accommoderai volontiers de t'appartenir sur−le−champ. Je me fais ton compagnon, ou, si cela t'arrange mieux, ton serviteur et ton esclave.

FAUST
Et quelle obligation devrai−je remplir en retour ?

MEPHISTOPHELES
Tu auras le temps de t'occuper de cela.

FAUST
Non, non ! Le diable est un égoïste, et ne fait point pour, l'amour de Dieu ce qui est utile à autrui. Exprime clairement ta condition ; un pareil serviteur porte malheur à une maison.

MEPHISTOPHELES
Je veux ici m'attacher à ton service, obéir sans fin ni cesse à ton moindre signe ; mais, quand nous nous reverrons là−dessous, tu devras me rendre la pareille.
FAUST
Le dessous ne m'inquiète guère ; mets d'abord en pièces ce monde−ci, et l'autre peut arriver ensuite. Mes plaisirs jaillissent de cette terre, et ce soleil éclaire mes peines ; que je m'affranchisse une fois de ces dernières, arrive après ce qui pourra. Je n'en veux point apprendre davantage. Peu m'importe que, dans l'avenir, on aime ou haïsse, et que ces sphères aient aussi un dessus et un dessous.

MEPHISTOPHELES
Dans un tel esprit tu peux te hasarder : engage−toi ; tu verras ces jours−ci tout ce que mon art peut procurer de plaisir ; je te donnerai ce qu'aucun homme n'a pu même encore entrevoir.

FAUST
Et qu'as−tu à donner, pauvre démon ? L'esprit d'un homme en ses hautes

inspirations fut−il jamais conçu par tes pareils ? Tu n'as que des aliments qui ne rassasient pas ; de l'or pâle, qui sans cesse s'écoule des mains comme le vif argent ; un jeu auquel on ne gagne jamais ; une fille qui jusque dans mes bras fait les yeux doux à mon voisin ; l'honneur, belle divinité qui s'évanouit comme un météore. Fais moi voir un fruit qui ne pourrisse pas avant de tomber, et des arbres qui tous les jours se couvrent d'une verdure nouvelle.

MEPHISTOPHELES
Une pareille entreprise n'a rien qui m'étonne, je puis t'offrir de tels trésors. Oui, mon bon ami, le temps est venu aussi où nous pouvons faire la débauche en toute sécurité.

FAUST
Si jamais je puis m'étendre sur un lit de plume pour y reposer, que ce soit fait de moi à l'instant ! Si tu peux me flatter au point que je me plaise à moi−même, si tu peux m'abuser par des jouissances, que ce soit pour moi le dernier jour ! Je t'offre le pari !

MEPHISTOPHELES
Tope !

FAUST
Et réciproquement ! Si je dis à l'instant : Reste donc ! tu me plais tant ! Alors tu peux m'entourer de liens ! Alors, je consens à m'anéantir ! Alors la cloche des morts peut résonner, alors tu es libre de ton service... Que l'heure sonne, que l'aiguille tombe, que le temps n'existe plus pour moi !

MEPHISTOPHELES
Penses−y bien, nous ne l'oublierons pas !

FAUST
Tu as tout à fait raison là−dessus ; je ne me suis pas frivolement engagé ; et puisque je suis constamment esclave, qu'importe que ce soit de toi ou de tout autre ?

MEPHISTOPHELES
Je vais donc aujourd'hui même, à la table de monsieur le docteur, remplir mon rôle de valet. Un mot encore :
pour l'amour de la vie ou de la mort, je demande pour moi une couple de lignes.

FAUST
Il te faut aussi un écrit, pédant ? Ne sais−tu pas ce que c'est qu'un homme, ni ce que la parole a de valeur ? N'est ce pas assez que la mienne doive, pour l'éternité, disposer de mes jours ? Quand le monde s'agite de tous les orages, crois−tu qu'un simple mot d'écrit soit une obligation assez puissante ?... Cependant, une telle chimère nous tient toujours au coeur, et qui pourrait s'en affranchir ? Heureux qui porte sa foi pure au fond de son coeur, il n'aura regret d'aucun sacrifice ! Mais un parchemin écrit et cacheté est un épouvantail pour tout le monde, le serment va expirer sous la plume ; et l'on ne reconnaît que l'empire de la cire et du parchemin. Esprit malin, qu'exiges−tu de moi ?
airain, marbre, parchemin, papier ? Faut−il écrire avec un style, un burin, ou une plume ? Je t'en laisse le choix libre.

MEPHISTOPHELES
A quoi bon tout ce bavardage ? Pourquoi t'emporter avec tant de chaleur ? Il suffira du premier papier venu. Tu te serviras pour signer ton nom d'une petite goutte de sang.

FAUST
Si cela t'est absolument égal, ceci devra rester pour la plaisanterie.
MEPHISTOPHELES
Le sang est un suc tout particulier.

FAUST
Aucune crainte maintenant que je viole cet engagement.
L'exercice de toute ma force est justement ce que je promets. Je me suis trop enflé, il faut maintenant que j'appartienne à ton espèce ; le grand Esprit m'a dédaigné ; la nature se ferme devant moi ; le fil de ma pensée est

rompu, et je suis dégoûté de toute science. Il faut que dans le gouffre de la sensualité mes passions ardentes s'apaisent !
Qu'au sein de voiles magiques et impénétrables de nouveaux miracles s'apprêtent ! Précipitons−nous dans le murmure des temps, dans les vagues agitées du destin ! Et qu'ensuite la douleur et la jouissance, le succès et l'infortune, se suivent comme ils pourront. Il faut désormais que l'homme s'occupe sans relâche.

MEPHISTOPHELES
Il ne vous est assigné aucune limite, aucun but. S'il vous plaît de goûter un peu de tout, d'attraper au vol ce qui se présentera, faites comme vous l'entendrez. Allons, attachez−vous à moi, et ne faites pas le timide !

FAUST
Tu sens bien qu'il ne s'agit pas là d'amusements. Je me consacre au tumulte, aux jouissances les plus douloureuses, à l'amour qui sent la haine, à la paix qui sent le désespoir. Mon sein, guéri de l'ardeur de la science, ne sera désormais fermé à aucune douleur : et ce qui est le partage de l'humanité tout entière, je veux le concentrer dans le plus profond de mon être, je veux, par mon esprit, atteindre à ce qu'elle a de plus élevé et de plus secret ; je veux entasser sur mon coeur tout le bien et tout le mal qu'elle contient, et me gonflant comme elle, me briser aussi de même.

MEPHISTOPHELES
Ah ! vous pouvez me croire, moi qui pendant plusieurs milliers d'années ai mâché un si dur aliment : je vous assure que, depuis le berceau jusqu'à la bière, aucun homme ne peut digérer le vieux levain ! croyez−en l'un de nous, tout cela n'est fait que pour un Dieu ! Il s'y contemple dans un éternel éclat ; il nous a créés, nous, pour les ténèbres, et, pour vous, le jour vaut la nuit et la nuit le jour.

FAUST
Mais je le veux.

MEPHISTOPHELES

C'est entendu ! Je suis encore inquiet sur un point : le temps est court, l'art est long. Je pense que vous devriez vous instruire. Associez−vous avec un poète ; laissez−le se livrer à son imagination, et entasser sur votre tête toutes les qualités les plus nobles, et les plus honorables, le courage du lion, l'agilité du cerf, le sang bouillant de l'Italien, la fermeté de l'habitant du Nord : laissez−le trouver le secret de concilier en vous la grandeur d'âme avec la finesse, et, d'après le même plan, de vous douer des passions ardentes de la jeunesse. Je voudrais connaître un tel homme ; je l'appellerais monsieur Microcosmos.

FAUST
Eh ! que suis−je donc ?... Cette couronne de l'humanité vers laquelle tous les coeurs se pressent, m'est−il impossible de l'atteindre ?

MEPHISTOPHELES
Tu es, au reste... ce que tu es.
Entasse sur ta tête des perruques à mille marteaux, chausse tes pieds de cothurnes hauts d'une aune, tu n'en resteras pas moins ce que tu es.

FAUST
Je le sens, en vain j'aurai accumulé sur moi tous les trésors de l'esprit humain... lorsque je veux enfin prendre quelque repos, aucune force nouvelle ne jaillit de mon coeur ; je ne puis grandir de l'épaisseur d'un cheveu, ni me rapprocher tant soit peu de l'infini.

MEPHISTOPHELES
Mon bon monsieur, c'est que vous voyez tout, justement comme on le voit d'ordinaire ; il vaut mieux bien prendre les choses avant que les plaisirs de la vie vous échappent pour jamais. − Allons donc ! tes mains, tes pieds, ta tête et ton derrière t'appartiennent sans doute ; mais ce dont tu jouis pour la première fois t'en appartient−il moins ? Si tu possèdes six chevaux, leurs forces ne sont−elles pas les tiennes ? tu les montes, et te voici, homme ordinaire, comme si tu avais vingt−quatre jambes. Vite ! laisse là tes sens tranquilles, et mets−toi en route avec eux à travers le monde ! Je te le dis : un bon vivant qui philosophe est comme un animal qu'un lutin fait tourner

en cercle autour d'une lande aride, tandis qu'un beau pâturage vert s'étend à l'entour.

FAUST
Comment commençons−nous ?

MEPHISTOPHELES
Nous partons tout de suite, ce cabinet n'est qu'un lieu de torture : appelle−t−on vivre, s'ennuyer soi et ses petits drôles ? Laisse cela à ton voisin la grosse panse ! A quoi bon te tourmenter à battre la paille ? Ce que tu sais de mieux, tu n'oserais le dire à l'écolier. J'en entends justement un dans l'avenue.

FAUST
Il ne m'est point possible de le voir.

MEPHISTOPHELES
Le pauvre garçon est là depuis longtemps, il ne faut pas qu'il s'en aille mécontent. Viens ! donne−moi ta robe et ton bonnet ; le déguisement me siéra bien. (Il s'habille.) Maintenant repose−toi sur mon esprit ; je n'ai besoin que d'un petit quart d'heure. Prépare tout cependant pour notre beau voyage. (Faust sort.)
MEPHISTOPHELES
(dans les longs habits de Faust) , Méprise bien la raison et la science, suprême force de l'humanité. Laisse−toi désarmer par les illusions et les prestiges de l'esprit malin, et tu es à moi sans restriction.
Le sort l'a livré à un esprit qui marche toujours intrépidement devant lui et dont l'élan rapide a bientôt surmonté tous les plaisirs de la terre ! Je vais sans relâche le traîner dans les déserts de la vie ; il se débattra, me saisira, s'attachera à moi, et son insatiabilité verra des aliments et des liqueurs se balancer devant ses lèvres, sans jamais les toucher ; c'est en vain qu'il implorera quelque soulagement, et ne se fût−il pas donné au diable, il n'en périrait pas moins.

UN ÉCOLIER (entre)

L'ÉCOLIER
Je suis ici depuis peu de temps, et je viens, plein de soumission, causer et faire connaissance avec un homme qu'on ne m'a nommé qu'avec vénération.

MEPHISTOPHELES
Votre honnêteté me réjouit fort ! Vous voyez en moi un homme tout comme un autre. Avez−vous déjà beaucoup étudié ?

L'ÉCOLIER
Je viens vous prier de vous charger de moi ! Je suis muni de bonne volonté, d'une dose passable d'argent, et de sang frais ; ma mère a eu bien de la peine à m'éloigner d'elle, et j'en profiterais volontiers pour apprendre ici quelque chose d'utile.

MEPHISTOPHELES
Vous êtes vraiment à la bonne source.

L'ÉCOLIER
A parler vrai, je voudrais déjà m'éloigner. Parmi ces murs, ces salles, je ne me plairai en aucune façon ; c'est un espace bien étranglé, on n'y voit point de verdure, point d'arbres, et, dans ces salles, sur les bancs, je perds l'ouïe, la vue et la pensée.

MEPHISTOPHELES
Cela ne dépend que de l'habitude : c'est ainsi qu'un enfant ne saisit d'abord qu'avec répugnance le sein de sa mère, et bientôt cependant y puise avec plaisir sa nourriture. Il en sera ainsi du sein de la sagesse, vous le désirerez chaque jour davantage.

L'ÉCOLIER
Je veux me pendre de joie à son cou ; cependant, enseignez−moi le moyen d'y parvenir.

MEPHISTOPHELES
Expliquez−vous avant de poursuivre ; quelle faculté choisissez−vous ?
L'ÉCOLIER
Je souhaiterais de devenir fort instruit, et j'aimerais assez à pouvoir embrasser tout ce qu'il y a sur la terre et dans le ciel, la science et la nature.

MEPHISTOPHELES
Vous êtes en bon chemin ; cependant il ne faudrait pas vous écarter beaucoup.

L'ÉCOLIER
M'y voici corps et âme ; mais je serais bien aise de pouvoir disposer d'un peu de liberté et de bon temps aux jours de grandes fêtes, pendant l'été. .

MEPHISTOPHELES
Employez le temps, il nous échappe si vite ! cependant l'ordre vous apprendra à en gagner. Mon bon ami, je vous conseille avant tout le cours de logique. Là on vous dressera bien l'esprit, on vous l'affublera de bonnes bottes espagnoles, pour qu'il trotte prudemment dans le chemin de la routine, et n'aille pas se promener en zigzag comme un feu follet. Ensuite, on vous apprendra tout le long du jour que pour ce que vous faites en un clin d'oeil, comme boire et manger, un, deux, trois, est indispensable. Il est de fait que la fabrique des pensées est comme un métier de tisserand, où un mouvement du pied agite des milliers de fils, où la navette monte et descend sans cesse, où les fils glissent invisibles, où mille noeuds se forment d'un seul coup : le philosophe entre ensuite, et vous démontre qu'il doit en être ainsi : le premier est cela, le second cela, donc le troisième et le quatrième cela ; et que si le premier et le second n'existaient pas, le troisième et le quatrième n'existeraient pas davantage. Les étudiants de tous les pays prisent fort ce raisonnement, et aucun d'eux pourtant n'est devenu tisserand. Qui veut reconnaître et détruire un être vivant commence par en chasser l'âme : alors il en a entre les mains toutes les parties ; mais, hélas ! que manque−t−il ?
rien que le lien intellectuel. La chimie nomme cela encheiresin naturoe ; elle se moque ainsi d'elle−même, et l'ignore.

L'ÉCOLIER
Je ne puis tout à fait vous comprendre.

MEPHISTOPHELES
Cela ira bientôt beaucoup mieux, quand vous aurez appris à tout réduire et à tout classer convenablement.

L'ÉCOLIER .
Je suis si hébété de tout cela, que je crois avoir une roue de moulin dans la tête.

MEPHISTOPHELES
Et puis, il faut avant tout vous mettre à la métaphysique : là vous devrez scruter profondément ce qui ne convient pas au cerveau de l'homme ; que cela aille ou n'aille pas, ayez toujours à votre service un mot technique.
Mais d'abord, pour cette demi−année, ordonnez votre temps le plus régulièrement possible. Vous avez par jour cinq heures de travail ; soyez ici au premier coup de cloche après vous être préparé toutefois, et avoir bien étudié vos paragraphes, afin d'être d'autant plus sûr de ne rien dire que ce qui est dans le livre ; et cependant ayez grand soin d'écrire, comme si le Saint−Esprit dictait.

L'ÉCOLIER
Vous n'aurez pas besoin de me le dire deux fois ; je suis bien pénétré de toute l'utilité de cette méthode : car, quand on a mis du noir sur du blanc, on rentre chez soi tout à fait soulagé. .

MEPHISTOPHELES
Pourtant, choisissez une faculté.

L'ÉCOLIER
Je ne puis m'accommoder de l'étude du droit.

MEPHISTOPHELES

Je ne vous en ferai pas un crime : je sais trop ce que c'est que cette science. Les lois et les droits se succèdent comme une éternelle maladie ; ils se traînent de générations en générations, et s'avancent sourdement d'un lieu dans un autre. Raison devient folie, bienfait devient tourment : malheur à toi, fils de tes pères, malheur à toi ! car du droit né avec nous, hélas ! il n'en est jamais question.

L'ÉCOLIER

vous augmentez encore par là mon dégoût : à heureux celui que vous instruisez ! J'ai presque envie d'étudier la théologie.

MEPHISTOPHELES

Je désirerais ne pas vous induire en erreur, quant à ce qui concerne cette science ; il est si difficile d'éviter la fausse route ; elle renferme un poison si bien caché, que l'on a tant de peine à distinguer du remède ! Le mieux est, dans ces leçons−là, si toutefois vous en suivez, de jurer toujours sur la parole du maître. Au total... arrêtez−vous aux mots ! et vous arriverez alors par la route la plus sûre au temple de la certitude.

L'ÉCOLIER

Cependant un mot doit toujours contenir une idée.

MEPHISTOPHELES

Fort bien ! mais il ne faut pas trop s'en inquiéter, car, où les idées manquent, un mot peut être substitué à propos ; on peut avec des mots discuter fort convenablement, avec des mots bâtir un système ; les mots se font croire aisément, on n'en ôterait pas un iota.

L'ÉCOLIER

Pardonnez si je vous fais tant de demandes, mais il faut encore que je vous en importune... Ne me parlerez−vous pas un moment de la médecine ? Trois années, c'est bien peu de temps, et, mon Dieu ! le champ est si vaste ; souvent un seul signe du doigt suffit pour nous mener loin !

MEPHISTOPHELES (à part)

Ce ton sec me fatigue, je vais reprendre mon rôle de diable.

(Haut.) L'esprit de la médecine est facile à saisir ; vous étudiez bien le grand et le petit monde, pour les laisser aller enfin à la grâce de Dieu. C'est en vain que vous vous élanceriez après la science, chacun n'apprend que ce qu'il peut apprendre ; mais celui qui sait profiter du moment, c'est là l'homme avisé. vous êtes encore assez bien bâti, la hardiesse n'est pas ce qui vous manque, et si vous avez de la confiance en vous−même, vous en inspirerez à l'esprit des autres. Surtout, apprenez à conduire les femmes ; c'est leur éternel hélas ! modulé sur tant de tons différents,qu'il faut traiter toujours par la même méthode, et tant que vous serez avec elles à moitié respectueux, vous les aurez toutes sous la main. Un titre pompeux doit d'abord les convaincre que votre art surpasse de beaucoup tous les autres : alors vous pourrez parfaitement vous permettre certaines choses, dont plusieurs années donneraient à peine le droit à un autre que vous : ayez soin de leur tâter souvent le pouls, et en accompagnant votre geste d'un coup d'oeil ardent, passez le bras autour de leur taille élancée, comme pour voir si leur corset est bien lacé.

L'ÉCOLIER
Cela se comprend de reste : on sait son monde !
MEPHISTOPHELES
Mon bon ami, toute théorie est sèche, et l'arbre précieux de la vie est fleuri.

L'ÉCOLIER
Je vous jure que cela me fait l'effet d'un rêve ; oserai−je vous déranger une autre fois pour profiter plus parfaitement de votre sagesse ?

MEPHISTOPHELES
J'y mettrai volontiers tous mes soins.

L'ÉCOLIER
Il me serait impossible de revenir sans vous avoir cette fois présenté mon album ; accordez−moi la faveur d'une remarque.

MEPHISTOPHELES
J'y consens. (Il écrit et le lui rend.) Eritis sicut Deus, bonum et malum

scientes. (Il salue respectueusement, et se retire.) .

MEPHISTOPHELES
Suis seulement la vieille sentence de mon cousin le serpent, tu douteras bientôt de ta ressemblance divine.

FAUST
Où devons−nous aller maintenant ?
MEPHISTOPHELES
Où il te plaira. Nous pouvons voir le grand et le petit monde : quel plaisir, quelle utilité seront le fruit de ta course !

FAUST
Mais, par ma longue barbe, je n'ai pas le plus léger savoir−vivre ; ma recherche n'aura point de succès, car je n'ai jamais su me produire dans le monde ; je me sens si petit en présence des autres ! je serais embarrassé à tout moment.

MEPHISTOPHELES
Mon bon ami, tout cela se donne ; aie. confiance en toi même, et tu sauras vivre.

FAUST
Comment sortirons−nous d'ici ? Où auras−tu des chevaux, des valets.et un équipage ?

MEPHISTOPHELES
Etendons ce manteau, il nous portera à travers les airs :
pour une course aussi hardie, tu ne prends pas un lourd paquet avec toi ; un peu d'air inflammable que je vais préparer nous enlèvera bientôt de terre, et si nous sommes légers, cela ira vite. Je te félicite du nouveau genre de vie que tu viens d'embrasser.

CAVE D'AUERBACH, À LEIPZIG (Écot de joyeux compagnons)
FROSCH

Personne ne boit ! Personne ne rit ! Je vais vous apprendre à faire la mine ! vous voilà aujourd'hui à fumer comme de la paille mouillée, vous qui brillez ordinairement comme un beau feu de joie.

BRANDER
C'est toi qui en es cause ; tu ne mets rien sur le tapis, pas une grosse bêtise, pas une petite saleté.

FROSCH (lui verse un verre lie vin sur la tête)
En voici des deux à la fois.

BRANDER
Double cochon !

FROSCH
vous le voulez, j'en conviens !

SIEBEL
A la porta ceux qui se fâchent ! Qu'on chante à la ronde à gorge déployée, qu'on boive, et qu'on crie ! oh ! eh ! holà ! oh !

ALTMAYER
Ah Dieu ! je suis perdu ! Apportez du coton ; le drôle me rompt les oreilles !
SIEBEL
Quand la voûte résonne, on peut juger du volume de la basse.

FROSCH
C'est juste ; à la porte ceux qui prendraient mal les choses ! A ! tara lara da !

ALTMAYER
A ! tara lara da !

FROSCH

Les gosiers sont en voix. (Il chante)
Le très saint empire de Rome, Comment tient−il encore debout ?

BRANDER
Une sotte chanson ! Fi ! une chanson politique ! une triste chanson !... Remerciez Dieu chaque matin de n'avoir rien à démêler avec l'empire de Rome. Je regarde souvent comme un grand bien pour moi de n'être empereur, ni chancelier. Cependant, il ne faut pas que nous manquions de chef ; et nous devons élire un pape. vous savez quelle est la qualité qui pèse dans la balance pour élever un homme à ce rang.

FROSCH (chante)
Lève−toi vite, et va, beau rossignol, Dix mille fois saluer ma maîtresse.
SIEBEL
Point de salut à ta maîtresse ; je n'en veux rien entendre.

FROSCH
A ma maîtresse salut et baiser ! Ce n'est pas toi qui m'en empêcheras. (Il chante.)
Tire tes verrous, il est nuit, Tire tes verrous, l'amant veille ; Il est tard, tire−les sans bruit.

SIEBEL
Oui ! chante, chante, loue−la bien, vante−la bien ! j'aurai aussi mon tour de rire. Elle m'a lâché, elle t'en fera autant ! Qu'on lui donne un kobold pour galant, et il pourra badiner avec elle sur le premier carrefour venu. Un vieux bouc, qui revient du Blocksberg, peut, en passant au galop, lui souhaiter une bonne nuit ! mais un brave garçon de chair et d'os est beaucoup trop bon pour une fille de cette espèce ! Je ne lui veux point d'autre salut que de voir toutes ses vitres cassées.

BRANDER (frappant sur la table) Paix là ! paix là ! écoutez−moi ! vous avouerez, messieurs, que je sais vivre : il y a des amoureux ici, et je dois, d'après les usages, leur donner pour la bonne nuit tout ce qu'il y a.
de mieux. Attention ! une chanson de la plus nouvelle facture ! et répétez

bien fort la ronde avec moi ! (Il chante)
Certain rat dans une cuisine Avait pris place, et le liater S'y traita si bien, que sa mine Eût fait envie au gros Luther.
Mais un beau jour, le pauvre diable, Empoisonné, sauta dehors, Aussi triste, aussi misérable, Que s'il avait l'amour au corps.

CHOEUR
Que s'il avait l'amour au corps !

BRANDER
Il courait devant et derrière ; Il grattait, reniflait, mordait, Parcourait la maison entière, , Où de douleur il se tordait...
Au point qu'à le voir en délire Perdre ses cris et ses efforts, Les mauvais plaisants pouvaient dire :
Hélas ! il a l'amour au corps !

CHOEUR
Hélas ! il a l'amour au corps !

BRANDER
Dans le fourneau, le pauvre sire crut enfin se cacher très bien ; Mais il se trompait, et le pire, C'est qu'il y creva comme un chien.
La servante, méchante fille, De son malheur rit bien alors :
Ah ! disait−elle, comme il grille !...
Il a vraiment l'amour au corps !

CHOEUR
Il a vraiment l'amour au corps !
SIEBEL
Comme ces plats coquins se réjouissent ! C'est un beau chef−d'oeuvre à citer que l'empoisonnement d'un pauvre rat ! .

BRANDER
Tu prends le parti de tes semblables !

ALTMAYER
Le voilà bien avec son gros ventre et sa tête pelée ! comme son malheur le rend tendre ! Dans ce rat qui crève, il voit son portrait tout craché !

FAUST ET MEPHISTOPHELES

MEPHISTOPHELES
Je dois avant tout t'introduire dans une société joyeuse, afin que tu voies comment on peut aisément mener la vie !
Chaque jour est ici pour le peuple une fête nouvelle ; avec peu d'esprit et beaucoup de laisser−aller, chacun d'eux tourne dans son cercle étroit de plaisirs, comme un jeune chat jouant avec sa queue ; tant qu'ils ne se plaignent pas d'un mal de tête, et que l'hôte veut bien leur faire crédit, ils sont contents et sans soucis.

BRANDER
Ceux−là viennent d'un voyage : on voit à leur air étranger qu'ils ne sont pas ici depuis une heure.
FROSCH
Tu as vraiment raison ! honneur à notre Leipzig ! c'est un petit Paris, et cela vous forme joliment son monde.

SIEBEL
Pour qui prends−tu ces étrangers ?

FROSCH
Laisse−moi faire un peu : avec une rasade je tirerai les vers du nez à ces marauds comme une dent de lait. Ils me semblent être de noble maison, car ils ont le regard fier et mécontent.

BRANDER Ce sont des charlatans,je gage !

ALTMAYER
Peut−être.

FROSCH
Attention ! que je les mystifie !

MEPHISTOPHELES (à Faust)
Les pauvres gens ne soupçonnent jamais le diable, quand même il les tiendrait à la gorge.

FAUST
Nous vous saluons, messieurs.
SIEBEL
Grand merci de votre honnêteté ! (Bas, regardant de travers Méphistophélès.) Qu'a donc ce coquin à clocher sur un pied ?

MEPHISTOPHELES
Nous est−il permis de prendre place parmi vous ? l'agrément de la société nous dédommagera du bon vin qui manque.

ALTMAYER
vous avez l'air bien dégoûté.

FROSCH
vous serez partis bien tard de Rippach ; avez−vous soupé cette nuit chez M. Jean ?

MEPHISTOPHELES
Nous avons passé sa maison sans nous y arrêter. La dernière fois nous lui avions parlé, il nous entretint longtemps de ses cousins, il nous chargea de leur dire bien des choses. (Il s'incline vers Frosch.)
ALTMAYER (bas)
Te voilà dedans ! il entend son affaire !

SIEBEL
C'est un gaillard avisé.

FROSCH

Eh bien ! attends un peu : je saurai bien le prendre.
MEPHISTOPHELES
Si je ne me trompe, nous entendîmes en entrant un choeur de voix exercées. Et certes, les chants doivent sous ces voûtes résonner admirablement.

FROSCH
Seriez−vous donc un virtuose ?

MEPHISTOPHELES
Oh ! non ! le talent est bien faible, mais le désir est grand.

FROSCH
Donnez−nous une chanson.

MEPHISTOPHELES
Tant que vous en voudrez.

SIEBEL
Mais quelque chose de nouveau.

MEPHISTOPHELES
Nous revenons d'Espagne, c'est l'aimable pays du vin et des chansons. (Il chante.)
Une puce gentille Chez un prince logeait...

FROSCH
Ecoutez ! une puce !... avez−vous bien saisi cela ? Une puce me semble à moi un hôte assez désagréable.
MEPHISTOPHELES (chante) .
Une puce gentille chez un prince logeait, Comme sa propre fille, Le brave homme l'aimait, Et (l'histoire l'assure) Par son tailleur, un jour, Lui fit prendre mesure Pour un habit de cour.

BRANDER

N'oubliez point d'enjoindre au tailleur de la prendre bien exacte, et que, s'il tient à sa tête, il ne laisse pas faire à la culotte le moindre pli.

MEPHISTOPHELES
L'animal, plein de joie, Dès qu'il se vit paré D'or, de velours, de soie, Et de croix décoré, Fit venir de province Ses frères et ses soeurs, Qui, par ordre du prince, Devinrent grands seigneurs.
Mais ce qui fut le pire, C'est que les gens de cour, Sans en oser rien dire, Se grattaient tout le jour...
Cruelle politique !
Quel ennui que cela !...
Quand la puce nous pique, Amis, écrasons−la !

CHOEUR (avec acclamation)
Quand la puce nous pique, Amis ! écrasons−la !

FROSCH
Bravo ! bravo ! voilà du bon !
SIEBEL
Ainsi soit−il de toutes les puces !

BRANDER
Serrez les doigts et pincez−les ferme !

ALTMAYER
vive la liberté ! vive le vin !

MEPHISTOPHELES
Je boirais volontiers un verre en l'honneur de la liberté, si vos vins étaient tant soit peu meilleurs.

SIEBEL
N'en dites pas davantage...

MEPHISTOPHELES

Je craindrais d'offenser l'hôte, sans quoi je ferais goûter aux aimables convives ce qu'il y a de mieux dans notre cave. .

SIEBEL
Allez toujours ! je prends tout sur moi.

FROSCH
Donnez−nous−en un bon verre, si vous voulez qu'on le loue, car, quand je veux en juger, il faut que j'aie la bouche bien pleine.

ALTMAYER (bas) Ils sont du Rhin, à ce que je. vois.
MEPHISTOPHELES
Procurez−moi un foret !

BRANDER
Qu'en voulez−vous faire ? vous n'avez pas sans doute vos tonneaux devant la porte.

ALTMAYER
Là derrière, l'hôte a déposé un panier d'outils.

MEPHISTOPHELES (prend le foret de Frosch)
Dites maintenant Ce que vous voulez goûter.

FROSCH
Y pensez−vous ? est−ce que vous en auriez de tant de sortes ?

MEPHISTOPHELES
Je laisse à chacun le choix libre.

ALTMAYER (à Frosch)
Ah ! ah ! tu commences déjà à te lécher les lèvres.

FROSCH
Bon ! si j'ai le choix, il me faut du vin du Rhin ; la patrie produit toujours

ce qu'il y a de mieux.

MEPHISTOPHELES (piquant un trou dans le rebord de la table,à la place où Frosch s'assied) Procurez−moi un peu de cire pour servir de bouchon.
ALTMAYER
Ah çà ! voilà de l'escamotage.

MEPHISTOPHELES (à Brantier)
Et vous ?

BRANDER
Je désirerais du vin de Champagne, et qu'il fût bien mousseux ! (Méphistophélès continue de forer, et pendant ce temps quelqu'un a fait des bouchons, et les a enfoncés dans les trous.)

BRANDER
On ne peut pas toujours se passer de l'étranger ; les bonnes choses sont souvent si loin ! Un bon Allemand ne peut souffrir les Français, mais pourtant il boit leurs vins très volontiers.

SIEBEL
(pendant que MEPHISTOPHELES s'approche de sa place) Je dois l'avouer, je n'aime pas l'aigre : donnez−moi un verre de quelque chose de doux.

MEPHISTOPHELES (forant)
Aussi vais−je vous faire couler du Tokay.

ALTMAYER
Non, monsieur ; regardez−moi en face ! Je le vois bien, vous nous faites aller.
MEPHISTOPHELES
Hé ! hé ! avec d'aussi nobles convives, ce serait un peu trop risquer. Allons vite ! voilà assez de dit : de quel vin puis−je servir ?

ALTMAYER
De tous ! et assez causé ! (Après que les trous sont forés et bouchés, Méphistophélès se lève.j

MEPHISTOPHELES
(avec des gestes singuliers) Si des cornes bien élancées Croissent au front du bouquetin ; Si le cep produit du raisin, Tables en bois de trous percées Peuvent aussi donner du vin.
C'est un miracle, je vous jure ; Mais, messieurs, comme vous savez, Rien d'impossible à la nature !
Débouchez les trous, et buvez !
TOUS (tirant les bouchons et recevant dans leurs verres le vin désiré par chacun) La belle fontaine qui nous coule là !

MEPHISTOPHELES
Gardez−vous seulement de rien répandre.

TOUS (chantent)
Nous buvons, buvons, buvons, Comme cinq cents cochons !
Ils se remettent à boire

MEPHISTOPHELES
voilà mes coquins lancés, vois comme ils y vont.
FAUST
J'ai envie de m'en aller.

MEPHISTOPHELES
Encore une minute d'attention, et tu vas voir la bestialité dans toute sa candeur.

SIEBEL
(boit sans précaution, le vin coule à terre et se change en flamme) Au secours ! au feu ! au secours ! l'enfer brûle !

MEPHISTOPHELES

(parlant à la flamme) Calme−toi, mon élément chéri ! (Aux compagnons.) Pour cette fois, ce n'était rien qu'une goutte de feu du purgatoire.

SIEBEL
Qu'est−ce que cela signifie ? Attendez ! vous le payerez cher ; il paraît que vous ne nous connaissez guère.

FROSCH
Je lui conseille de recommencer !

ALTMAYER
Mon avis est qu'il faut le prier poliment de s'en aller.

SIEBEL
Que veut ce monsieur ? Oserait−il bien mettre en oeuvre ici son hocuspocus ?

MEPHISTOPHELES
Paix ô vieux sac à vin !

SIEBEL
Manche à balai ! tu veux encore faire le manant !

BRANDER
Attends un peu, les coups vont pleuvoir !

ALTMAYER
(tire un bouchon de la table, un jet de feu s'élance et l'atteint) Je brûle ! je brûle !

SIEBEL
Sorcellerie !... sautez dessus ! le coquin va nous le payer ! Ils tirent leurs couteaux, et s'élancent vers MEPHISTOPHELES.

MEPHISTOPHELES

(avec des gestes graves) Tableaux et paroles magiques, Par vos puissants enchantements, Troublez leurs esprits et leurs sens !
Ils se regardent l'un l'autre avec étonnement.

ALTMAYER
Où suis−je ? Quel beau pays !

FROSCH
Un coteau de vignes ! y vois−je bien ?

SIEBEL
Et des grappes sous la main.
BRANDER
Là, sous les pampres verts, voyez quel pied ! voyez quelle grappe ! (Il prend Siebel par le nez, les autres en font autant mutuellement et lèvent les couteaux.)

MEPHISTOPHELES
(comme plus haut) Maintenant, partons : c'est assez !
Source de vin, riche vendange, Illusions, disparaissez !. . .
C'est ainsi que l'enfer se venge.
Il disparaît avec Faust ; tous les compagnons lâchent prise.

SIEBEL
Qu'est−ce que c'est ?

ALTMAYER
Quoi ?

FROSCH
Tiens ! c'était donc ton nez !

BRANDER
(à Siebel) Et j'ai le tien dans la main !

ALTMAYER
C'est un coup à vous rompre les membres. Apportez un siège, je tombe en défaillance.

FROSCH
Non, dis−moi donc ce qui est arrivé.
SIEBEL
Où est−il, le drôle ? Si je l'attrape, il ne sortira pas vivant de mes mains.

ALTMAYER
Je l'ai vu passer par la porte de la cave... à cheval sur un tonneau... J'ai les pieds lourds comme du plomb. (Il se retourne vers la table.) Ma foi ! le vin devrait bien encore couler !

SIEBEL
Tout cela n'était que tromperie, illusion et mensonge !

FROSCH
J'aurais pourtant bien juré boire du vin !

BRANDER
Mais que sont devenues ces belles grappes ?

ALTMAYER
Qu'on vienne dire encore qu'il ne faut pas croire aux miracles !

CUISINE DE SORCIERE
(Dans un âtre enfoncé, une grosse marmite est sur le feu. A travers la vapeur qui s'en élève, apparaissent des figures singulières. Une guenon, assise près de la marmite, l'écume, et veille à ce qu'elle ne répande pas. Le mâle, avec ses petits, est assis près d'elle, et se chauffe. Les murs et le plafond sont tapissés d'outils singuliers à l'usage de la Sorcière.)
FAUST, MEPHISTOPHELES

FAUST

Tout cet étrange appareil de sorcellerie me répugne ; quelles jouissances peux−tu me promettre au sein de ce amas d'extravagances ? Quels conseils attendre d'une vieille femme ? Et y a−t−il dans cette cuisine quelque breuvage qui puisse m'ôter trente ans de dessus le corps ? Malheur à moi, si tu ne sais rien de mieux ! J'ai déjà perdu toute espérance. Se peut−il que la nature et qu'un esprit supérieur n'aient point un baume capable d'adoucir mon sort ?

MEPHISTOPHELES
Mon ami, tu parles encore avec sagesse. Il y a bien, pour se rajeunir, un moyen tout naturel, mais il se trouve dans un autre livre, et c'en est un singulier chapitre.

FAUST
Je veux le connaître.

MEPHISTOPHELES
Boni C'est un moyen qui ne demande argent, médecine, ni sortilège : rends−toi tout de suite dans les champs, mets toi à bêcher et à creuser, resserre ta pensée dans un cercle étroit, contente−toi d'une nourriture simple ; vis comme une bête avec les bêtes, et ne dédaigne pas de fumer toi même ton patrimoine ; c'est, crois−moi, le meilleur moyen de te rajeunir de quatre−vingts ans.
FAUST
Je n'en ai point l'habitude, et je ne saurais m'accoutumer à prendre en main la bêche. Une vie étroite n'est pas ce qui me convient.

MEPHISTOPHELES
Il faut donc que la sorcière s'en mêle.

FAUST
Mais pourquoi justement cette vieille ? ne peux−tu brasser toi−même le breuvage ?

MEPHISTOPHELES

Ce serait un beau passe−temps ! j'aurais plus tôt fait de bâtir mille ponts. Ce travail demande non seulement de l'art et du savoir, mais encore beaucoup de patience. Un esprit tranquille emploie bien des années à le confectionner. Le temps peut seul donner de la vertu à la fermentation ; et tous les ingrédients qui s'y rapportent sont des choses bien étranges ! Le diable le lui a enseigné, mais ne pourrait pas le faire lui−même. (Il aperçoit les animaux.) vois, quelle gentille espèce ! voici la servante, voilà le valet... (Aux animaux.)
Je n'aperçois pas, mes amis, La bonne femme !

LES ANIMAUX
Elle est allée, Par le tuyau de la cheminée, Dîner sans doute hors du logis.
MEPHISTOPHELES
Mais, pour sa course, d'ordinaire, Quel temps prend−elle cependant ?

LES ANIMAUX
Le temps que nous prenons à faire...
Chauffer nos pieds en l'attendant.

MEPHISTOPHELES (à Faust)
Comment trouves−tu ces aimables animaux ?

FAUST
Les plus dégoûtants que j'aie jamais vus.

MEPHISTOPHELES
Non ! un discours comme celui−là est justement ce qui me convient le mieux. (Aux animaux.)
Dites−moi, drôles que vous êtes. Qu'est−ce que vous brassez ainsi ?

LES ANIMAUX
Nous faisons la soupe des bêtes.

MEPHISTOPHELES
Vous avez bien du monde ici ?

LE CHAT (s'approche et flatte MEPHISTOPHELES).
Oh ! jouons tous deux, et fais ma fortune ; Un peu de pécule me rendrait heureux.
Ami, jouons, de grâce !
Pauvre, je ne suis rien. Mais, si j'avais du bien. J'obtiendrais une belle place :

MEPHISTOPHELES
Comme il s'estimerait heureux, le singe, s'il pouvait seulement mettre à la loterie ! (Pendant ce temps les autres animaux jouent avec une grosse boule, et la font rouler.).

LE CHAT
Voici le monde :
La boule ronde Monte et descend, Creuse et légère, Qui, comme verre, Craque et se fend :
Fuis, cher enfant !
Cette parcelle Dont l'étincelle Te plaît si fort...
Donne la mort !

MEPHISTOPHELES
Dites, à quoi sert ce crible ?
LE CHAT
(le ramasse) Il rend l'âme aux yeux visible :
Ne serais−tu pas un coquin ?
On pourrait t'y reconnaître.
Il court vers la femelle, et la fait regarder au travers.
Regarde bien par ce trou−là, Ma chère, tu pourras peut−être Nommer le coquin que voilà

MEPHISTOPHELES (s'approchant du feu) Qu'est−ce donc que cette coupe ?
LE CHAT ET LA CHATTE
Il ne connaît pas le pot, Le pot à faire la soupe...

Vit−on jamais pareil sot ?

MEPHISTOPHELES
Silence, animaux malhonnêtes !

LE CHAT
Dans ce fauteuil mets−toi soudain, Et prends cet éventail en main, Tu seras le roi des bêtes.
Il oblige MEPHISTOPHELES à s'asseoir.

FAUST
(qui pendant ce temps s'est toujours tenu devant le miroir, tantôt s'en approchant, tantôt s'en éloignant) Que vois−je ? quelle céleste image se montre dans ce miroir magique ? ô amour ! prête−moi la plus rapide de tes ailes, et transporte−moi dans la région qu'elle habite. Ah ! quand je ne reste pas à cette place, quand je me hasarde à m'avancer davantage, je ne puis plus la voir que comme à travers un nuage ! − La plus belle forme de la femme ! Est−il possible qu'une femme ait tant de beauté ! Dois−je, dans ce corps étendu à ma vue, trouver l'abrégé des merveilles de tous les cieux ? Quelque chose de pareil existe−t−il sur la terre ?

MEPHISTOPHELES
Naturellement, quand un Dieu se met à l'oeuvre pendant six jours, et se dit enfin bravo à lui−même, il en doit résulter quelque chose de passable. Pour cette fois, regarde à satiété, je saurai bien te déterrer un semblable trésor : et heureux celui qui a la bonne fortune de l'emmener chez soi comme épouse ! (Faust regarde toujours dans le miroir ; Méphistophélès, s'étendant dans le fauteuil, et jouant avec l'éventail, continue de parler.) Me voilà assis comme un roi sur son trône : je tiens le sceptre, il ne me manque plus que la couronne.

LES ANIMAUX
(qui jusque−là avaient exécuté mille mouvements bizarres, apportent, avec de grands cris, une couronne à Méphistophélès) Daigne la prendre, mon maître, En voici tous les éclats, Avec du sang tu pourras .

La raccommoder peut−être.
Ils courent gauchement vers la couronne et la brisent en deux morceaux avec lesquels ils dansent en rond.
Fort bien : recommençons...
Nous parlons, nous voyons ; Nous écoutons et rimons.

FAUST (devant le miroir) Malheur à moi ! j'en suis tout bouleversé !

MEPHISTOPHELES
(montrant les animaux) La tête commence à me tourner à moi−même.

LES ANIMAUX
Si cela nous réussit, Ma foi, gloire à notre esprit !
FAUST (comme plus haut)
Mon sein commence à s'enflammer ! Eloignons−nous bien vite.

MEPHISTOPHELES (dans la même position)
On doit au moins convenir que ce sont de francs poètes.
(La marmite, que la guenon a laissée un instant sans l'écumer, commence à déborder ; il s'élève une grande flamme qui monte violemment dans la cheminée. La sorcière descend à travers la flamme en poussant des cris épouvantables.)

LA SORCIERE
Au ! au ! au ! au !
Chien de pourceau ! ...
Tu répands la soupe, Et tu rôtis ma peau !
A bas ! maudite troupe !
Apercevant MEPHISTOPHELES et Faust.
Que vois−je ici ?
Qui peut entrer ainsi Dans mon laboratoire ?
A moi, mon vieux grimoire !
A vous le feu !
Vos os vont voir beau jeu !
Elle plonge l'écumoire dans la marmite, et lance les flammes après Faust,

Méphistophélès et les animaux. Les animaux hurlent.

MEPHISTOPHELES (lève l'éventail qu'il tient à la main, et frappe à droite et à gauche sur les verres et les pots)
En deux ! en deux !
Ustensiles de sorcières, Vieux flacons, vieux pots, vieux verres !
En deux ! en deux !
Toi, tu m'as l'air bien hardie ; Attends, un bâton va régler le ton de ta mélodie.
Pendant que la sorcière recule, pleine de colère et d'effroi.
Me reconnais−tu, squelette, épouvantail ? Reconnais−tu ton seigneur et maître ? Qui me retient de frapper et dé te mettre en pièces, toi et tes esprits chats ? N'as−tu plus de respect pour le pourpoint rouge ? Méconnais−tu la plume de coq ? ai−je caché ce visage ? Il faudra donc que je me nomme moi−même ?

LA SORCIERE ô seigneur ! pardonnez−moi cet accueil un peu rude ! Je ne vois cependant pas le pied cornu... Qu'avez−vous donc fait de vos deux corbeaux ? .

MEPHISTOPHELES
Tu t'en tireras pour cette fois, car il y a bien du temps que nous ne nous sommes vus. La civilisation, qui polit le monde entier, s'est étendue jusqu'au diable ; on ne voit plus maintenant de fantômes du nord, plus de cornes, de queue et de griffes ! Et pour ce qui concerne le pied, dont je ne puis me défaire, il me nuirait dans le monde ; aussi, comme beaucoup de jeunes gens, j'ai depuis longtemps adopté la mode des faux mollets.
LA SORCIERE (dansant)
J'en perds l'esprit, je crois, Monsieur Satan chez moi !

MEPHISTOPHELES
Point de nom pareil, femme, je t'en prie !

LA SORCIERE
Pourquoi ? que vous a−t−il fait ?

MEPHISTOPHELES
Depuis bien des années il est inscrit au livre des fables ; mais les hommes n'en sont pas pour cela devenus meilleurs : ils sont délivrés du malin, mais les malins sont restés. Que tu m'appelles monsieur le baron, à la bonne heure ! Je suis vraiment un cavalier comme bien d'autres :
tu ne peux douter de ma noblesse ; tiens, voilà l'écusson que je parte ! (Il fait un geste indécent.)

LA SORCIERE (rit immodérément)
Ha ! ha ! ce sont bien là de vos manières ! vous êtes un coquin comme vous fûtes toujours !

MEPHISTOPHELES (à Faust)
Mon ami, voilà de quoi t'instruire ! C'est ainsi qu'on se conduit avec les sorcières.

LA SORCIERE
Dites maintenant, messieurs, ce que vous désirez.
MEPHISTOPHELES
Un bon verre de la liqueur que tu sais, mais de la plus vieille, je te prie, car les années doublent sa force.

LA SORCIERE
Bien volontiers ! j'en ai un flacon dont quelquefois je goûte moi−même : elle n'a plus la moindre puanteur, je vous en donnerai un petit verre. (Bas, à Méphistophélès.) Mais si cet homme en boit sans être préparé, il n'a pas, comme vous le savez, une heure à vivre.

MEPHISTOPHELES
C'est un bon ami, elle ne peut que lui faire du bien ; je lui donnerais sans crainte la meilleure de toute ta cuisine.
Trace ton cercle, dis tes paroles, et donne−lui une tasse pleine. (La sorcière, avec des gestes singuliers, trace un cercle où elle place mille choses bizarres. Cependant, les verres commencent à résonner, la marmite

à tonner, comme faisant de la musique. Enfin, elle apporte un gros livre, et place les chats dans le cercle, où ils lui servent de pupitre et tiennent les flambeaux. Elle fait signe à Faust de marcher à elle.)

FAUST (à MEPHISTOPHELES)
Non ! dis−moi ce que tout cela va devenir. Cette folle engeance, ces gestes extravagants, cette ignoble sorcellerie, me sont assez connus et me dégoûtent assez.
MEPHISTOPHELES
Chantons ! ce n'est que pour rire, ne fais donc pas tant l'homme grave ! Elle doit, comme médecin, faire un hocuspocus, afin que la liqueur te soit profitable. (Il contraint Faust d'entrer dans le cercle.)

LA SORCIERE (avec beaucoup d'emphase, prend le livre pour déclamer)
Ami, crois à mon système :
Avec un, dix tu feras ; Avec deux et trois de même, Ainsi tu t'enrichiras.
Passe le quatrième, Le cinquième et sixième, La sorcière l'a dit :
Le septième et huitième Réussiront de même...
C'est là que .finit L'oeuvre de la sorcière :
Si neuf est un, Dix n'est aucun.
Voilà tout le mystère !

FAUST
Il me semble que la vieille parle dans la fièvre.

MEPHISTOPHELES
Il n'y en a pas long maintenant : je connais bien tout cela, son livre est plein de ces fadaises. J'y ai perdu bien du temps, car une parfaite contradiction est aussi mystérieuse pour les sages que pour les fous. Mon ami, l'art est vieux et nouveau. Ce fut l'usage de tous les temps de propager l'erreur en place de la vérité par trois et un, un et trois : sans cesse on babille sur ce sujet, on apprend cela comme bien d'autres choses ; mais qui va se tourmenter à comprendre de telles folies ? L'homme croit d'ordinaire, quand il entend des mots, qu'ils doivent absolument contenir une pensée.

LA SORCIERE (continue)
La science la plus profonde N'est donnée à personne au monde ; Par travail, argent, peine ou soins :
La connaissance universelle En un instant se révèle
A ceux qui la cherchaient le moins.

FAUST
Quel contre−sens elle nous dit ! Tout cela va me rompre la tête, il me semble entendre un choeur de cent mille fous.

MEPHISTOPHELES
Assez ! assez ! très excellente sibylle ! donne ici ta potion, et que la coupe soit pleine jusqu'au bord : le breuvage ne peut nuire à mon ami ; c'est un homme qui a passé par plusieurs grades, et qui en a fait des siennes.
La sorcière, avec beaucoup de cérémonie, verse la boisson dans le verre ; au moment qu'il la porte à sa bouche, il s'élève une légère flamme.

MEPHISTOPHELES
vivement ! encore un peu ! cela va bien te réjouir le coeur. Comment ! tu es avec le diable à tu et à toi, et la flamme t'épouvante ! (La sorcière efface le cercle. Faust en sort.)

MEPHISTOPHELES
En avant ! il ne faut pas que tu te reposes.
LA SORCIERE
Puisse ce petit coup vous faire du bien !

MEPHISTOPHELES (à la sorcière)
Et si je puis quelque chose pour toi, fais−le−moi savoir au sabbat.

LA SORCIERE
voici une chanson ! chantez−la quelquefois, vous en éprouverez des effets singuliers.

MEPHISTOPHELES (à Faust)

viens vite, et laisse−toi conduire ; il est nécessaire que tu transpires, afin que la vertu de la liqueur agisse dedans et dehors. Je te ferai ensuite apprécier les charmes d'une noble oisiveté, et tu reconnaîtras bientôt, à des transports secrets, l'influence de Cupidon, qui voltige çà et là autour du monde dans les espaces d'azur. .

FAUST
Laisse−moi jeter encore un regard rapide sur ce miroir, cette image de femme était si belle !

MEPHISTOPHELES Non ! non ! tu vas voir devant toi, tout à l'heure, le modèle des femmes en personne vivante. (A part.) Avec cette boisson dans le corps, tu verras, dans chaque femme, une Hélène. .
UNE RUE

FAUST, MARGUERITE (passant)

FAUST
Ma jolie demoiselle, oserai−je hasarder de vous offrir mon bras et ma conduite ?

MARGUERITE
Je ne suis ni demoiselle ni jolie, et je puis aller à la maison sans la conduite de personne. (Elle se débarrasse et s'enfuit.)

FAUST
Par le ciel ! c'est une belle enfant : je n'ai encore rien vu de semblable ; elle semble si honnête et si vertueuse, et a pourtant en même temps quelque chose de si piquant ! De mes jours je n'oublierai la rougeur de ses lèvres, l'éclat de ses joues ! comme elle baissait les yeux ! Ah ! elle s'est profondément gravée dans mon coeur : comme elle s'est vite dégagée !... il y a de quoi me ravir !

MEPHISTOPHELES (s'avance)

FAUST
Ecoute, il faut me faire avoir la jeune fille.

MEPHISTOPHELES
Eh ! laquelle ?
FAUST Celle qui passait ici tout à l'heure.

MEPHISTOPHELES
Celle−là ! Elle sort de chez son confesseur, qui l'a absoute de tous. ses péchés : je m'étais glissé tout contre sa place. C'est bien innocent ; elle va à confesse pour un rien ; je n'ai aucune prise sur elle.

FAUST
Elle a pourtant plus de quatorze ans.

MEPHISTOPHELES
vous parlez bien comme Jean−le−Chanteur, qui convoite toutes les plus belles fleurs, et s'imagine acquérir honneur et faveur sans avoir à les mériter. Mais il n'en est pas toujours ainsi.

FAUST
Monsieur le magister, laissez−moi en paix ; et je vous le dis bref et bien : si la douce jeune fille ne repose pas ce soir dans mes bras, à minuit nous nous séparons.

MEPHISTOPHELES
Songez à quelque chose de faisable, il me faudrait quinze jours au moins, seulement pour guetter l'occasion,

FAUST
Sept heures devant moi, et l'aide du diable me serait inutile pour séduire une petite créature semblable ?
MEPHISTOPHELES
vous parlez déjà presque comme un Français ; cependant, je vous prie, ne vous chagrinez pas. A quoi sert−il d'être si pressé de jouir ? Le plaisir est

beaucoup moins vif que si d'avance, et par toute sorte de brimborions, vous vous pétrissiez et pariez vous−même votre petite poupée, comme on le voit dans maints contes gaulois.

FAUST
J'ai aussi de l'appétit sans cela.

MEPHISTOPHELES
Maintenant, sans invectives ni railleries, je vous dis une fois pour toutes qu'on ne peut aller si vite avec cette belle enfant. Il ne faut là employer nulle violence, et nous devons nous accommoder de la ruse.

FAUST
va me chercher quelque chose de cet ange ; conduis−moi au lieu où elle repose ! apporte−moi un fichu qui ait couvert son sein, un ruban de ma bien−aimée.

MEPHISTOPHELES vous verrez par là que je veux sincèrement plaindre et adoucir votre peine : ne perdons pas un moment ; dès aujourd'hui,je vous conduis dans sa chambre.

FAUST
Et je pourrai la voir, la posséder ?
MEPHISTOPHELES
Non, elle sera chez une voisine. Cependant, vous pourrez, en l'attente du bonheur futur, vous enivrer à loisir de l'air qu'elle aura respiré.

FAUST
Parons−nous ?

MEPHISTOPHELES
Il est encore trop tôt.

FAUST
Procure−moi donc un présent pour elle. (Il sort.)

MEPHISTOPHELES .
Déjà des présents ; c'est bien ! Voilà le moyen de réussir I Je connais mainte belle place et maint vieux trésor bien enterré ; je veux les passer un peu en revue. (Il sort.)

LE SOIR
Une petite chambre bien rangée

MARGUERITE (tressant ses nattes et les attachant)
Je donnerais bien quelque chose pour savoir quel est le seigneur de ce matin : il a, certes, le regard noble et sort de bonne maison, comme on peut le lire sur son front... Il n'eût pas sans cela été si hardi. (Elle sort)
MEPHISTOPHELES
Entrez tout doucement, entrez donc !

FAUST (après quelques instants de silence)
Je t'en prie, laisse−moi. seul.

MEPHISTOPHELES (parcourant la chambre)
Toutes les jeunes filles n'ont pas autant d'ordre et de propreté. (Il sort)

FAUST (regardant à l'entour)
Sois bienvenu, doux crépuscule, qui éclaires ce sanctuaire. Saisis mon coeur, douce peine d'amour, qui vis dans ta faiblesse de la rosée de l'espérance ! Comme tout ici respire le sentiment du silence, de l'ordre, du contentement ! Dans cette misère, que de plénitude ! Dans ce cachot, que de félicité ! (Il se jette sur le fauteuil de cuir, près du lit.) Oh ! reçois−moi, toi qui as déjà reçu dans tes bras ouverts des générations en joie et en douleur ! Ah !
que de fois une troupe d'enfants s'est suspendue autour de ce trône paternel ! Peut−être, en souvenir du Christ, ma bien−aimée, entourée d'une jeune famille, a baisé ici la main flétrie de son aïeul. Je sens, à jeune fille ! ton esprit d'ordre murmurer autour de moi, cet esprit qui règle tes jours comme une tendre mère, qui t'instruit à étendre proprement le tapis sur la

table, et te fait remarquer même les grains de poussière qui crient sous tes pieds. ô main si chère ! si divine ! La cabane devient par toi riche comme le ciel. Et là... (Il relève un rideau de lit.) Quelles délices cruelles s'emparent de moi ! Je pourrais ici couler des heures entières. Nature ! ici, tu faisais rêver doucement ange incarné. Ici reposait cette enfant, dont tait d'une vie nouvelle ; et ici, avec un saint et pur serment, se formait cette image de Dieu.
Et toi, qui t'y a conduit ? De quels sentiments te trouves tu agité ? Que veux−tu ici ? Pourquoi ton coeur se serre t−il ?... Malheureux Faust, je ne te reconnais plus ! Est−ce une faveur enchantée qui m'entoure en ces lieux ?
Je me sens avide de plaisir, et je me laisse aller aux songes de l'amour ; serions−nous le jouet de chaque souffle de l'air ?
Si elle rentrait en ce moment !... comme le coeur te battrait de ta faute : comme le grand homme serait petit ! comme il tomberait confondu à ses pieds !

MEPHISTOPHELES
Vite, je la revois revenir.

FAUST
Allons, allons, je n'y reviens plus.

MEPHISTOPHELES
Voici une petite cassette assez lourde que j'ai prise quelque part, placez−la toujours dans l'armoire, et je vous jure que l'esprit va lui en tourner. Je vous donne là une petite chose, afin de vous en acquérir une autre : il est vrai .
qu'un enfant est un enfant, et qu'un jeu est un jeu.
FAUST
Je ne sais si je dois...

MEPHISTOPHELES
Pouvez−vous le demander ? Vous pensez peut−être à garder le trésor : en ce cas, je conseille à votre avarice de m'épargner le temps, qui est si cher,

et une peine plus longue. Je n'espère point de vous voir jamais plus sensé ; j'ai beau, pour cela, me gratter la tête, me frotter les mains... (Il met la cassette dans l'armoire et en referme la serrure.) Allons, venez vite ! vous voulez amener à vos voeux et à vos désirs l'aimable jeune fille, et vous voilà planté comme si vous alliez entrer dans un auditoire, et comme si la physique et la métaphysique étaient là devant vous en personnes vivantes. Venez donc. (Ils sortent.)

MARGUERITE (avec une lampe)
Que l'air ici est épais et étouffant ! (Elle ouvre la fenêtre.) Il ne fait cependant pas si chaud dehors. Quant à moi, je suis toute je ne sais comment. − Je souhaiterais que ma mère ne revînt pas à la maison. Un frisson me court par tout le corps... Ah ! je m'effraye follement. (Elle se met à chanter en se déshabillant.)
Autrefois un roi de Thulé Qui jusqu'au tombeau fut fidèle, Reçut, à la mort de sa belle, Une coupe d'or ciselé.
Comme elle ne le quittait guère, Dans les festins les plus joyeux, Toujours une larme légère à sa vue humectait ses yeux.
Ce prince, à la fin de sa vie, Lègue tout, ses villes, son or, Excepté la coupe chérie, Qu'à la main il conserve encore.
Il fait à sa table royale Asseoir ses barons et ses pairs, Au milieu de l'antique salle D'un château que baignaient les mers.
Alors, le vieux buveur s'avance auprès d'un vieux balcon doré ; Il boit lentement, et puis lance Dans les flots le vase sacré.
Le vase tourne, l'eau bouillonne, Les flots repassent par−dessus ; Le vieillard pâlit et frissonne...
Désormais il ne boira plus.
Elle ouvre l'armoire pour serrer ses habits, et voit l'écrin.
Comment cette belle cassette est−elle venue ici dedans ?
j'avais pourtant sûrement fermé l'armoire. Cela m'étonne :
que peut−il s'y trouver ? Peut−être quelqu'un l'a−t−il apportée comme un gage, sur lequel ma mère aura prêté. Une petite clef y pend à un ruban. Je puis donc l'ouvrir sans indiscrétion. Qu'est cela ? Dieu du ciel ! je n'ai de mes jours rien vu de semblable. Une parure !... dont une grande dame pourrait se faire honneur aux jours de fête ! Comme cette chaîne m'irait

bien ! à qui peut appartenir tant de richesse ? (Elle s'en pare, et va devant le miroir.) Si seulement ces boucles d'oreilles étaient à moi ! cela vous donne un tout autre air. Jeunes filles, à quoi sert la beauté ? C'est bel et bon ; mais on laisse tout cela : si l'on vous loue, c'est presque par pitié. Tout se presse après l'or ; de l'or tout dépend. Ah ! pauvres que nous sommes !
UNE PROMENADE

FAUST (dans ses pensées et se promenant)

MEPHISTOPHELES (s'approchant) Partout amour dédaigné ! par les éléments de l'enfer !...
je voudrais savoir quelque chose de plus odieux, que je puisse maudire.

FAUST
Qu'as−tu qui t'intrigue si fort ? je n'ai vu de ma vie une figure pareille.

MEPHISTOPHELES
Je me donnerais volontiers au diable, si je ne l'étais moi même.

FAUST
Quelque chose s'est−il dérangé dans ta tête ? ou cela t'amuse−t−il de tempêter comme un enragé ?

MEPHISTOPHELES
Songez donc qu'un prêtre a raflé la parure offerte à Marguerite. − Sa mère prend la chose pour la voir, et cela commence à lui causer un dégoût secret ! La dame a l'odorat fin, elle renifle sans cesse dans les livres de prières, et flaire chaque meuble l'un après l'autre, pour voir s'il est saint ou profane ; ayant, à la vue des bijoux, clairement jugé que ce n'était pas là une grande bénédiction : « Mon enfant, s'écria−t−elle, bien injustement acquis asservit l'âme et brûle le sang : consacrons−le tout à la mère de Dieu, et elle nous réjouira par la manne du ciel !» La petite Marguerite fit une moue assez gauche : cheval donné, pensa−t−elle, est toujours bon : et vraiment celui qui a si adroitement apporté ceci ne peut être un impie. La mère fit venir un prêtre : celui−ci eut à peine entendu un mot dé cette

bagatelle, que son attention se porta là tout entière, et il lui dit : « Que cela est bien pensé ! celui qui se surmonte ne peut que gagner. L'Eglise a un bon estomac, elle a dévoré des pays entiers sans jamais cependant avoir d'indigestion. L'Eglise seule, mes chères dames, peut digérer un bien mal acquis. »

FAUST
C'est son usage le plus commun ; juifs et rois le peuvent aussi.

MEPHISTOPHELES
Il saisit là−dessus colliers, chaînes et boucles, comme si ce ne fût qu'une bagatelle, ne remercia ni plus ni moins que pour un panier de noix, leur promit les dons du ciel...
et elles furent très édifiées.

FAUST
Et Marguerite ?

MEPHISTOPHELES
Elle est assise, inquiète, ne sait ce qu'elle veut, ni ce qu'elle doit ; pense à l'écrin jour et nuit, mais plus encore à celui qui l'a apporté.
FAUST Le chagrin de ma bien−aimée me fait souffrir : va vite me chercher un autre écrin : le premier n'avait pas déjà tant de valeur.

MEPHISTOPHELES
Oh ! oui, pour monsieur tout est enfantillage !

FAUST
Fais et établis cela d'après mon idée : attache−toi à la voisine, sois un diable et non un enfant, et apporte−moi un nouveau présent.

MEPHISTOPHELES
Oui, gracieux maître, de tout mon coeur.

MEPHISTOPHELES (seul)

Un pareil fou, amoureux, serait capable de vous tirer en l'air le soleil, la lune et les étoiles, comme un feu d'artifice, pour le divertissement de sa belle. (Il sort.)

LA MAISON DE LA VOISINE

MARTHE (seule)
Que Dieu pardonne à mon cher mari, il n'a rien fait de bon pour moi ; il s'en est allé au loin par le monde, et m'a laissée seule sur le fumier. Je ne l'ai cependant guère tourmenté, et je n'ai fait, Dieu le sait, que l'aimer de tout mon coeur. (Elle pleure.) Peut−être est−il déjà mort !−
ô douleur ! − Si j'avais seulement son extrait mortuaire !

MARGUERITE (entre)
Madame Marthe !

MARTHE
Que veux−tu, petite Marguerite ?

MARGUERITE
Mes genoux sont prêts à se dérober sous moi : j'ai retrouvé dans mon armoire un nouveau coffre, du même bois, et contenant des choses bien plus riches sous tous les rapports que le premier.

MARTHE , Il ne faut pas le dire à ta mère : elle irait encore le porter à son confesseur.

MARGUERITE
Mais voyez donc, admirez donc !

MARTHE (la parant)
Heureuse créature !

MARGUERITE
Pauvre comme je suis, je n'oserais pas me montrer ainsi dans les rues, ni à

l'église.

MARTHE
Viens souvent me trouver, et tu essaieras ici en secret ces parures, tu pourras te promener une heure devant le miroir : nous y trouverons toujours du plaisir ; et s'il vient ensuite une occasion, une fête, on fera voir aux gens tout cela l'un après l'autre. D'abord une petite chaîne, ensuite une perle à l'oreille. Ta mère ne se doutera de rien, et on lui fera quelque histoire.

MARGUERITE
Qui a donc pu apporter ici ces deux petites cassettes ?
Cela n'est pas naturel. (On frappe.)

MARTHE (regardant par le rideau)
C'est un monsieur étranger. − Entrez !

MEPHISTOPHELES (entre)
Je suis bien hardi d'entrer si brusquement, et j'en demande pardon à ces dames. (Il s'incline devant Marguerite.) Je désirerais parler à madame Marthe Swerdlein.

MARTHE
C'est moi ; que me veut monsieur ?

MEPHISTOPHELES (bas)
Je vous connais maintenant ; c'est assez pour moi ; vous avez là une visite d'importance : pardonnez−moi la liberté que j'ai prise, je reviendrai cette après−midi.

MARTHE (gaiement)
vois, mon enfant, ce que c'est que le monde, monsieur te prend pour une demoiselle.
MARGUERITE
Je ne suis qu'une pauvre fille : ah ! Dieu ! monsieur est bien bon, la parure

et les bijoux ne sont point à moi.

MEPHISTOPHELES
Ah ! ce n'est pas seulement la parure ; vous avez un air, un regard si fin... je me réjouis de pouvoir rester.

MARTHE
Qu'annonce−t−il donc ? Je désirerais bien...

MEPHISTOPHELES
Je voudrais apporter une nouvelle plus gaie, mais j'espère que vous ne m'en ferez pas porter la peine ; votre mari est mort, et vous fait saluer.
MARTHE Il est mort ! le pauvre coeur ! ô ciel ! mon mari est mort I Ah ! je m'évanouis !

MARGUERITE
Ah ! chère dame, ne vous désespérez pas.

MEPHISTOPHELES
Ecoutez−en la tragique aventure.

MARTHE
Oui, racontez−moi la fin de sa carrière.

MEPHISTOPHELES
Il gît à Padoue, enterré près de saint Antoine, en terre sainte, pour y reposer éternellement.
MARTHE
vous n'avez donc rien à m'en apporter ?

MEPHISTOPHELES
Si fait, une prière grave et nécessaire ; c'est de faire dire pour lui trois cents messes : du reste, mes poches sont vides.

MARTHE

Quoi ! pas une médaille ? pas un bijou ? Ce que tout ouvrier misérable garde précieusement au fond de son sac, et réserve comme un souvenir, dût−il mourir de faim, dût−il mendier ?

MEPHISTOPHELES
Madame, cela m'est on ne peut plus pénible ; mais il n'a vraiment pas gaspillé son argent ; aussi il s'est bien repenti de ses fautes, oui, et a déploré bien plus encore son infortune.

MARGUERITE
Ah ! faut−il que les hommes soient si malheureux ! Certes, je veux lui faire dire quelques requiem.

MEPHISTOPHELES
vous seriez digne d'entrer vite dans le mariage, vous êtes une aimable enfant.

MARGUERITE
Oh non ! cela ne me convient pas encore !
MEPHISTOPHELES
Sinon un mari, un galant en attendant ; ce serait le plus grand bienfait du ciel que d'avoir dans ses bras un objet si aimable.

MARGUERITE
Ce n'est point l'usage du pays.

MEPHISTOPHELES
Usage ou non, cela se fait de même.

MARTHE
Poursuivez donc votre récit.

MEPHISTOPHELES
Je m'assis près de son lit de mort : c'était un peu mieux que du fumier, de la paille à demi pourrie ; mais il mourut comme un chrétien, et trouva qu'il

en avait encore pardessus son mérite. «Comme je dois, s'écria−t−il, me détester cordialement d'avoir pu délaisser ainsi mon état, ma femme ! Ah ! ce souvenir me tue. Pourra−t−elle jamais me pardonner en cette vie ?... »

MARTHE (pleurant)
L'excellent mari ! je lui ai depuis longtemps pardonné !

MEPHISTOPHELES
« Mais, Dieu le sait, elle en fut plus coupable que moi !»
MARTHE
Il ment en cela ! Quoi ! mentir au bord de la tombe !

MEPHISTOPHELES
Il en contait sûrement à son agonie, si je puis m'y connaître. « Je n'avais, dit−il, pas le temps de bâiller ; il fallait lui faire d'abord des enfants, et ensuite lui gagner du pain... Quand je dis du pain, c'est dans le sens le plus exact, et je n'en pouvais manger ma part en paix. »

MARTHE
A−t−il donc oublié tant de foi, tant d'amour ?... toute ma peine le jour et la nuit ?...

MEPHISTOPHELES Non pas, il y a sincèrement pensé. Et il a dit : « Quand je partis de Malte, je priai avec ardeur pour ma femme et mes enfants ; aussi le ciel me fut−il propice, car notre vaisseau prit un bâtiment de transport turc, qui portait un trésor du grand sultan ; il devint la récompense de notre courage, et j'en reçus, comme de juste, ma part bien mesurée. »

MARTHE
Eh comment ? où donc ? Il l'a peut−être enterrée.

MEPHISTOPHELES
Qui sait où maintenant les quatre vents l'ont emportée ?
Une jolie demoiselle s'attacha à lui, lorsqu'en étranger il se promenait

autour de Naples ; elle se conduisit envers lui avec beaucoup d'amour et de fidélité, tant qu'il s'en ressentit jusqu'à sa bienheureuse fin.
MARTHE
Le vaurien ! le voleur à ses enfants ! Faut−il que ni misère ni besoin n'aient pu empêcher une vie aussi scandaleuse !

MEPHISTOPHELES
Oui, voyez ! il en est mort aussi. Si j'étais à présent à votre place, je pleurerais sur lui pendant l'année d'usage, et cependant je rendrais visite à quelque nouveau trésor.

MARTHE
Ah Dieu ! comme était mon premier, je n'en trouverais pas facilement un autre dans le monde. A peine pourrait−il exister un fou plus charmant. Il aimait seulement un peu trop les voyages, les femmes étrangères, le vin étranger, et tous ces maudits jeux de dés.

MEPHISTOPHELES
Bien, bien, cela pouvait encore se supporter, si par hasard, de son côté, il vous en passait autant ; je vous assure que, moyennant cette clause, je ferais volontiers avec vous l'échange de l'anneau.

MARTHE
Oh ! monsieur aime à badiner.

MEPHISTOPHELES (à part).
Sortons vite, elle prendrait bien au mot le diable lui−même.
(A Marguerite.) Comment va le coeur ?
MARGUERITE
Que veut dire par là monsieur ?

MEPHISTOPHELES (à part)
La bonne, l'innocente enfant ! (Haut.) Bonjour, mesdames.

MARGUERITE

Bonjour.

MARTHE
Oh ! dites−moi donc vite : je voudrais bien avoir un indice certain sur le lieu où mon trésor est mort et enterré. Je fus toujours amie de l'ordre, et je voudrais voir sa mort dans les affiches.

MEPHISTOPHELES
Oui, bonne dame, la vérité se connaît dans tous pays par deux témoignages de bouche ; j'ai encore un fin compagnon que je veux faire paraître pour vous devant le juge. Je vais l'amener ici.

MARTHE
Oh ! oui, veuillez le faire.

MEPHISTOPHELES
Et que la jeune fille soit aussi là. − C'est un brave garçon ; il a beaucoup voyagé et témoigne pour les demoiselles toute l'honnêteté possible.
MARGUERITE
Je vais être honteuse devant ce monsieur.

MEPHISTOPHELES
Devant aucun roi de la terre.

MARTHE
Là, derrière la maison, dans mon jardin, nous attendrons tantôt ces messieurs.

UNE RUE

FAUST, MEPHISTOPHELES

FAUST
Qu'est−ce qu'il y a ? cela s'avance−t−il ? cela finira−t−il bientôt ?

MEPHISTOPHELES
Ah ! très bien ! je vous trouve tout animé. Dans peu de temps, Marguerite est à vous. Ce soir, vous la verrez chez Marthe, sa voisine : c'est une femme qu'on croirait choisie exprès pour le rôle d'entremetteuse et de bohémienne.

FAUST
Fort bien.

MEPHISTOPHELES
Cependant on exigera quelque chose de nous.
FAUST
Un service en mérite un autre.

MEPHISTOPHELES
Il faut que nous donnions un témoignage valable, à savoir que les membres de son mari reposent juridiquement à Padoue, en terre sainte.

FAUST.
C'est prudent ! il nous faudra donc maintenant faire le voyage !

MEPHISTOPHELES
Sancta simplicitas ! Ce n'est pas cela qu'il faut faire :
témoignez sans en savoir davantage.

FAUST
S'il n'y a rien de mieux, le plan manque.

MEPHISTOPHELES
ô saint homme !... le serez−vous encore longtemps ? Est ce la première fois de votre vie que vous auriez porté faux témoignage ? N'avez−vous pas de Dieu, du monde, et de ce qui s'y passe, des hommes et de ce qui règle leur tête et leur coeur, donné des définitions avec grande assurance, effrontément et d'un coeur ferme ? et, si vous voulez bien descendre en vous−même, vous devrez bien avouer que vous en saviez autant que sur la

mort de M. Swerdlein.
FAUST
Tu es et tu resteras un menteur et un sophiste.

MEPHISTOPHELES
Oui, si l'on n'en savait pas un peu plus. Car demain n'irez−vous pas, en tout bien tout honneur, séduire cette pauvre Marguerite et lui jurer l'amour le plus sincère ?

FAUST
Et du fond de mon coeur.

MEPHISTOPHELES
Très bien ! Ensuite ce seront des serments d'amour et de fidélité éternelle, d'un penchant unique et tout−puissant.
Tout cela partira−t−il aussi du coeur ?

FAUST
Laissons cela, oui c'est ainsi. Lorsque pour mes sentiments, pour mon ardeur, je cherche des noms, et n'en trouve point, qu'alors je me jette dans le monde de toute mon âme, que je saisis les plus énergiques expressions, et que ce feu dont je brûle, je l'appelle sans cesse infini, éternel, est−ce là un mensonge diabolique ?

MEPHISTOPHELES
Cependant j'ai raison.

FAUST
Ecoute, et fais bien attention à ceci. − Je te prie d'épargner mes poumons. − Qui veut avoir raison et possède seulement une langue, l'a certainement. Et viens ; je suis rassasié de bavardage, car si tu as raison, c'est que je préfère me taire.

UN JARDIN

MARGUERITE, au bras de FAUST ; MARTHE, MEPHISTOPHELES (se promenant de long en large)

MARGUERITE
Je sens bien que monsieur me ménage ; il s'abaisse pour ne pas me faire honte. Les voyageurs ont ainsi la coutume de prendre tout en bonne part, et de bon coeur ; je sais fort bien qu'un homme aussi expérimenté ne peut s'entretenir avec mon pauvre langage.

FAUST
Un regard de toi, une seule parole m'en dit plus que toute la sagesse de ce monde. (Il lui baise la main.)

MARGUERITE
Que faites−vous ?... Comment pouvez−vous baiser ma main ? elle est si sale, si rude ! Que n'ai−je point à faire chez nous ? Ma mère est si ménagère... (Ils passent.)

MARTHE
Et vous, monsieur, vous voyagez donc toujours ainsi ?
MEPHISTOPHELES
Ah ! l'état et le devoir nous y forcent ! Avec quel chagrin on quitte certains lieux ! Et on n'oserait pourtant pas prendre sur soi d'y rester.

MARTHE
Dans la force de l'âge, cela fait du bien, de courir çà et là librement par le monde. Cependant la mauvaise saison vient ensuite, et se traîner seul au tombeau en célibataire, c'est ce que personne n'a fait encore avec succès.

MEPHISTOPHELES
Je vois avec effroi venir cela de loin.

MARTHE
C'est pourquoi, digne monsieur, il faut vous consulter à temps. (Ils passent.)

MARGUERITE
Oui, tout cela sort bientôt des yeux et de l'esprit : la politesse vous est facile, mais vous avez beaucoup d'amis plus spirituels que moi.

FAUST
ô ma chère ! ce que l'on décore tant du nom d'esprit n'est souvent plutôt que sottise et vanité.

MARGUERITE
Comment ?
FAUST
Ah ! faut−il que la simplicité, que l'innocence, ne sachent jamais se connaître elles−mêmes et apprécier leur sainte dignité ! Que l'humilité, l'obscurité, les dons les plus précieux de la bienfaisante nature...

MARGUERITE
Pensez un seul moment à moi, et j'aurai ensuite assez le temps de penser à vous.

FAUST
vous êtes donc toujours seule ?

MARGUERITE
Oui, notre ménage est très petit, et cependant il faut qu'on y veille. Nous n'avons point de servante, il faut faire à manger, balayer, tricoter et coudre, courir, soir et matin ; ma mère est si exacte dans les plus petites chose !... Non qu'elle soit contrainte à se gêner beaucoup, nous pourrions nous remuer encore comme bien d'autres.
Mon père nous a laissé un joli avoir, une petite maison et un jardin à l'entrée de la ville. Cependant, je mène en ce moment des jours assez paisibles ; mon frère est soldat ; ma petite soeur est morte : cette enfant me donnait bien du mal ; cependant j'en prenais volontiers la peine ; elle m'était si chère !

FAUST
Un ange, si elle te ressemblait.
MARGUERITE
Je l'élevais, et elle m'aimait sincèrement. Elle naquit après la mort de mon père, nous pensâmes alors perdre ma mère, tant elle était languissante ! Elle fut longtemps à se remettre, et seulement peu à peu, de sorte qu'elle ne put songer à nourrir elle−même la petite créature, et que je fus seule à l'élever en lui faisant boire du lait et de l'eau ; elle était comme ma fille. Dans mes bras, sur mon sein, elle prit bientôt de l'amitié pour moi, se remua et grandit.

FAUST
Tu dus sentir alors un bonheur bien pur !

MARGUERITE
Mais certes aussi bien des heures de trouble. Le berceau de la petite était la nuit près de mon lit, elle se remuait à peine que je m'éveillais ; tantôt il fallait la faire boire, tantôt la placer près de moi. Tantôt, quand elle ne se taisait pas, la mettre au lit, et aller çà et là dans la chambre en la faisant danser. Et puis, de grand matin, il fallait aller au lavoir, ensuite aller au marché et revenir au foyer, et toujours ainsi, un jour comme l'autre. Avec une telle existence, monsieur, on n'est pas toujours réjoui, mais on en savoure mieux la nourriture et le repos. (Ils passent.)

MARTHE
Les pauvres femmes s'en trouvent mal pourtant ; il est difficile de corriger un célibataire.
MEPHISTOPHELES
Qu'il se présente une femme comme vous, et c'est de quoi me rendre meilleur que je ne suis.

MARTHE
Parlez vrai, monsieur, n'auriez−vous encore rien trouvé ?
Le coeur ne s'est−il pas attaché quelque part ?

MEPHISTOPHELES
Le proverbe dit : Une maison qui est à vous, et une brave femme, sont précieuses comme l'or et les perles. .

MARTHE Je demande si vous n'avez jamais obtenu des faveurs de personne ?

MEPHISTOPHELES
On m'a partout reçu très honnêtement.

MARTHE
Je voulais dire : votre coeur n'a−t−il jamais eu d'engagement sérieux ?

MEPHISTOPHELES
Avec les femmes il ne faut jamais s'exposer à badiner.

MARTHE
Ah ! vous ne me comprenez pas.
MEPHISTOPHELES
J'en suis vraiment fâché ; pourtant je comprends que... vous avez bien des bontés. (Ils passent.)

FAUST
Tu me reconnus donc, mon petit ange, dès que j'arrivai dans le jardin ?

MARGUERITE
Ne vous en êtes−vous pas aperçu ? Je baissai soudain les yeux.

FAUST
Et tu me pardonnes la liberté que je pris ? ce que j'eus la témérité d'entreprendre lorsque tu sortis tantôt de l'église ?

MARGUERITE
Je fus consternée, jamais cela ne m'était arrivé, personne n'a pu jamais dire du mal de moi. Ah ! pensais−je, aurait−il trouvé dans ma marche quelque

chose de hardi, d'inconvenant ? Il a paru s'attaquer à moi comme s'il eût eu affaire à une fille de mauvaises moeurs. Je l'avouerai pourtant : je ne sais quoi commençait déjà à m'émouvoir à votre avantage ; mais certainement je me voulus bien du mal de n'avoir pu vous traiter plus défavorablement encore.

FAUST
Chère amie !
MARGUERITE
Laissez−moi... (Elle cueille une marguerite et en arrache les pétales les uns après les autres.)

FAUST
Qu'en veux−tu faire ? un bouquet ?

MARGUERITE
Non, ce n'est qu'un jeu.

FAUST
Comment ?

MARGUERITE
Allons, vous vous moquerez de moi. (Elle effeuille et murmure tout bas.)

FAUST
Que murmures−tu ?

MARGUERITE (à demi−voie)
Il m'aime. − Il ne m'aime pas.

FAUST
Douce figure du ciel !

MARGUERITE (continue)
Il m'aime. − Non. − Il m'aime − Non... (Arrachant le dernier pétale, avec

une joie douce.) Il m'aime !
FAUST
Oui, mon enfant ; que la prédiction de cette fleur soit pour toi l'oracle des dieux ! Il t'aime ! comprends−tu ce que cela signifie ? Il t'aime ! (Il prend ses deux mains.)

MARGUERITE
Je frissonne !

FAUST
Oh ! ne frémis pas ! que ce regard, que ce serrement de main te disent ce qui ne peut s'exprimer : s'abandonner l'un à l'autre, pour goûter un ravissement qui peut être éternel ! Eternel !... sa fin serait le désespoir !... Non ! point de fini point de fini (Marguerite lui serre la main, se dégage et s'enfuit. Il demeure un instant dans ses pensées, puis la suit.)

MARTHE (approchant)
La nuit vient.

MEPHISTOPHELES
Oui, et il nous faut partir.

MARTHE
Je vous prierais bien de rester plus longtemps ; mais on est si méchant dans notre endroit ! C'est comme si personne n'avait rien à faire que de surveiller les allées et venues de ses voisins ; et, de telle sorte qu'on se conduise, on devient l'objet de tous les bavardages. Et notre jeune couple ?
MEPHISTOPHELES
S'est envolé là par l'allée. Inconstants papillons !

MARTHE
Il paraît l'affectionner.

MEPHISTOPHELES
Et elle aussi. C'est comme va le monde.

UNE PETITE CABANE DU JARDIN
(Marguerite y saute, se blottit derrière la porte, tient le bout de ses doigts sur ses lèvres et regarde par la fente)

MARGUERITE
Il vient ! FAUST (entre) Ah ! friponne, tu veux m'agacer ! je te tiens ! (Il l'embrasse.)

MARGUERITE (le saisissant, et lui rendant le baiser)
ô le meilleur des hommes ! je t'aime de tout mon coeur ! (Méphistophélès frappe.)
Qui est là ?

FAUST (frappant du pied)

MEPHISTOPHELES
Un ami.

FAUST
Une bête !
MEPHISTOPHELES
Il est bien temps de se quitter.

MARTHE (entre)
Oui, il est tard, monsieur.

FAUST
Oserai−je vous reconduire ?

MARGUERITE
Ma mère pourrait... Adieu !

FAUST
Faut−il donc que je parte ? Adieu !

MARTHE
Bonsoir.

MARGUERITE
Au prochain revoir ! (Faust et Méphistophélès sortent.)

MARGUERITE
Mon bon Dieu ! un homme comme celui−ci pense tout et sait tout. J'ai honte devant lui, et je dis oui à toutes ses paroles. Je ne suis qu'une pauvre enfant ignorante, et je ne comprends pas ce qu'il peut trouver en moi. (Elle sort)
FORETS ET CAVERNES

FAUST (seul)
Sublime Esprit, tu m'as donné, tu m'as donné tout, dès que je t'en ai supplié. Tu n'as pas en vain tourné vers moi ton visage de feu. Tu m'as livré pour royaume la majestueuse nature, et la force de la sentir, d'en jouir : non, tu ne m'as pas permis de n'avoir qu'une admiration froide et interdite, en m'accordant de regarder dans son sein profond, comme dans le sein d'un ami. Tu as amené devant moi la longue chaîne des vivants, et tu m'as instruit à reconnaître mes frères dans le buisson tranquille, dans l'air et dans les eaux. Et quand, dans la forêt, la tempête mugit et crie, en précipitant à terre les pins gigantesques dont les tiges voisines se froissent avec bruit, et dont la chute résonne comme un tonnerre de montagne en montagne ; tu me conduis alors dans l'asile des cavernes, tu me révèles à moi−même, et je vois se découvrir les merveilles secrètes cachées dans mon propre sein. Puis à mes yeux la lune pure s'élève doucement vers le ciel, et le long des rochers je vois errer, sur les buissons humides, les ombres argentées du temps passé, qui viennent adoucir l'austère volupté de la méditation.
Oh ! l'homme ne possédera jamais rien de parfait, je le sens maintenant : tu m'as donné avec ces délices, qui me rapprochent de plus en plus des dieux, un compagnon dont je ne puis déjà plus me priver désormais, tandis que, froid et fier, il me rabaisse à mes propres yeux, et, d'une seule parole,

replonge dans le néant tous les présents que tu m'as faits ; il a créé dans mon sein un feu sauvage qui m'attire vers toutes les images de la beauté. Ainsi, je passe avec transport du désir à la jouissance, et, dans la jouissance, je regrette le désir.

MEPHISTOPHELES (entre)

MEPHISTOPHELES
Aurez−vous bientôt assez mené une telle vie ? Comment pouvez−vous vous complaire dans cette langueur ? Il est fort bon d'essayer une fois, mais pour passer vite à du neuf.

FAUST
Je voudrais que tu eusses à faire quelque chose de mieux que de me troubler dans mes bons jours.

MEPHISTOPHELES
Bon ! bon ! je vous laisserais volontiers en repos ; mais vous ne pouvez me dire cela sérieusement. Pour un compagnon si déplaisant, si rude et si fou, il y a vraiment peu à perdre. Tout le jour on a les mains pleines, et sur ce qui plaît à monsieur, et sur ce qu'il y a à faire pour lui, on ne peut vraiment lui rien tirer du nez.

FAUST
voilà tout juste le ton ordinaire, il veut encore un remerciement de ce qu'il m'ennuie.
MEPHISTOPHELES
Comment donc aurais−tu, pauvre fils de la terre, passé ta vie sans moi ? Je t'ai cependant guéri pour longtemps des écarts de l'imagination ; et sans moi, tu serais déjà bien loin de ce monde. Qu'as−tu là à te nicher comme un hibou dans les cavernes et les fentes des rochers ? Quelle nourriture humes−tu dans la mousse pourrie et les pierres mouillées ! Plaisir de crapaud ! passe−temps aussi beau qu'agréable ! Le docteur te tient toujours au corps.

FAUST
Comprends−tu de quelle nouvelle force cette course dans le désert peut ranimer ma vie ? Oui, si tu pouvais le sentir, tu serais assez diable pour ne pas m'accorder un tel bonheur.

MEPHISTOPHELES
Un plaisir surnaturel !
S'étendre la nuit sur les montagnes humides de rosée, embrasser avec extase la terre et le ciel, s'enfler d'une sorte de divinité, pénétrer avec transport par la pensée jusqu'à la moelle de la terre, repasser en son sein tous les six jours de la création, bientôt s'épandre avec délices dans le grand tout, dépouiller entièrement tout ce qu'on a d'humain, et finir cette haute contemplation... (avec un geste). Je n'ose dire comment...

FAUST
Fi de toi !
MEPHISTOPHELES
Cela ne peut vous plaire, vous avez raison de dire l'honnête fi. On n'ose nommer devant de chastes oreilles ce dont les coeurs chastes ne peuvent se passer ; et bref, je vous souhaite bien du plaisir à vous mentir à vous−même de temps à autre. Il ne faut cependant pas que cela dure trop longtemps, tu serais bientôt entraîné encore, et, si cela persistait, replongé dans la folie, l'angoisse et le chagrin. Mais c'est assez ! ta bien−aimée est là−bas, et pour elle tout est plein de peine et de trouble ; tu ne lui sors pas de l'esprit, et sa passion dépasse déjà sa force. Naguère ta rage d'amour se débordait comme un ruisseau qui s'enfle de neiges fondues ; tu la lui as versée dans le coeur, et maintenant ton ruisseau est à sec. Il me semble qu'au lieu de régner dans les forêts, il serait bon que le grand homme récompensât la pauvre jeune fille trompée de son amour.
Le temps lui paraît d'une malheureuse longueur ; elle se tient toujours à la fenêtre, et regarde les nuages passer sur la vieille muraille de la ville. Si j'étais petit oiseau ! voilà ce qu'elle chante tout le jour et la moitié de la nuit. Une fois, elle est gaie, plus souvent triste ; une autre fois, elle pleure beaucoup, puis semble devenir plus tranquille, et toujours aime.

FAUST
Serpent ! serpent !

MEPHISTOPHELES (à part)
N'est−ce pas ?... Que je t'enlace !
FAUST
Infâme ! lève−toi de là, et ne nomme plus cette charmante femme ! N'offre plus le désir de sa douce possession à mon esprit à demi vaincu.

MEPHISTOPHELES
Qu'importe ! elle te croit envolé, et tu l'es déjà à moitié.

FAUST
Je suis près d'elle ; mais, en fussé−je bien .loin encore, jamais je ne l'oublierais, jamais je ne la perdrais ; oui, j'envie le corps du Seigneur, pendant que ses lèvres le touchent.

MEPHISTOPHELES , Fort bien, mon ami ; je vous ai souvent envié, moi, ces deux jumeaux qui paissent entre des roses.

FAUST
Fuis, entremetteur !

MEPHISTOPHELES
Bon ! vous m'invectivez, et j'en dois rire. Le Dieu qui créa le garçon et la fille reconnut de suite cette profession comme la plus noble, et en fit lui−même l'office. Allons ! beau sujet de chagrin ! vous allez dans la chambre de votre bien−aimée, et non pas à la mort, peut−être !

FAUST
Qu'est−ce que les joies du ciel entre ses bras ? Qu'elle mé laisse me réchauffer contre son sein !... En sentirai−je moins sa misère ? Ne suis−je pas le fugitif... l'exilé ? le monstre sans but et sans repos... qui, comme un torrent mugissant de rochers en rochers, aspire avec fureur à l'abîme ?... Mais elle, innocente, simple, une petite cabane, un petit champ des Alpes ;

et elle aurait passé toute sa vie dans ce monde borné, au milieu d'occupations domestiques. Tandis que, moi, haï de Dieu, je n'ai point fait assez de saisir ses appuis pour les mettre en ruines, il faut que j'anéantisse toute la paix de son âme ! Enfer ! il te fallait cette victime ! Hâte−toi, démon, abrège−moi le temps de l'angoisse ! que ce qui doit arriver arrive à l'instant ! Fais écrouler sur moi sa destinée, et qu'elle tombe avec moi dans l'abîme.

MEPHISTOPHELES
Comme cela bouillonne ! comme cela brûle !... Viens et console−la, pauvre fou ! Où une faible tête ne voit pas d'issue, elle se figure voir la fin. Vive celui qui garde toujours son courage ! Tu es déjà assez raisonnablement endiablé ! et je ne trouve rien de plus ridicule au monde qu'un diable qui se désespère.

CHAMBRE DE MARGUERITE

MARGUERITE (seule à son rouet)
Le repos m'a fuie !... hélas ! la paix de mon coeur malade, je ne la trouve plus, et plus jamais !
Partout où je ne le vois pas, c'est la tombe ! Le monde entier se voile de deuil !
Ma pauvre tête se brise, mon pauvre esprit s'anéantit !
Le repos m'a fuie !... hélas ! la paix de mon coeur malade, je ne la trouve plus, et plus jamais !
Je suis tout le jour à la fenêtre, ou devant la maison, pour l'apercevoir de plus loin, ou pour voler à sa rencontre !
Sa démarche fière, son port majestueux, le sourire de sa bouche, le pouvoir de ses yeux, Et le chantre de sa parole, et le serrement de sa main ! et puis, ah ! son baiser !
Le repos m'a fuie !... hélas ! la paix de mon coeur malade, je ne la trouve plus, et plus jamais ! Mon coeur se serre à son approche ! ah ! que ne puis−je le saisir et le retenir pour toujours !
Et l'embrasser à mon envie ! et finir mes jours sous ses baisers !

JARDIN DE MARTHE

MARGUERITE,FAUST

MARGUERITE
Promets−moi, Henri !...

FAUST
Tout ce que je puis.
MARGUERITE
Dis−moi donc, quelle religion as−tu ? Tu es un homme d'un coeur excellent, mais je crois que tu n'as guère de piété.
FAUST
Laissons cela, mon enfant ; tu sais si je t'aime ; pour mon amour, je vendrais mon corps et mon sang ; mais je ne veux enlever personne à sa foi et à son église.

MARGUERITE
Ce n'est pas assez ; il faut encore y croire.
Le faut−il ?

FAUST
MARGUERITE Oh ! si je pouvais quelque chose sur toi !... Tu n'honores pas non plus les saints sacrements.

FAUST
Je les honore.

MARGUERITE
Sans les désirer cependant. Il y a longtemps que tu n'es allé à la messe, à confesse ; crois−tu en Dieu ?

FAUST
Ma bien−aimée, qui oserait dire : Je crois en Dieu ?
Demande−le aux prêtres ou aux sages, et leur réponse semblera être une

raillerie de la demande.

MARGUERITE
Tu n'y crois donc pas ?
FAUST
Sache mieux me comprendre, aimable créature ; qui oserait le nommer et faire cet acte de foi : Je crois en lui ?
Qui oserait sentir et s'exposer à dire : Je ne crois pas en lui ? Celui qui contient tout, qui soutient tout, ne contient il pas, ne soutient−il pas toi, moi et lui−même ? Le ciel ne se voûte−t−il pas là−haut ? La terre ne s'étend−elle pas ici−bas, et les astres éternels ne s'élèvent−ils pas en nous regardant amicalement ? Mon oeil ne voit−il pas tes yeux ? Tout n'entraîne−t−il pas vers toi et ma tête et mon coeur ? Et ce qui m'y attire, n'est−ce pas un mystère éternel, visible ou invisible ?... Si grand qu'il soit, remplis−en ton âme ; et si par ce sentiment tu es heureuse, nomme−le comme tu voudras, bonheur ! coeur ! amour ! Dieu ! − Moi, je n'ai pour cela aucun nom. Le sentiment est tout, le nom n'est que bruit et fumée qui nous voile l'éclat des cieux.

MARGUERITE
Tout cela est bel et bon ; ce que dit le prêtre y ressemble assez, à quelques autres mots près.

FAUST
Tous les coeurs, sous le soleil, le répètent en tous lieux, chacun en son langage, pourquoi ne le dirais−je pas dans le mien ?

MARGUERITE
Si on l'entend ainsi, cela peut paraître raisonnable ; mais il reste encore pourtant quelque chose de louche, car tu n'as pas de foi dans le christianisme.
FAUST
Chère enfant !

MARGUERITE

Et puis j'ai horreur depuis longtemps de te voir dans une compagnie.. Comment ?

FAUST
MARGUERITE
Celui que tu as avec toi... je le hais du plus profond de mon coeur. Rien dans ma vie ne m'a davantage blessé le coeur que le visage rebutant de cet homme.

FAUST
Chère petite, ne crains rien.

MARGUERITE
Sa présence me remue le sang. Je suis d'ailleurs bienveillante pour tous les hommes ; mais de même que j'aime à te regarder, de même je sens de l'horreur en le voyant ; à tel point que je le tiens pour un coquin... Dieu me pardonne, si je lui fais injure !

FAUST
Il faut bien qu'il y ait aussi de ces drôles−là.

MARGUERITE
Je ne voudrais pas vivre avec son pareil ! Quand il va pour entrer, il regarde d'un air si railleur, et moitié colère ! On voit qu'il ne prend intérêt à rien ; il porte écrit sur le front qu'il ne peut aimer nulle âme au monde. Il me semble que je suis si bien à ton bras, si libre, si à l'aise !...
Eh bien ! sa présence me met toute à la gêne.

FAUST
Pressentiments de cet ange !

MARGUERITE
Cela me domine si fort, que partout où il nous accompagne, il me semble aussitôt que je ne t'aime plus. Quand il est là aussi, jamais je ne puis prier, et cela me ronge le coeur ; cela doit te faire le même effet, Henri !

FAUST
Tu as donc des antipathies ?

MARGUERITE
Je dois me retirer.

FAUST
Ah ! ne pourrai−je jamais reposer une seule heure contre ton sein... presser mon coeur contre ton coeur, et mêler mon âme à ton âme ? '

MARGUERITE
Si seulement je couchais seule, je laisserais volontiers ce soir les verrous ouverts ; mais ma mère ne dort point profondément ; et si elle nous surprenait, je tomberais morte à l'instant.
FAUST
Mon ange, cela n'arrivera point. Voici Un petit flacon ; deux gouttes seulement versées dans sa boisson l'endormiront aisément d'un profond sommeil.

MARGUERITE
Que ne fais−je pas pour toi ! Il n'y a rien là qui puisse lui faire mal ?

FAUST
Sans cela, te le conseillerais−je, ma bien−aimée ?

MARGUERITE
Quand je te vois, mon cher ami, je ne sais quoi m'oblige à ne te rien refuser ; et j'ai déjà tant fait pour toi, qu'il ne me reste presque plus rien à faire. (Elle sort,)

MEPHISTOPHELES (entre)
La brebis est−elle partie ?

FAUST

Tu as encore espionné ?

MEPHISTOPHELES
J'ai appris tout en détail. Monsieur le docteur a été là catéchisé ; j'espère que cela vous profitera. Les jeunes filles sont très intéressées à ce qu'on soit pieux et docile à la vieille coutume. S'il s'humilie devant elle, pensent−elles, il nous obéira aussi aisément.
FAUST
Le monstre ne peut sentir combien cette âme fidèle et aimante, pleine de sa croyance, qui seule la rend heureuse, se tourmente pieusement de la crainte de voir se perdre l'homme qu'elle aime !

MEPHISTOPHELES sensible, très sensible galant ! Une jeune fille te conduit par le nez.

FAUST
Vil composé de boue et de feu.

MEPHISTOPHELES
Et elle comprend en maître les physionomies : elle est en ma présence elle ne sait comment ; mon masque, là, désigne un esprit caché ; elle sent que je suis à coup sûr un génie, peut−être le diable lui−même.
− Et cette nuit ?...

FAUST
Qu'est−ce que cela te fait ?

MEPHISTOPHELES
C'est que j'y ai ma part de joie.

AU LAVOIR

MARGUERITE ET LISETTE (portant des cruches)
LISETTE
N'as−tu rien appris sur la petite Barbe ?

MARGUERITE
Pas un mot. Je vais peu dans le monde.

LISETTE
Certainement (Sibylle me l'a dit aujourd'hui), elle s'est enfin aussi laissé séduire ! Les voilà toutes avec leurs manières distinguées I

MARGUERITE
Comment ?

LISETTE C'est une horreur ! Quand elle boit et mange, c'est pour deux !

MARGUERITE
Ah !

LISETTE
voilà comment cela a fini ; que de temps elle a été pendue à ce vaurien ! C'était une promenade, une course au village ou à la danse ; il fallait qu'elle fût la première dans tout ; il l'amadouait sans cesse avec des gâteaux et du vin ; elle s'en faisait accroire sur sa beauté, et avait assez peu d'honneur pour accepter ses présents sans rougir ; d'abord une caresse, puis un baiser ; si bien que sa fleur est loin.
MARGUERITE
La pauvre créature !

LISETTE
Plains−la encore ! Quand nous étions seules à filer, et que le soir nos mères ne nous laissaient pas descendre, elle s'asseyait agréablement avec son amoureux sur le banc de la porte, et, dans l'allée sombre, il n'y avait pas pour eux d'heure assez longue. Elle peut bien maintenant aller s'humilier à l'église en cilice de pénitente.

MARGUERITE
Il la prend sans doute pour sa femme.

LISETTE
Il serait bien fou ; un garçon disposé a bien assez d'air autre part. Il a pris sa volée...

MARGUERITE
Ce n'est pas bien.

LISETTE
Le rattrapât−elle encore, cela ne ferait rien ! Les garçons lui arracheront sa couronne, et nous répandrons devant sa porte de la paille hachée.

MARGUERITE (retournant à la maison)
Comment pouvais−je donc médire si hardiment quand une pauvre fille avait le malheur de faillir ? Comment se faisait−il que, pour les péchés des autres, ma langue ne trouvât pas de termes assez forts ! Si noir que cela me parût, je le noircissais encore. Cela ne l'était jamais assez pour moi, et je faisais le signe de la croix et je le faisais tout aussi grand que possible ; et je suis maintenant le péché même ! Cependant,. . . tout m'y entraîna ; mon Dieu ! il était si boni Hélas ! il était si aimable !

LES REMPARTS
(Dans un creux du mur, l'image de la Mater dolorosa ; des pots de fleurs devant.)

MARGUERITE (apporte un pot de fleurs nouvelles)
Abaisse, à mère de douleurs ! un regard de pitié sur ma peine !
Le glaive dans le coeur, tu contemples avec mille angoisses la mort cruelle de ton fils !
Tes yeux se tournent vers son père ; et tes soupirs lui demandent de vous secourir tous les deux !
Qui sentira, qui souffrira le mal qui déchire mon sein ?
l'inquiétude de mon pauvre coeur, ce qu'il craint, et ce qu'il espère ? toi seule, hélas ! peux le savoir !
En quelque endroit que j'aille, c'est une amère, hélas !
bien amère douleur que je traîne avec moi !

Je suis à peine seule, que je pleure, je pleure, je pleure ! et mon coeur se brise en mon sein !
Ces fleurs sont venues devant ! ma croisée ! tous les jours je les arrosais de mes pleurs : ce matin je les ai cueillies pour te les apporter.
Le premier rayon du soleil dans ma chambre me trouve sur mon lit assise, livrée à toute ma douleur !
Secours−moi ! sauve−moi de la honte et de la mort !
abaisse, à mère de douleurs ! un regard de pitié sur ma peine !

LA NUIT
Une rue devant la porte de Marguerite.

VALENTIN (soldat, frère de Marguerite) Lorsque j'étais assis à un de ces repas où chacun aime à se vanter, et que mes compagnons levaient hautement devant moi le voile de leurs amours, en arrosant l'éloge de leurs belles d'un verre plein, et les coudes sur la table...
moi, j'étais assis tranquillement, écoutant toutes leurs fanfaronnades, mais je frottais ma barbe en souriant, et je prenais en main mon verre plein : «Chacun son goût, disais−je ; mais en est−il une dans le pays qui égale ma chère petite Marguerite, qui soit digne de servir à boire à ma soeur ? » Tope ! tope ! cling ! clang ! résonnaient à l'entour. Les uns criaient : Il a raison, elle est l'ornement de toute la contrée ! Alors, les vanteurs restaient muets. Et maintenant !... c'est à s'arracher les cheveux ! à se jeter contre les murs ! Le dernier coquin peut m'accabler de plaisanteries, de nasardes ; il faudra que je sois devant lui comme un coupable ; chaque parole dite au hasard me fera suer à grosses gouttes ! et, dussé−je les hacher tous ensemble, je ne pourrais point les appeler menteurs.
Qui vient là ? qui se glisse le long de la muraille ? Je ne me trompe pas, ce sont eux. Si c'est lui, je le punirai comme il mérite, il ne vivra pas longtemps sous les cieux.

FAUST, MEPHISTOPHELES

FAUST
Par la fenêtre de la sacristie, on voit briller de l'intérieur la clarté de la

lampe éternelle ; elle vacille et pâlit, de plus en plus faible, et les ténèbres la pressent de tous côtés ; c'est ainsi qu'il fait nuit dans mon coeur.

MEPHISTOPHELES
Et moi, je me sens éveillé comme ce petit chat qui se glisse le long de l'échelle et se frotte légèrement contre la muraille ; il me paraît fort honnête d'ailleurs, mais tant soit peu enclin au vol et à la luxure. La superbe nuit du sabbat agit déjà sur tous mes membres ; elle revient pour nous après−demain, et l'on sait là pourquoi l'on veille.

FAUST
Brillera−t−il bientôt dans le ciel, ce trésor que j'ai vu briller ici−bas ?

MEPHISTOPHELES
Tu peux bientôt acquérir la joie d'enlever la petite cassette, je l'ai lorgnée dernièrement, et il y a dedans de beaux écus neufs.
FAUST
Eh quoi ! pas un joyau, pas une bague pour parer ma bien−aimée ?

MEPHISTOPHELES
J'ai bien vu par là quelque chose, comme une sorte de collier de perles.

FAUST
Fort bien ; je serais fâché d'aller vers elle sans présents.

MEPHISTOPHELES ,
vous ne perdriez rien, ce me semble, à jouir encore d'un autre plaisir. Maintenant que le ciel brille tout plein d'étoiles, vous allez entendre un vrai chef−d'oeuvre ; je lui chante une chanson morale, pour la séduire tout à fait.
Il chante en s'accompagnant avec la guitare.
Devant la maison, De celui qui t'adore, Petite Lison, Que fais−tu, dès l'aurore ?
Au signal du plaisir, Dans la chambre du drille Tu peux bien entrer fille, Mais non fille en sortir.

Il te tend les bras,
A lui tu cours bien vite ; Bonne nuit, hélas !
Bonne nuit, ma petite !
Près du moment fatal, Fais grande résistance, S'il ne t'offre d'avance Un anneau conjugal.

VALENTIN (s'avance)
Qui leurres−tu là ? Par le feu ! maudit preneur de rats !...
au diable d'abord l'instrument ! et au diable ensuite le chanteur !
MEPHISTOPHELES
La guitare est en deux ! elle ne vaut plus rien.

VALENTIN
Maintenant, c'est le coupe−gorge ?

MEPHISTOPHELES (à Faust)
Monsieur le docteur, ne faiblissez pas ! Alerte ! tenez vous près de moi, que je vous conduise. Au vent votre flamberge ! Poussez maintenant, je pare.

VALENTIN
Pare donc !

MEPHISTOPHELES
Pourquoi pas ?

VALENTIN .
Et celle−ci ?

MEPHISTOPHELES
Certainement.

VALENTIN
Je crois que le diable combat en personne ! Qu'est cela ?
déjà ma main se paralyse.

MEPHISTOPHELES
Poussez.
ô ciel
VALENTIN (tombe)

MEPHISTOPHELES
voilà mon lourdaud apprivoisé. Maintenant, au large ! il faut nous éclipser lestement, car j'entends déjà qu'on crie au meurtre ! Je m'arrange aisément avec la police ; mais quant à la justice criminelle, je ne suis pas bien dans ses papiers. .

MARTHE (à sa fenêtre)
Au secours ! au secours !

MARGUERITE (à sa fenêtre)
Ici, une lumière !

MARTHE (plus haut)
On se dispute, on appelle, on crie, et l'on se bat.

LE PEUPLE
En voilà déjà un de mort.

MARTHE (entrant)
Les meurtriers se sont−ils donc enfuis ?

MARGUERITE (entrant)
Qui est tombé là ?

LE PEUPLE
Le fils de ta mère.
MARGUERITE
Dieu tout−puissant ! quel malheur !

VALENTIN
Je meurs ! c'est bientôt dit, et plus tôt fait encore.
Femmes, pourquoi restez−vous là à hurler et à crier ?
venez ici, et écoutez−moi ! (Tous l'entourent.) vois−tu, ma petite Marguerite ? tu es bien jeune, mais tu n'as pas encore l'habitude, et tu conduis mal tes affaires : je te le dis en confidence ; tu es déjà une catin, sois−le donc convenablement.

MARGUERITE
Mon frère ! Dieu ! que me dis−tu là ?

VALENTIN
Ne plaisante pas avec Dieu, notre Seigneur. Ce qui est fait est fait, et ce qui doit en résulter en résultera. Tu as commencé par te livrer en cachette à un homme, il va bientôt en venir d'autres ; et quand tu seras à une douzaine, tu seras à toute la ville. Lorsque la honte naquit, on l'apporta secrètement dans ce monde, et l'on emmaillota sa tête et ses oreilles dans le voile épais de la nuit ; on l'eût volontiers étouffée, mais elle crût, et se fit grande, et puis se montra nue au grand jour, sans pourtant en être plus belle ; cependant, plus son visage était affreux, plus elle cherchait la lumière.
Je vois vraiment déjà le temps où tous les braves gens de la ville s'écarteront de toi, prostituée, comme d'un cadavre infect. Le coeur te saignera, s'ils te regardent seulement entre les deux yeux. Tu ne porteras plus de chaîne d'or, tu ne paraîtras plus à l'église ni à l'autel ! tu ne te pavaneras plus à la danse en belle fraise brodée ; c'est dans de sales infirmeries, parmi les mendiants et les estropiés, que tu iras t'étendre... Et, quand Dieu te pardonnerait, tu n'en serais pas moins maudite sur la terre.

MARTHE
Recommandez votre âme à la grâce de Dieu ! voulez−vous entasser sur vous des péchés nouveaux ?

VALENTIN
Si je pouvais tomber seulement sur ta carcasse, abominable entremetteuse, j'espérerais trouver de quoi racheter de reste tous mes péchés !

MARGUERITE
Mon frère ! ô peine d'enfer !

VALENTIN
Je te le dis, laisse là tes larmes ! Quand tu t'es séparée de l'honneur, tu m'as porté au coeur le coup le plus terrible. _ Maintenant le sommeil de la mort va me conduire à Dieu, comme un soldat et comme un brave. (Il meurt.)

L'ÉGLISE
Messe, orgue et chant
MARGUERITE, parmi la foule ; LE MAUVAIS ESPRIT, derrière elle.
LE MAUVAIS ESPRIT
Comme tu étais tout autre, Marguerite, lorsque, pleine d'innocence, tu montais à cet autel, en murmurant des prières dans ce petit livre usé, le coeur occupé moitié des jeux de l'enfance, et moitié de l'amour de Dieu ! Marguerite, où est ta tête ? que de péchés dans ton coeur ! Pries−tu pour l'âme de ta mère, que tu fis descendre au tombeau par de longs, de bien longs chagrins ? A qui le sang répandu sur le seuil de ta porte ? − Et dans ton sein, ne s'agite−t−il pas, pour ton tourment et pour le sien, quelque chose dont l'arrivée sera d'un funeste présage ?

MARGUERITE
Hélas ! hélas ! puissé−je échapper aux pensées qui s'élèvent contre moi !

CHOEUR
Dies iroe, dies illa, Solvet soeclum in favilla

L'orgue joue.
LE MAUVAIS ESPRIT / Le courroux céleste t'accable ! la trompette sonne ! les tombeaux tremblent, et ton coeur, ranimé du trépas pour les flammes éternelles, tressaille encore !

MARGUERITE
Si j'étais loin d'ici ! Il me semble que cet orgue m'étouffe ; ces chants

déchirent profondément mon coeur.
CHOEUR
Judex ergo cum sedebit, Quidquid latet apparebit, Nil inultum remanebit.

MARGUERITE
Dans quelle angoisse je suis ! Ces piliers me pressent, cette voûte m'écrase. − De l'air !

LE MAUVAIS ESPRIT
Cache−toi ! Le crime et la honte ne peuvent se cacher I De l'air !... de la lumière !... Malheur à toi !

CHOEUR
Quid sum miser tunc dicturus, Queln patronuIn rogaturus ?
Cuir vix justus sit securus

LE MAUVAIS ESPRIT
Les élus détournent leur visage de toi : les justes craindraient de te tendre la main. Malheur !

CHOEUR
Quid sum miser tunc dicturus ?

MARGUERITE
voisine, votre flacon ! (Elle tombe en défaillance.)

NUIT DE SABBAT
Montagne de Harz.
(Vallée de Schirk, et désert)
MEPHISTOPHELES
N'aurais−tu pas besoin d'un manche à balai ? Quant à moi, je voudrais bien avoir le bouc le plus solide... dans ce chemin, nous sommes encore loin du but.

FAUST Tant que je me sentirai ferme sur mes jambes, ce bâton noueux me

suffira. A quoi servirait−il de raccourcir le chemin ? car se glisser dans le labyrinthe des vallées, ensuite gravir ce rocher du haut duquel une source se précipite en bouillonnant, c'est le seul plaisir qui puisse assaisonner une pareille route. Le printemps agit déjà sur les bouleaux, et les pins mêmes commencent à sentir son influence : ne doit−il pas agir aussi sur nos membres ?

MEPHISTOPHELES
Je n'en sens vraiment rien, j'ai l'hiver dans le corps ; je désirerais sur mon chemin de la neige et de la gelée.
Comme le disque épais de la lune rouge élève tristement son éclat tardif ! Il éclaire si mal, qu'on donne à chaque pas contre un arbre ou contre un rocher. Permets que j'appelle un feu follet : j'en vois un là−bas qui brûle assez drôlement. Holà ! l'ami ? oserais−je t'appeler vers nous ?
Pourquoi flamber ainsi inutilement ? Aie donc la complaisance de nous éclairer jusque là−haut.

LE FOLLET
J'espère pouvoir, par honnêteté, parvenir à contraindre mon nature ! léger, car notre course va habituellement en zigzag.
MEPHISTOPHELES
Hé ! hé ! il veut, je pense, singer les hommes. Qu'il marche donc droit au nom du diable, ou bien je souffle son étincelle de vie.

LE FOLLET
Je m'aperçois bien que vous êtes le maître d'ici, et je m'accommoderai à vous volontiers. Mais songez donc ! la montagne est bien enchantée aujourd'hui, et si un feu follet doit vous montrer le chemin, vous ne pourrez le suivre bien exactement.

FAUST, MEPHISTOPHELES, LE FOLLET

CHOEUR ALTERNATIF
Sur le pays des chimères Notre vol s'est arrêté :

Conduis−nous en sûreté Pour traverser ces bruyères, Ces rocs, ce champ dévasté.
Vois ces arbres qui se pressent Se froisser rapidement ; Vois ces rochers qui s'abaissent Trembler dans leur fondement.
Partout le vent souffle et crie !
Dans ces rocs, avec furie, Se mêlent fleuve et ruisseau ; J'entends là le bruit de l'eau, Si cher à la rêverie !
Les soupirs, les voeux flottants, Ce qu'on plaint, ce qu'on adore...
Et l'écho résonne encore comme la voix des vieux temps.
Ou hou ! chou hou ! retentissent ; Hérons et hiboux gémissent, .
Mêlant leur triste chanson ; On voit de chaque buisson Surgir d'étranges racines ; Maigres bras, longues échines, Ventres roulants et rampants ; Parmi les rocs, les ruines, Fourmillent vers et serpents.
A des noeuds qui s'entrelacent Chaque pas vient s'accrocher !
Là des souris vont et passent Dans la mousse du rocher.
Là des mouches fugitives Nous précédent par milliers, Et d'étincelles plus vives Illuminent les sentiers.
Mais faut−il à cette place Avancer ou demeurer ?
Autour de nous tout menace, Tout s'émeut, luit et grimace, Pour frapper, pour égarer ; Arbres et rocs sont perfides ;
Ces feux, tremblants et rapides, Brillent sans nous éclairer !...

MEPHISTOPHELES
Tiens−toi ferme à ma queue ! voici un sommet intermédiaire, d'où l'on voit avec admiration Mammon resplendir dans la montagne.

FAUST
Que cet éclat d'un triste crépuscule brille singulièrement dans la vallée ! Il pénètre jusqu'au plus profond de l'abîme. Là monte une vapeur, là un nuage déchiré ; là brille une flamme dans l'ombre du brouillard ; tantôt serpentant comme un sentier étroit, tantôt bouillonnant comme une source. Ici, elle ruisselle bien loin par cent jets différents au travers de la plaine ; puis se réunit en un seul entre des rocs serrés. Près de nous jaillissent des étincelles qui répandent partout une poussière d'or. Mais regarde : dans toute sa hauteur, le mur de rochers s'enflammé.

MEPHISTOPHELES
Le seigneur Mammon n'illumine−t−il pas son palais comme il convient pour cette fête ! C'est un bonheur pour toi de voir cela ! Je devine déjà l'arrivée des bruyants convives.

FAUST
Comme le vent s'émeut dans l'air ! De quels coups il frappe mes épaules !

MEPHISTOPHELES
Il faut t'accrocher aux vieux pics des rochers, ou bien il te précipiterait au fond de l'abîme. Un nuage obscurcit la nuit. Ecoute comme les bois crient. Les hiboux fuient épouvantés. Entends−tu éclater les colonnes de ces palais de verdure ? Entends−tu les branches trembler et se briser ? Quel puissant mouvement dans les tiges ! Parmi les racines, quel murmure et quel ébranlement ! Dans leur chute épouvantable et confuse, ils craquent les uns sur les autres, et sur les cavernes éboulées sifflent et hurlent les tourbillons. Entends−tu ces voix dans les hauteurs, dans le lointain ou près de nous ?... Eh ! oui, la montagne retentit dans toute sa longueur d'un furieux chant magique.

SORCIERES (en choeur)
Gravissons le Brocken ensemble, Le chaume est jaune, et le grain vert, Et c'est là−haut, dans le désert, Que toute la troupe s'assemble :
Là, monseigneur Urian s'assoit, Et, comme prince, il nous reçoit.
UNE VOIX
La vieille Baubo vient derrière ; Place au cochon ! place à la mère !

CHOEUR
L'honneur et le pas aux anciens !
Passe, la vieille, et tous les tiens...
Le cochon porte la sorcière, Et la maison vient par derrière.

UNE VOIX
Par quelle route prends−tu, toi ?

UNE AUTRE VOIX
Par celle d'Ilsentein, où j'aperçois une chouette dans son nid, qui me fait des .yeux...

UNE VOIX
Oh ! viens donc en enfer ; pourquoi cours−tu si vite ?

UNE AUTRE VOIX
Elle m'a mordu : vois quelle blessure !

SORCIERES (choeur)
La route est longue, et les passants Sont très nombreux et très bruyants ; Maint balai se brise ou s'arrête ; L'enfant se plaint, la mère pète.

SORCIERS (demi−choeur)
Messieurs, nous montons mal vraiment. Les femmes sont toujours devant ; Quand le diable les met en danse, Elles ont mille pas d'avance.

AUTRE DEMI−CHOEUR
Voilà parler comme il convient ; Pour aller au palais du maître, Il leur faut mille pas peut−être, Quand d'un seul bond l'homme y parvient.

VOIX (d'en haut) Avancez, avancez, sortez de cette mer de rochers.

VOIX (d'en bas)
Nous gagnerions volontiers le haut. Nous barbotons toutes sans cesse, mais notre peine est éternellement infructueuse.

LES DEUX CHOEURS
Le vent se calme, plus d'étoiles, La lune se couvre de voiles, Mais le choeur voltige avec bruit, Et de mille feux il reluit.
Halte ! halte !

VOIX (d'en bas)

VOIX (d'en haut) Qui appelle dans ces fentes de rochers ?

VOIX (d'en bas)
Prenez−moi avec vous ; prenez−moi ! Je monte depuis trois cents ans ; et ne puis atteindre le sommet ; je voudrais bien me trouver avec mes semblables.
LES DEUX CHOEURS
Le balai, le bouc et la fourche Sont là : que chacun les enfourche !
Aujourd'hui qui n'est pas monté est perdu pour l'éternité

DEMI−SORCIERE (en bas)
De bien travailler je m'honore, Et pourtant je reste en mon coin ; Que les autres sont déjà loin, Quand si bas je me traîne encore.

CHOEUR DE SORCIERES
Une auge est un vaisseau fort bon ; On y met pour voile un torchon, Car si l'on voyage à cette heure, Sans voguer il faudra qu'on meure.

LES DEUX CHOEURS
Au sommet nous touchons bientôt ; Que chacun donc se jette à terre, Et que de là l'année entière Partout se répande aussitôt.
Ils s'arrêtent.

MEPHISTOPHELES
Cela se serre, cela pousse, cela saute, cela glapit, cela siffle et se remue, cela marche et babille, cela reluit, étincelle, pue et brûle ! C'est un véritable élément de sorcières... Allons, ferme, à moi ! ou nous serons bientôt séparés. Où es−tu ?

FAUST (dans l'éloignement)
Ici !
MEPHISTOPHELES
Quoi ! déjà emporté là−bas ? Il faut que j'use de mon droit de maître du logis. Place ! c'est M. volant qui vient.
Place, bon peuple ! place toi, docteur, saisis−moi ! Et maintenant, fendons

la presse en un tas ; c'est trop extravagant, même pour mes pareils. Là−bas brille quelque chose d'un éclat tout à fait singulier. Cela m'attire du côté de ce buisson. viens ! viens ! nous nous glisserons là.

FAUST
Esprit de contradiction ! Allons, tu peux me conduire. Je pense que c'est bien sagement fait ; nous montons au Brocken dans la nuit du sabbat, et c'est pour nous isoler ici à plaisir.

MEPHISTOPHELES
Tiens, regarde quelles flammes bigarrées ! c'est un club joyeux assemblé. On n'est pas seul avec ces petits êtres.

FAUST
Je voudrais bien pourtant être là−haut ! Déjà je vois la flamme et la fumée en tourbillons ; là, la multitude roule vers l'esprit du mal. Il doit s'y dénouer mainte énigme.

MEPHISTOPHELES
Mainte énigme s'y noue aussi. Laisse la grande foule bourdonner encore : nous nous reposerons ici en silence.
Il est reçu depuis longtemps que dans le grand monde on fait des petits mondes... Je vois là de jeunes sorcières toutes nues, et des vieilles qui se voilent prudemment.
Soyez aimables, pour l'amour de moi : c'est une peine légère, et cela aide au badinage. J'entends quelques instruments ; maudit charivari ! il faut s'y habituer. viens donc, viens donc, il n'en peut être autrement ; je marche devant et t'introduis. C'est encore un nouveau service que je te rends. Qu'en dis−tu, filon cher ? Ce n'est pas une petite place ; regarde seulement là : tu en vois à peine la fin. Une centaine de feux brûlent dans le cercle ; on danse, on babille, on fait la cuisine, on boit et on aime ; dis−moi maintenant où il y a quelque chose de mieux.

FAUST
veux−tu, pour nous introduire ici, te présenter comme diable ? ,

MEPHISTOPHELES
Je suis, il est vrai, fort habitué à aller incognito ; un jour de gala cependant on fait voir ses cordons. Une jarretière ne me distingue pas, mais le pied du cheval est ici fort honoré. vois−tu là cet escargot ? Il arrive en rampant, tout en tâtant avec ses cornes, il aura déjà reconnu quelque chose en moi. Si je veux, aussi bien, je ne me déguiserai pas ici. viens donc, nous allons de feux en feux : je suis le demandeur, et tu es le galant. (A quelques personnes assises autour de charbons à demi consumés.) Mes vieux messieurs, que faites−vous dans ce coin−ci ? Je vous approuverais, si je vous trouvais gentiment placés dans le milieu, au sein du tumulte et d'une jeunesse bruyante. On est toujours assez isolé chez soi.
GÉNÉRAL
Aux nations bien fou qui se fiera !
Car c'est en vain qu'on travaille pour elles ; Auprès du peuple, ainsi qu'auprès des belles, Jeunesse toujours prévaudra.

MINISTRE
L'avis des vieux me semble salutaire, Du droit chemin tout s'éloigne à présent.
Au temps heureux que nous régnions, vraiment C'était l'âge d'or de la terre.

PARVENU
Nous n'étions pas sots non plus, Dieu merci, Et nous menions assez bien notre affaire ; Mais le métier va mal en ce temps−ci, Que tout le monde veut le faire.

AUTEUR
Qui peut juger maintenant des écrits Assez épais, mais remplis de sagesse ?
Nul ici−bas. − Ah ! jamais la jeunesse ne fut plus sotte en ses avis.

MEPHISTOPHELES (paraissant soudain très vieux) Tout va périr ; et, moi, je m'achemine Vers le Blocksberg pour la dernière fois ; Déjà mon vase est troublé. Je le vois, Le monde touche à sa ruine.

SORCIERE (revendeuse)
Messieurs, n'allez pas si vite ! Ne laissez point échapper l'occasion ! Regardez attentivement ! les denrées ; il y en a là de bien des sortes. Et cependant, rien dans mon magasin qui ait son égal sur la terre, rien qui n'ait causé une fois un grand dommage aux hommes et au monde. Ici, pas un poignard d'où le sang n'ait coulé ; pas une coupe qui n'ait versé dans un corps entièrement sain un poison actif et dévorant ; pas une parure qui n'ait séduit une femme vertueuse ; pas une épée qui n'ait rompu une alliance, ou frappé quelque ennemi par derrière.

MEPHISTOPHELES
Ma mie, vous comprenez mal les temps ; ce qui est fait est fait. Fournissez−vous de nouveautés, il n'y a plus que les nouveautés qui nous attirent.

FAUST
Que je n'aille pas m'oublier moi−même... J'appellerais cela une foire.

MEPHISTOPHELES
Tout le tourbillon s'élance là−haut, tu crois pousser, et tu es poussé.

FAUST
Qui est celle−là ?
MEPHISTOPHELES
Considère−la bien, c'est Lilith.

FAUST
Qui ?

MEPHISTOPHELES
La première femme d'Adam. Tiens−toi en garde contre ses beaux cheveux, parure dont seule elle brille : quand elle peut atteindre un jeune homme, elle ne le laisse pas échapper de si tôt.

FAUST

En voilà deux assises, une vieille et une jeune : elles ont déjà sauté comme il faut.

MEPHISTOPHELES
Aujourd'hui cela ne se donne aucun repos. On passe à une danse nouvelle ; viens maintenant, nous les prendrons.

FAUST (dansant avec la jeune)
Hier, un aimable mensonge me fit voir un jeune arbre en songe, Deux beaux fruits semblaient y briller.
J'y montai : c'était un pommier.

LA BELLE
Les deux pommes de votre rêve sont celles de notre mère Eve ; Mais vous voyez que le destin Les mit aussi dans mon jardin.
MEPHISTOPHELES (avec la vieille)
Hier, un dégoûtant mensonge me fit voir un vieil arbre en songe

LA VIEILLE
Salut ! qu'il soit le bienvenu, Le chevalier du pied cornu !

PROCTOPHANTASMIST
Maudites gens ! Qu'est−ce qui se passe entre vous ? Ne vous a−t−on pas instruits dès longtemps ? Jamais un esprit ne se tient sur ses pieds ordinaires. vous dansez maintenant comme nous autres hommes.

LA BELLE (dansant)
Qu'est−ce qu'il veut dans notre bal, celui−ci ?

FAUST (dansant)
Eh ! il est le même en tout. Il faut qu'il juge ce que les autres dansent. S'il ne trouvait point à dire son avis sur un pas, le pas serait comme non avenu. Ce qui le pique le plus, c'est de vous voir avancer. Si vous vouliez tourner en cercle, comme il fait dans son vieux moulin, à chaque tour, il trouverait tout bon, surtout si vous aviez bien soin de le saluer.

PROCTOPHANTASMIST
vous êtes donc toujours là ! Non, c'est inouï. Disparaissez donc ! Nous avons déjà tout éclairci ; la canaille des diables ne connaît aucun frein ; nous sommes bien prudents, et cependant le creuset est toujours aussi plein. Que de temps n'ai−je pas employé dans cette idée ! et rien ne s'épure. C'est pourtant inouï.

LA BELLE
Alors, cesse donc de nous ennuyer ici.

PROCTOPHANTASMIST
Je le dis à votre nez, Esprits : je ne puis souffrir le despotisme d'esprit ; et mon esprit ne peut l'exercer. (On danse toujours.) Aujourd'hui, je le vois, rien ne peut me réussir. Cependant je fais toujours un voyage, et j'espère encore à mon dernier pas mettre en déroute les diables et les poètes.

MEPHISTOPHELES
Il va tout de suite se placer dans une mare ; c'est la manière dont il se soulage, et quand une sangsue s'est bien délectée après son derrière, il se trouve guéri des Esprits et de l'esprit. (A Faust, qui a quitté la danse.) Pourquoi as tu donc laissé partir la jeune fille, qui chantait si agréablement à la danse ?

FAUST
Ah ! au milieu de ses chants, une souris rouge s'est échappée de sa bouche.

MEPHISTOPHELES
Eh bien ! c'était naturel ! Il ne faut pas faire attention à ça. Il suffit que la souris ne soit pas grise. Qui peut y attacher de l'importance à l'heure du berger ?
FAUST
Que vois−je là ?

MEPHISTOPHELES

Quoi ?

FAUST
Méphisto, vois−tu une fille pâle et belle qui demeure seule dans l'éloignement ? Elle se retire languissamment de ce lieu, et semble marcher les fers aux pieds. Je crois m'apercevoir qu'elle ressemble à la bonne Marguerite.

MEPHISTOPHELES
Laisse celai personne ne s'en trouve bien. C'est une figure magique, sans vie, une idole. Il n'est pas bon de la rencontrer ; son regard fixe engourdit le sang de l'homme et le change presque en pierre. As−tu déjà entendu parler de la Méduse ?

FAUST
Ce sont vraiment les yeux d'un mort, qu'une main chérie n'a point fermés. C'est bien là le sein que Marguerite m'abandonna, c'est bien le corps si doux que je possédai !

MEPHISTOPHELES
C'est de la magie, pauvre fou, car chacun croit y retrouver celle qu'il aime.
FAUST
Quelles délices !... et quelles souffrances ! Je ne puis m'arracher à ce regard. Qu'il est singulier, cet unique ruban rouge qui semble parer ce beau cou... pas plus large. que le dos d'un couteau !

MEPHISTOPHELES
Fort bien ! Je le vois aussi ; elle peut bien porter sa tête sous son bras ; car Persée la lui a coupée. − Toujours cette chimère dans l'esprit ! viens donc sur cette colline ; elle est aussi gaie que le Prater. Eh ! je ne me trompe pas, c'est un théâtre que je vois. Qu'est−ce qu'on y donne donc ?

SERVIBILIS
On va recommencer une nouvelle pièce ; la dernière des sept. C'est l'usage ici d'en donner autant. C'est un dilettante qui l'a écrite, et ce sont des

dilettantes qui la jouent.
Pardonnez−moi, messieurs, si je disparais, mais j'aime à lever le rideau.

MEPHISTOPHELES
Si je vous rencontre sur le Blocksberg, je le trouve tout simple ; car c'est bien à vous qu'il appartient d'y être.

WALPURGISNACHTSTRAUM (Songe d'une nuit de Sabbat)
ou
NOCES D'OR D'OBÉRON ET DE TITANIA
INTERMEDE

DIRECTEUR DU THÉATRE
Aujourd'hui nous nous reposons, Fils de Mieding, de notre peine :
Vieille montagne et frais vallons formeront le lieu de la scène.

HÉRAUT
Les noces d'or communément se font après cinquante années ; Mais les brouilles sont terminées, Et l'or me plaît infiniment.

OBERON
Messieurs, en cette circonstance, Montrez votre esprit comme moi ; Aujourd'hui, la reine et le roi Contractent nouvelle alliance.

PUCK
Puck arrive assez gauchement En tournant son pied en spirales ; Puis cent autres par intervalles autour de lui dansent gaîment.

ARIEL
Pour les airs divins qu'il module, Ariel veut gonfler sa voix ;
Son chant est souvent ridicule, Mais rencontre assez bien parfois.
OBÉRON
Notre union vraiment est rare, Qu'on prenne exemple sur nous deux !
Quand bien longtemps on les sépare, Les époux s'aiment beaucoup mieux.

TITANIA
Epoux sont unis, Dieu sait comme :
Voulez−vous les mettre d'accord ?...
Au fond du midi menez l'homme, Menez la femme au fond du nord.

ORCHESTRE (tutti, fortissimo) Nez de mouches et becs d'oiseaux, Suivant mille métamorphoses, Grenouilles, grillons et crapauds, Ce sont bien là nos virtuoses.

SOLO
De la cornemuse écoutez, Messieurs, la musique divine :
On entend bien, ou l'on devine, Le schnickschnack qui vous sort du nez.

ESPRIT (qui vient lie se former)A l'embryon qui vient de naître Ailes et pattes on joindra ; C'est moins qu'un insecte peut−être. . .
Mais c'est au moins un opéra.

UN PETIT COUPLE
Dans les brouillards et la rosée Tu t'élances... à petits pas ; Ta démarche sage et posée Nous plaît, mais ne s'élève pas.
UN VOYAGEUR CURIEUX
Une mascarade, sans doute, En ce jour abuse mes yeux ;
Trouverai−je bien sur ma route Obéron, beau parmis les dieux ?

ORTHODOXE Ni griffes ni queue, ah ! c'est drôle. Ils me sont cependant suspects :
Ces diables−là, sur ma parole, Ressemblent fort aux dieux des Grecs.

ARTISTE DU NORD
Ebauches, esquisses, ou folie, Voilà mon travail jusqu'ici ; Pourtant je me prépare aussi Pour mon voyage d'Italie.

PURISTE
Ah ! plaignez mon malheur, passants, Mes espérances sont trompées :
Des sorcières qu'on voit céans, Il n'en est que deux de poudrées.

JEUNE SORCIERE
Poudre et robes, c'est ce qu'il faut aux vieilles qui craignent la vue ; Pour moi, sur mon bouc je suis nue, Car mon corps n'a point de défaut.

MATRONE
Ah ! vous serez bientôt des nôtres, Ma chère, je le parierais ; Votre corps, si jeune et si frais, Se pourrira, comme tant d'autres.
MAITRE DE CHAPELLE
Nez de mouches et becs d'oiseaux, Ne me cachez pas la nature ; Grenouilles, grillons et crapauds, Tenez−vous au moins en mesure.

GIROUETTE (tournée d'un côté)
Bonne compagnie en ces lieux :
Hommes, femmes, sont tous, je pense,
Gens de la plus belle espérance ; Que peut−on désirer de mieux ?
GIROUETTE (tournée d'un autre côté)
Si la terre n'ouvre bientôt un abîme à cette canaille, Dans l'enfer, où je veux qu'elle aille, Je me précipite aussitôt.

XÉNIES
Vrais insectes de circonstance, De bons ciseaux l'on nous arma, Pour faire honneur à la puissance De Satan, notre grand−papa.

HENNINGS
Ces coquins, que tout homme abhorre, Naïvement chantent en choeur ; Auront−ils bien le front encore De nous parler de leur bon coeur ?

MUSAGETE
Des sorcières la sombre masse Pour mon esprit a mille appas ; Je saurais mieux guider leurs pas que ceux des vierges du Pamasse.
CI DEVANT GÉNIE DU TEMPS
Les braves gens entrent partout :
Le Blocksberg est un vrai Pamasse...
Prends ma perruque par un bout, Tout le monde ici trouve place.

VOYAGEUR CURIEUX
Dites−moi, cet homme si grand,
Après qui donc court−il si vite ?
Dans tous les coins il va flairant...
Il chasse sans doute au jésuite.

GRUE
Quant à moi, je chasse aux poissons
En eau trouble comme en eau claire :
Mais les gens dévots, d'ordinaire,
Sont mêlés avec les démons.

MONDAIN
Les dévots trouvent dans la foi
Toujours un puissant véhicule,
Et sur le Blocksberg, croyez−moi,
Se tient plus d'un conventicule.

DANSEUR
Déjà viennent des choeurs nouveaux :
Quel bruit fait frémir la nature ?
Paix ! du héron dans les roseaux
C'est le monotone murmure.
DOGMATIQUE
Moi, sans crainte je le soutiens,
La critique au doute s'oppose,
Car si le diable est quelque chose,
Comment donc ne serait−il rien ?

IDÉALISTE
La fantaisie, hors de sa route,
Conduit l'esprit je ne sais où,
Aussi, si je suis tout, sans doute
Aujourd'hui je ne suis qu'un fou.

RÉALISTE
Sondant les profondeurs de l'être,
Mon esprit s'est mis à l'envers ;
A présent, je puis reconnaître
Que je marche un peu de travers.

SUPERNATURALISTE
Quelle fête ! quelle bombance !
Ah ! vraiment je m'en réjouis,
Puisque, d'après l'enfer,
je pense Pouvoir juger du paradis.

SCEPTIQUE
Follets, illusion aimable,
Séduisent beaucoup ces gens−ci ;
Le doute paraît plaire au diable,
Je vais donc me fixer ici. .
MAITRE DE CHAPELLE
En mesure, maudites bêtes !
Nez de mouches et becs d'oiseaux
Grenouilles, grillons et crapauds,
Ah ! quels dilettantes vous êtes !

LES SOUPLES
Qui peut avoir plus de vertus
Qu'un sans−souci ?... rien ne l'arrête ;
Quand les pieds ne le portent plus,
Il marche très bien sur la tête.

LES EMBARRASSÉS
Autrefois nous vivions gaîment,
Aux bons repas toujours fidèles :
Mais ayant usé nos semelles

Nous courons nu−pieds à présent.

FOLLETS
Nous sommes enfants de la boue,
Cependant plaçons−nous devant ;
Car, puisqu'ici chacun nous loue,
Il faut prendre un maintien galant.

ÉTOILE (tombée)
Tombée et gisante sur l'herbe,
Du sort je subis les décrets ;
A ma gloire, à mon rang superbe,
Qui peut me rendre désormais ?
LES MASSIFS
Place ! place ! au poids formidable,
Qui sur le sol tombe d'aplomb :
Ce sont des esprits !... lourds en diable,
Car ils ont des membres de plomb.

PUCK
Gros éléphants, ou pour bien dire,
Esprits, marchez moins lourdement :
Le plus massif en ce moment,
C'est Puck, dont la face fait rire.
ARIEL Si la nature, ou si l'esprit,
Vous pourvut d'ailes azurées,
Suivez mon vol dans ces contrées,
Où la rose pour moi fleurit.

L'ORCHESTRE (pianissimo)
Les brouillards, appuis du mensonge,
S'éclaircissent sur ces coteaux :
Le vent frémit dans les roseaux...
Et tout a fui comme un vain songe.

JOUR SOMBRE. UN CHAMP

FAUST, MEPHISTOPHELES

FAUST
Dans le malheur ! . . . le désespoir ! Longtemps misérablement égarée sur la terre, et maintenant captive ! Jetée, comme une criminelle,dans un cachot, la douce et malheureuse créature se voit réservée à d'insupportables tortures !Jusque−là, jusque−là ! − Imposteur, indigne esprit !... et tu me le cachais ! Reste maintenant, reste ! Roule avec furie tes yeux de démon dans ta tête infâme I− Reste ! et brave−moi par ton insoutenable présence ! Captive ! accablée d'un malheur irréparable ! abandonnée aux mauvais esprits et à l'inflexible justice des hommes !... Et tu m'entraînes pendant ce temps à de dégoûtantes fêtes, tu me caches sa misère toujours croissante, et tu l'abandonnes sans secours au trépas qui va l'atteindre !

MEPHISTOPHELES
Elle n'est pas la première.

FAUST Chien ! exécrable monstre ! − Change−le, Esprit infini ! qu'il reprenne sa première forme de chien, sous laquelle il se plaisait souvent à marcher la nuit devant moi, pour se rouler devant les pieds du voyageur. tranquille, et se jeter sur ses épaules après l'avoir renversé ! Rends−lui la figure qu'il aime ; que, dans le sable, il rampe devant moi sur le ventre, et que je le foule aux pieds, le maudit ! − Ce n'est pas la première ! − Horreur ! horreur !s qu'aucune âme humaine ne peut comprendre ! plus d'une créature plongée dans l'abîme d'une telle infortune ! Et la première, dans les tortures de la mort, n'a pas suffi pour racheter les péchés des autres, aux yeux de l'éternelle miséricorde ! La souffrance de cette seule créature dessèche la moelle de mes os, et dévore rapidement les années de ma vie ; et toi, tu souris tranquillement à la pensée qu'elle partage le sort d'un millier d'autres.
MEPHISTOPHELES
Nous sommes encore aux premières limites de notre esprit, que celui de vous autres hommes est déjà dépaysé.

Pourquoi marcher dans notre compagnie, si tu ne peux en supporter les conséquences ? Tu veux voler, et n'es pas assuré contre le vertige ! Est−ce nous qui t'avons invoqué, ou si c'est le contraire ?

FAUST
Ne grince pas si près de moi tes dents avides. Tu me dégoûtes ! − Sublime Esprit, toi qui m'as jugé digne de te contempler, pourquoi m'avoir accouplé à ce compagnon d'opprobre, qui se nourrit de carnage et se délecte de destruction ? .

MEPHISTOPHELES
Est−ce fini ?

FAUST
Sauve−la !... ou malheur à toi ! la plus horrible malédiction sur toi, pour des milliers d'années !

MEPHISTOPHELES
Je ne puis détacher les chaînes de la vengeance, je ne puis ouvrir les verrous. − Sauve−la ! − Qui donc l'a entraînée à sa perte ?... Moi ou toi ? (Faust lance autour de lui des regards sauvages.) Cherches−tu le tonnerre ? Il est heureux qu'il ne soit pas confié à de chétifs mortels.
Ecraser l'innocent qui résiste, c'est un moyen que les tyrans emploient pour se faire place en mainte circonstance.

FAUST
Conduis−moi où elle est ! il faut qu'elle soit libre !

MEPHISTOPHELES
Et le péril auquel tu t'exposes ! Sache que le sang répandu de ta main fume encore dans cette ville. Sur la demeure de la victime planent des esprits vengeurs, qui guettent le retour du meurtrier.

FAUST

L'apprendre encore de toi ! Ruine et mort de tout un monde sur toi, monstre ! Conduis−moi, te dis−je, et délivre le

MEPHISTOPHELES
Je t'y conduis ; quant à ce que je puis faire, écoute ! Ai−je tout pouvoir sur la terre et dans le ciel ? Je brouillerai l'esprit du geôlier, et je te mettrai en possession de la clef ; il n'y a ensuite qu'une main humaine qui puisse la délivrer. Je veillerai, les chevaux enchantés seront prêts, et je vous enlèverai. C'est tout ce que je puis.

FAUST
Allons ! partons !
LA NUIT EN PLEIN CHAMP

FAUST, MEPHISTOPHELES (galopant sur des chevaux noirs)

FAUST
Qui se remue là autour du lieu du supplice ?

MEPHISTOPHELES
Je ne sais ni ce qu'ils cuisent, ni ce qu'ils font.

FAUST
Ils s'agitent çà et là, se lèvent et se baissent.

MEPHISTOPHELES
C'est une communauté de sorciers.

FAUST
Ils sèment et consacrent.

MEPHISTOPHELES
Passons ! passons !

CACHOT

FAUST (avec un paquet de clefs et une lampe, devant une petite porte de fer) Je sens un frisson inaccoutumé s'emparer lentement de moi. Toute la misère de l’humanité s'appesantit sur ma tête. Ici ! ces murailles humides... voilà le lieu qu'elle habite, et son crime fut une douce erreur ! Faust, tu trembles de t'approcher ! tu crains de la revoir ! Entre donc ! ta timidité hâte l'instant de son supplice. Il tourne la clef on chante au dedans.)
C'est mon coquin de père Qui m'égorgea ; C'est ma catin de mère
Qui me mangea : Et ma petite soeur la folle jeta mes os dans un endroit Humide et froid, Et je devins un bel oiseau qui vole, Vole, vole, vole !

FAUST (en ouvrant la porte)
Elle ne se doute pas que son bien−aimé l'écoute, qu'il entend le cliquetis de ses chaînes et le froissement de sa paille. (Il entre.)

MARGUERITE (se cachant sous sa couverture)
Hélas ! hélas ! les voilà qui viennent. Que la mort est amère !

FAUST (bas)
Paix ! paix ! je viens te délivrer.

MARGUERITE (se traînant jusqu'à lui)
Es−tu un homme ? tu compatiras à ma misère.

FAUST
Tes cris vont éveiller les gardes ! (Il saisit les chaînes pour les détacher.)

MARGUERITE
Bourreau ! qui t'a donné ce pouvoir sur moi ? Tu viens me chercher déjà, à minuit ! Aie compassion, et laisse−moi vivre. Demain, de grand matin, n'est−ce pas assez tôt ?

(Elle se lève.) Je suis pourtant si jeune, si jeune, et je dois déjà mourir ! Je fus belle aussi, c'est ce qui causa ma perte.
Le bien−aimé était à mes côtés, maintenant il est bien loin ; ma couronne

est arrachée, les fleurs en sont dispersées...
Ne me saisis pas si brusquement ! épargne−moi ! que t'ai−je fait ? Ne sois pas insensible à mes larmes : de ma vie je ne t'ai vu.

FAUST
Puis−je résister à ce spectacle de douleur ?

MARGUERITE
Je suis entièrement en ta puissance ; mais laisse−moi encore allaiter mon enfant. Toute la nuit je l'ai pressé contre mon coeur ; ils viennent de me le prendre pour m'affliger, et disent maintenant que c'est moi qui l'ai tué.
Jamais ma gaîté ne me sera rendue. Ils chantent des chansons sur moi ! c'est mal de leur parti Il y a un vieux conte qui finit comme cela. A quoi veulent−ils faire allusion ?

FAUST (se jetant à ses pieds)
Ton amant est à tes pieds, il cherche à détacher tes chaînes douloureuses. .
MARGUERITE (s'agenouillant aussi)
Oh ! oui, agenouillons−nous pour invoquer les saints ! vois sous ces marches, au seuil de cette porte... c'est là que bouillonne l'enfer ! et l'esprit du mal, avec ses grincements effroyables... Quel bruit il fait !

FAUST (plus haut) Marguerite ! Marguerite !

MARGUERITE (attentive)
C'était la voix de mon ami ! (Elle s'élance, les chaînes tombent.) Où est−il ? je l'ai entendu m'appeler. Je suis libre ! personne ne peut me retenir, et je veux voler dans ses bras, reposer sur son sein ! Il a appelé Marguerite, il était là, sur le seuil. Au milieu des hurlements et du tumulte de l'enfer, à travers les grincements, les rires des démons, j'ai reconnu sa voix si douce, si chérie ! .

FAUST
C'est moi−même !

MARGUERITE
C'est toi ! oh ! redis−le encore ! (Le pressant contre elle.) C'est lui ! lui ! Où sont mes douleurs ? où sont les angoisses de la prison ? où sont les chaînes ?... C'est bien toi ! tu viens me sauver... Me voilà sauvée ! − La voici, la rue où je te vis pour la première fois ! voilà le jardin où Marthe et moi nous t'attendîmes.
FAUST (s'efforçant de l'entraîner) Viens, Viens avec moi !

MARGUERITE
Oh ! reste ! reste encore... J'aime tant à être où tu es !
(Elle l'embrasse.)

FAUST
Hâte−toi ! nous payerons cher un moment de retard.

MARGUERITE Quoi ! tu ne peux plus m'embrasser ? Mon ami, depuis si peu de temps que tu m'as quittée, déjà tu as désappris à m'embrasser ? Pourquoi dans tes bras suis−je si inquiète ?... quand naguère une de tes paroles, un de tes regards, m'ouvraient tout le ciel et que tu m'embrassais à m'étouffer. Embrasse−moi donc, ou je t'embrasse moi même ! (Elle l'embrasse.) ô Dieu ! tes lèvres sont froides, muettes. Ton amour, où l'as−tu laissé ? qui me l'a ravi ?
(Elle se détourne de lui.)

FAUST
viens ! suis−moi ! ma bien−aimée, du courage ! Je brûle pour toi de mille feux ; mais suis−moi, c'est ma seule prière !

MARGUERITE (fixant les yeux sur lui) Est−ce bien toi ? es−tu bien sûr d'être toi ?

FAUST
C'est moi ! viens donc !
MARGUERITE
Tu détaches mes chaînes, tu me reprends contre ton sein... comment se

fait−il que tu ne te détournes pas de moi avec horreur ? Et sais−tu bien, mon ami, sais−tu bien qui tu délivres ?

FAUST
viens ! viens ! la nuit profonde commence à s'éclaircir.

MARGUERITE
J'ai tué ma mère ! Mon enfant, je l'ai noyé ! il te fut donné comme à moi ! oui, à toi aussi. − C'est donc toi !...
je le crois à peine. Donne−moi ta main. − Non, ce n'est point un rêve. Ta main chérie !... Ah ! mais elle est humide ! essuie−la donc ! il me semble qu'il y a du sang. Oh ! Dieu ! qu'as−tu fait ? Cache cette épée, je t'en conjure !

FAUST
Laisse là le passé, qui est passé ! Tu me fais mourir.

MARGUERITE
Non, tu dois me suivre ! Je vais te décrire les tombeaux que tu auras soin d'élever dès demain ; il faudra donner la meilleure place à ma mère ; que mon frère soit tout près d'elle ; moi, un peu sur le côté, pas trop loin cependant, et le petit contre mon sein droit. Nul autre ne sera donc auprès de moi ! − Reposer à tes côtés, c'eût été un bonheur bien doux, bien sensible ! mais il ne peut m'appartenir désormais. Dès que je veux m'approcher de toi, il me semble toujours que tu me repousses ! Et c'est bien toi pourtant, et ton regard a tant de bonté et de tendresse !

FAUST
Puisque tu sens que je suis là, viens donc !

MARGUERITE
Dehors ?

FAUST
A la liberté.

MARGUERITE
Dehors, c'est le tombeau ! c'est la mort qui me guette ! viens !... d'ici dans la couche de l'éternel repos, et pas un pas plus loin. − Tu t'éloignes ! à Henri ! si je pouvais te suivre !

FAUST
Tu le peux ! veuille−le seulement, la porte est ouverte.

MARGUERITE
Je n'ose sortir, il ne me reste plus rien à espérer, et, pour moi, de quelle utilité serait la fuite ! Ils épient mon passage ! Puis, se voir réduite à mendier, c'est si misérable, et avec une mauvaise conscience encore ! C'est si misérable d'errer dans l'exil ! et d'ailleurs ils sauraient bien me reprendre.

FAUST
Je reste donc avec toi !
MARGUERITE
vite ! vite ! sauve ton pauvre enfant ! va, suis le chemin le long du ruisseau, dans le sentier, au fond de la forêt, à gauche, où est l'écluse, dans l'étang. Saisis−le vite, il s'élève à la surface, il se débat encore ! sauve−le ! sauve−le !

FAUST
Reprends donc tes esprits ; un pas encore, et tu es libre !

MARGUERITE
Si nous avions seulement dépassé la montagne ! Ma mère est là, assise sur la pierre. Le froid me saisit à la nuque ! Ma mère est là, assise sur la pierre, et elle secoue la tête, sans me faire aucun signe, sans cligner de l'oeil, sa tête est si lourde, elle a dormi si longtemps !... Elle ne veille plus ! elle dormait pendant nos plaisirs. C'étaient là d'heureux temps !

FAUST
Puisque ni larmes ni paroles ne font rien sur toi, j'oserai t'entraîner loin

d'ici.

MARGUERITE
Laisse−moi ! non, je ne supporterai aucune violence ! Ne me saisis pas si violemment ! je n'ai que trop fait ce qui pouvait te plaire.

FAUST
Le jour se montre !... Mon amie ! ma bien−aimée !
MARGUERITE
Le jour ? Oui, c'est le jour ! c'est le dernier des miens ; il devait être celui de mes noces ! Ne va dire à personne que Marguerite t'avait reçu si matin. Ah ! ma couronne !... elle est bien aventurée !... Nous nous reverrons, mais ce ne sera pas à la danse. La foule se presse, on ne cesse de l'entendre ; la place, les rues pourront−elles lui suffire ? La cloche m'appelle, la baguette de justice est brisée. Comme ils m'enchaînent ! Comme ils me saisissent ! Je suis déjà enlevée sur l'échafaud, déjà tombe sur le cou de chacun le tranchant jeté sur le mien. voilà le monde entier muet comme le tombeau !

FAUST
Oh ! que ne suis−je jamais né !

MEPHISTOPHELES (se montrant au dehors)
Sortez ! ou vous êtes perdus. Que de paroles inutiles ! que de retards et d'incertitudes ! Mes chevaux s'agitent, et le jour commence à poindre.

MARGUERITE
Qui s'élève ainsi de la terre ? Lui ! lui ! chasse−le vite ; que vient−il faire dans le saint lieu ?... C'est moi qu'il veut.

FAUST
Il faut que tu vives !
MARGUERITE
Justice de Dieu, je me suis livrée à toi !

MEPHISTOPHELES (à Faust)

viens ! viens ! ou je t'abandonne avec elle sous le couteau !

MARGUERITE
Je t'appartiens, père ! sauve−moi ! Anges, entourez−moi, protégez−moi de vos saintes armées !... Henri, tu me fais horreur !
Elle est jugée !

MEPHISTOPHELES
VOIX (d'en haut)
Elle est sauvée !

MEPHISTOPHELES (à Faust)
Ici, à moi ! (Il disparaît avec Faust.)

VOIX (du fond, qui s'affaiblit) Henri ! Henri !

Livros Grátis

(http://www.livrosgratis.com.br)

Milhares de Livros para Download:

Baixar livros de Administração
Baixar livros de Agronomia
Baixar livros de Arquitetura
Baixar livros de Artes
Baixar livros de Astronomia
Baixar livros de Biologia Geral
Baixar livros de Ciência da Computação
Baixar livros de Ciência da Informação
Baixar livros de Ciência Política
Baixar livros de Ciências da Saúde
Baixar livros de Comunicação
Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE
Baixar livros de Defesa civil
Baixar livros de Direito
Baixar livros de Direitos humanos
Baixar livros de Economia
Baixar livros de Economia Doméstica
Baixar livros de Educação
Baixar livros de Educação - Trânsito
Baixar livros de Educação Física
Baixar livros de Engenharia Aeroespacial
Baixar livros de Farmácia
Baixar livros de Filosofia
Baixar livros de Física
Baixar livros de Geociências
Baixar livros de Geografia
Baixar livros de História
Baixar livros de Línguas

Baixar livros de Literatura
Baixar livros de Literatura de Cordel
Baixar livros de Literatura Infantil
Baixar livros de Matemática
Baixar livros de Medicina
Baixar livros de Medicina Veterinária
Baixar livros de Meio Ambiente
Baixar livros de Meteorologia
Baixar Monografias e TCC
Baixar livros Multidisciplinar
Baixar livros de Música
Baixar livros de Psicologia
Baixar livros de Química
Baixar livros de Saúde Coletiva
Baixar livros de Serviço Social
Baixar livros de Sociologia
Baixar livros de Teologia
Baixar livros de Trabalho
Baixar livros de Turismo